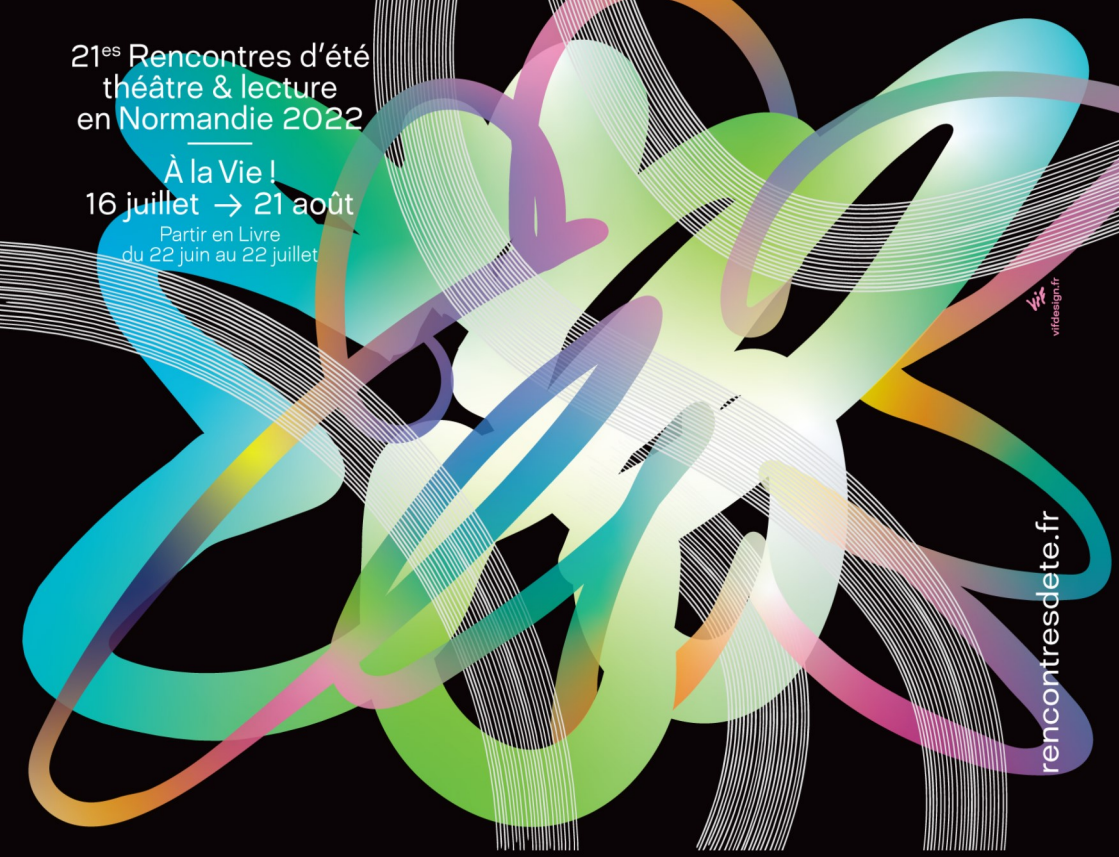


CONCOURS D'ÉCRITURE

À la vie !
Et si on écoutait la nature ?

DU 1ER JUILLET AU 10 AOÛT 2022

Remise des prix le samedi 21 août à 11h
à la médiathèque de Dives-sur-Mer

PARTICIPANT.E.S

1. **Vivre** - Karine FELLOUS / 2. **Vagabondes jusqu'au bleus immobiles**- Angélique RODRIDE / 3. **La nature s'en fout** - Benoît ASSELIN / 4. **La fièvre de l'oiseau prophète** - Iban CASSAN DE GOROSTZARZU / 5. **Prototype** - Fanny THIERRY / 6. **Ours mal léché** - Isabelle GIRAUDOT (Prix spécial Humour) / 7. **Notre mère la Terre** - Claire RIO PETIT / 8. **La clave** - Anne-Marie LIAUTARD (3eme prix) / 9. **Faute de vision, le peuple vit sans frein** - Eva BIZEUL / 10. **Nathalie** - Muriel DAMS / 11. **L'éclypse** - Alexis GOURDIN / 12. **Enfant de la mer** - Eva EONO / 13. **Ô frères humains qui nous contemplez** - Jean LUFFIN / 14. **Dame Nature** - Sylvie PANTALACCI / 15. **Entrevoir** - Julie HUMEAU / 16. **Nature** - Lola BERTHOME / 17. **La cigale, le moustique et l'homme insensé** - Patrick UGUEN (Prix spécial Fabuliste) / 18. **Hymne à la Dame** - Constance TOMASINI / 19. **Quête** - Myriam OH / 20. **En écoutant le fleuve** - Hubert CAMUS / 21. **Les petits miracles de Dame Nature** - Vincent MORIVAL / 22. **Mère Nature** - Béatrice KARREN / 23. **La fuite** - Samy BOUCENNA / 24. **Ôde à un petit coin de Normandie** - Pierre FRENCEL / 25. **Le jeu de l'oie** - Marina MENGUAL-D'HIVER / 26. **La chanson de Dives** - Nathalie LAMBERT / 27. **Et un jour nous verrons la lumière** - Christine LAVENAN / 28. **Le jardin botanique** - Quentin BOMBARDE / 29. **A l'ombre du Tilleul** - Morgane TEILLET / 30. **Causeries altières** - Cyril ROLLAND / 31. **Entre rêve et réalité** - Sylvie LEHAIN / 32. **Regarde** - Steve TUENO / 33. **Elévation** - Alessia RENEVEY / 34. **Les bris du soleil** - Macéo IGIER / 35. **Haut vol** - Gilles VERDET / 36. **Les petits pas** - Jacqueline VEREL-COUCHOT (2eme prix) / 37. **Ôde à la vie** - Samuel DUFFOURG / 38. **La vie à pile et face, à l'écoute de sa propre nature** - Michel DE BUFFIÈRES / 39. **Révolution** - Dorothée COLL / 40. **À la vie** - Françoise DESCHAMPS / 41. **Nature morte** - Adèle D'HONT / 42. **A Sainte Anne du Castelet** - Jean-Charles PAILLET / 43. **Chemins** - Sylvie BRIÈRES / 44. **Ma terre** - Hélène SENECHAL / 45. **Rue des Prémontrés** - Cécile AVRIL / 46. **Nature** - Patricia LEVAVASSEUR / 47. **Le jardin des toits** - Marie FOURNIER (1er prix) / 48. **La lumière-orage** - François CHANTELOUP / 49. **Hurlant silence** - Sandrine DAVIN / 50. **Fugitive** - Anaïs GILSON / 51. **Prendre racine** - Margaux THOMAS / 52. **Secours en mer** - Nathalie GERARD / 53. **Un soir d'été** - Jenifer FERLIN / 54. **Musée à ciel ouvert** - Brice LECOUVREUR / 55. **Lettre à mon enfant** - Claire MORRIER / 56. **Des coquelicots dans les cieux** - Patrice FURE / 57. **(Des)illusions** - Jamila BENFRIHA / 58. **Le temps d'un instant** - Doria MOAMMIN / 59. **1er août vert** - Michelle GUERIN PICQUOT / 60. **La nature reprend ses droits** - Laëtitia GAGNAIRE / 61. **Instant présent** - Kévin YVER / 62. **Un jugement naturel** - Christophe LE MAUX / 63. **Ma vie idéale** - Ninon AGOPIAN-PEISAKOVITCH /

Texte n°1

Vivre

S’asseoir sur l’herbe
Rafraîchir les pensées
Désherber son silence
Planter ses regrets au plus profond de la terre
Refleurir sous le ciel radieux
Grandir émerveillée par tout les temps
Aimer qui passe ton chemin
Et lui offrir ton odeur
Se doucher sous la pluie riante
Se cacher derrière un tronc pour aimer sans réserve
Être son trop plein
Déverser la lune
Un palpitant au-dessus de tout

Texte n°2

Vagabondage jusqu'aux bleus immobiles

Parfois, j'entrevois une petite contrée de lumière, où le jour n'est plus tout à fait le même. La nuit peut tomber sur les maux, les heurts et refaire le scénario. L'éphéméride de nos erreurs est revue et modifiée. L'aube, irréelle et prometteuse, se dévoile. C'est l'effet étrange des cieux sur la terre et je ne peux le comprendre vraiment. Les méfaits de certains se noient, éradiqués par la beauté des jours et des nuits.

Près de l'océan, mes mots, tels des voiliers éphémères voguent sur les houles de l'existence, embrassent l'océan du temps dans une ronde de couleurs claquant joyeusement aux quatre vents. Mes rimes retrouvent une enfance idéale dans un poème dont l'encre est d'un bleu-lumière. Je regarde attentivement le ciel qui épouse l'étendue d'eau turquoise. Je devine des perles et une barrière de corail rassurante entoure mes rêves, en attendant que ceux-ci rejoignent les bras des nuages.

Je découvre la couleur ambrée des dunes qui forment un écrin parfait pour la blancheur écarlate de quelques galets et coquillages.

Plus loin que cet océan, au cœur de la campagne, mes pensées, quant à elles, s'animent grâce au soleil doux du printemps. Ses ors caressent les herbes folles du jardin. Près de l'allée, un chat roux et blanc est allongé, savoure les instants de sérénité ; il dort au milieu de minuscules fleurs violettes, au nom incertain. Il y a des roses blanches près du mur entourant ce domaine étrange et un petit bassin vide qui pourrait accueillir des poissons rouges ou verts. Des tulipes-soleil sèment également leurs rayons, égayent les lieux. Et un peu partout, des papillons volent. Tout au fond de la cour, entre deux arbres, un hamac sans dormeur se balance, très lentement. Le temps s'est arrêté. Sur le vieux banc en pierre, un livre sans lecteur patiente. Ses pages tournent parfois, au gré de la brise. Les lignes d'un roman s'affichent quelques instants, puis disparaissent. Sur la table en fer forgé, placé à l'ombre de la tonnelle, un carnet de moleskine est posé, près d'un stylo noir et d'un bouquet de lavande séchée.

Dans le jardin potager, un vieil arrosoir, au vert sombre a été oublié. Il n'est plus utilisé depuis longtemps ; il est devenu un élément du décor, abandonné près du carré de fraises qui a été créé dans une jardinière en bois. De petites fleurs blanches sont nées. Un moineau égaré s'est assis sur le rebord de la jardinière et les

contemple.

Plusieurs merles passent dans le jardin et s’attardent près du pin grisé, majestueux.

Parfois, j’entrevois des endroits où la vie se prélasse, rêve, en attendant que les hommes réapprennent à vivre ensemble.

Des endroits idéaux pour croire que le printemps durera toujours et étirera la fête de la vie jusqu’à l’horizon aux bleus immobiles.

C’est vrai, ces instants de vie ou de rêves vagabondent parfois en mon âme.

Texte n°3

La nature s’en fout

Parcourir les sentiers pour observer les paysages, la faune et la flore est un loisir comme un autre. Cependant, on doit se montrer prudent, car ce qui régit la nature est plus qu'impressionnant. On doit rester vigilant, sur ses gardes, vu que le milieu est parfois envoûtant, tout simplement hypnotique, un délire vertigineux, souvent inspirant et hautement poétique.

Disons qu'en adhérant à l'intangible, on risque gros chaque fois que l'on présente la main. Devant le grandiose, le moi perd son ego. L'individualité n'est plus qu'une part négligeable dans le paysage et le surmoi surnage, mais la nature, elle, s'en fout. Elle s’organise unilatéralement dans un ordre bien précis.

La nature représente une structure stable, un profil écologique dans lesquels les espèces vivantes naissent, vivent et meurent, indépendamment de la trace des Hommes et de leurs signatures chaotiques. L'environnement ne vend rien. L'environnement n'est pas un bien que l'on déplace pour soigner le design de son existence. L'environnement n'a pas de traités négociés en catimini au fond d'une pièce sombre. L'environnement n'est pas le mandataire des fortunés ni l'émissaire des défavorisés. L'environnement, c'est l'essence du vivant. Il existe par lui-même, indépendamment des structures sociales, des mouvements intellectuels, artistiques, religieux ou même devant la volonté perverse des financiers de la noyauter en l'infiltrant par l'économie de marché.

L'environnement est constitué d'éléments naturels, amalgamés en écosystème. L'environnement est l'ensemble des éléments naturels dont dispose le vivant pour se manifester. L'environnement est un lieu d'enseignement qui permet d'en savoir plus sur les conditions dans lesquelles on s'anime.

Disposées en massif, les plantes me submergent. Chaque fois, mon esprit s'illumine d'admiration. Sous leurs plus beaux jours, je les épie, ensorcelé par le rouge des bégonias, par le reflet de l'eau qui perle sur une feuille d’hosta. Je suis tout aussi ébloui par le chatoiement lumineux des rayons du Soleil sur les alocasias. Je

m'émerveille du travail des abeilles, de l'oiseau qui picore les boutons d'échinacées et, je le suis tout autant, de celui qui se balance accroché au bout d'une longue tige de graminée.

Lorsque les plantes sont regroupées, je résiste d'abord, mais fatalement, je finis dans leurs lits... À l'anglaise ! C'est la faute de Valentin qui m'a atteint d'une flèche. Valentin connaît bien les tourments de février. Sa flèche déclenche une réaction d'émotions : des rêves; des désirs; de l'ambition; de l'espoir; et un furieux désir de jardiner sans raison. Depuis que Valentin s'est manifesté, je me suis lié d'amitié avec un fuchsia, un lilas et un violet magenta.

En définitive, je suis amoureux ! Les plus empathiques d'entre vous se poseront les questions ; avec qui ? Et depuis combien de temps ? Certains d'entre vous n'y verront que du feu ou l'étincelle d'un passionné, tandis que les plus attentifs, eux, seront amusés par une lueur fantaisiste, la flamme d'un auteur globalement en manque de visibilité, pendant que les interrogatifs réagiront par une onomatopée simpliste : - hein ?

Je ne cultive plus de doutes sur de si grandes émotions, Valentin m'a éperonné d'une véritable passion. Voici mon explication; je suis amoureux de la profession depuis plus de quarante saisons. Je m’en confesse, je suis un amoureux des plantes et des métiers horticoles. Alors, pour m’en soigner, dès les beaux jours du printemps, je lace mes bottes et j'empoigne un outil pour m'immobiliser au milieu d'une plate-bande pour la soigner et l'entretenir, car mon véritable repos se trouve dans son lit, dans un lit où l'on s'aime enlacé par l'amour et l'amitié.

Et pendant que l'on s'interroge sur les bienfaits de la nature, le démon, quant à lui, creuse un très profond site d'enfouissement, un site destiné à enfouir, pour toujours, l'histoire de l'humanité.

Texte n°4

La fièvre de l’oiseau prophète

J'ouvre les yeux sur un plafond humide.
Comme chaque matin, le regard livide
Le corps las et fatigué de la veille.

D’avoir affalé aussitôt qu’à mon réveil,
Sur le trône de mon éternelle déchéance,
Tout le poids de ma paresse décadente.

Identiques, les heures de ma vie
Produits à la chaîne d'une fabrique
De divertissement ; fabrique leurs frique
Devant un écran où l’heure file.

Un matin, cette chambre, hermétique de toute beauté ;
Vit un oiseau, chantant la vie, s'inviter a sa fenêtre.
D'un œil mort, l'observant piailler son hymne à l'Être
Il me dit : "Que laisseras-tu ici, - Œil vide, âme tourmentée. -

Qui vaudront bien les pleurs sur ton obscure carcasse,
Lorsque l'heure de la vie t'emmènera vers l'oublie ?
Ne vois-tu pas que chaque arbre s'étend vers l'infini ?
Que les montagnes ont des racines pour que l'eau passe,

Autant que ton bras tient les fleuves du sang.
Que laisses-tu ici ? Pour que ton Dieu soit content ?"
S'en allant dans les rayons du champ de lumière,
Je me mis à chanter pour mes Mères et mes Pères.

Texte n°5

Prototype

« Envole-toi ! je t'ai dit envole toi ». Elle ne m'écoute pas. La petite chanson me vient en tête mais je ne peux m'y résoudre. Ma simple parole devrait suffire à ce qu'elle accepte de partir. Elle est immobile. Je l'observe : rouge à pois noir. On n'en voit presque plus des comme ça. Les asiatiques ont pris le dessus. Elles sont tout une tripotée. S'envolent-elles plus facilement ? Est-ce qu'une étude a déjà été réalisée sur le sujet ? Coccinelle demoiselle accepterais tu d'écarter tes ailes et de monter vers les cieux ? Je lui parlais maintenant doucement. Tu te sens isolée ? décimée ? remplacée ? ou bien seulement triste et désemparée. Bouge une patte pour oui deux pour non. Rien. Je me décide alors à faire quelque chose d'interdit dans le monde des coccinelles et à la toucher. Avec mon petit doigt, je lui effleure le dos. Je la sens frémir, puis se figer, puis basculer, me montrant son ventre, les ailes tout contre ma paume. Elle semble être tombée à la renverse. Du bouche à bouche ou bien un massage cardiaque. C'était ridicule et pourtant la coccinelle était devenue une espèce en voie de disparition. Je maudissais les coccinelles asiatiques qui étaient venues par milliards déloger les coccinelles de mon enfance. Devenu adulte, on me disait :

« - Le père noël n'existe pas

-La petite souris ?

-Bah non…

-Et les coccinelles ?

-Lesquelles ?

-Celles qui sont rouges à pois noir.

-Eh bien non plus ! »

J'avais un prototype. Je voulais au moins arriver à la ressusciter. Cela faisait une demi-heure que la coccinelle était maintenant dans cette position. Je me sentais investi d'une mission. Apollo 11 n'était rien à côté. Ils avaient marché sur la lune, très bien, je sauverai l'une des dernières coccinelles autochtones et elles sauveront le monde. Mon élan quelque peu lyrique me jouait des tours. Elle bouge. Est-ce que ma pensée magique de sauver le monde lui avait titillé les antennes ? Reve-

nue de parmi les pommes, elle basculait de nouveau et ceci dans l'autre sens. Elle appuya une patte contre ma main délicatement et se mit à marcher. « Alors vas-y ! ». Elle se fige de nouveau. Elle me rendait fou. J'aimerais simplement qu'elle s'envole. Pourquoi cela avait-il autant d'importance pour moi ? 45 minutes qu'on y était. Cette coccinelle était ma madeleine. Alors me vint une idée. Je retrouvais mon âme d'enfant et je fis ce que j'aurais dû faire depuis le début. « Coccinelle demoiselle bête à bon dieu, coccinelle demoiselle vole vers les cieux ». Je chantais. D'une voix étonnamment fluette comme si ma voix d'enfant n'avait pas encore mué, je me retrouvais 30 ans en arrière. La coccinelle s'ébroua et d'un seul coup s'envola. 1h, c'est le temps qu'il m'avait fallu pour redevenir enfant, pour oser chanter quitte à frôler le ridicule. Ce sont bien les enfants qui changeront le monde … et les coccinelles !

Texte n°6

Ours mal léché

A la recherche de nourriture, l'ours leva la tête devant le panneau de la boutique d'alimentation du Bois Joli. Elle interdisait l'accès aux animaux de compagnie. Il s'en fichait complètement. Pour deux raisons. Premièrement, il faisait partie des animaux sauvages. Deuxièmement, il ne savait pas lire et n'avait pas du tout l'intention d'apprendre. A l'école des ours, on ne se souciait que de choses élémentaires et qui pouvaient servir dans la vie de tous les jours : chasser le saumon, trouver un abri pour dormir et se garder de l'homme, le plus féroce et le plus dangereux de tous les prédateurs. Mais, tout ce qu'on lui avait inculqué, c'était avant. Quand l'ours était petit, car le monde changeait très vite. Depuis quelques années, les saumons avaient une fâcheuse tendance à se raréfier dans des rivières le plus souvent à sec pendant la majeure partie de l'année. Les abris se réduisaient comme peau de chagrin et l'espace qui demeurait était aussi petit qu'une forêt de palmier à huile en Amazonie tropicale. Se garder de l'homme n'était plus qu'un lointain souvenir puisqu'il avait, aujourd'hui, envahi presque toute la place disponible sur la planète et au dehors. La nuit, lorsque l'ours levait les yeux, il voyait bien que les points lumineux qui passaient au-dessus de sa tête étaient des satellites et qu'ils n'avaient qu'un très lointain rapport avec les étoiles de son enfance.

L'ours ne se laissa donc pas arrêter par la pancarte qui lui barrait le chemin et pénétra allégrement dans le camping du Bois Joli. Il ouvrit grand sa poitrine et renifla en direction du sud-ouest. De ce côté-là, l'ours avait appris que c'était les mobil-hommes, des maisons mobiles pour humains, qui curieusement ne bougeaient pas. Il trouvait que ces animaux à deux pattes étaient bizarres, mais l'ours ne raisonnait pas comme les humains, de manière logique. Il s'orienta sans problème dans les allées. Il venait souvent ici pour y chercher son repas du soir, au calme, vers deux ou trois heures du matin. La lune éclairait le chemin d'une lueur blafarde. Quelques nuages voilaient le ciel, ce qui empêchait les rayons de la lune de pénétrer jusqu'au sol. Il se dirigea tranquillement vers le bungalow de la famille Weber, des alsaciens qui venaient tous les ans passer une quinzaine de jours en Vendée. Wilfried, le père aimait beaucoup contempler les nuances changeantes de l'océan, se rendre sur les iles d'Oléron ou d'Yeu, qui lui rappelaient des souvenirs d'enfance et surtout sa maman, originaire de saint Hilaire de Riez que son père avait épousée, puis emmenée à Nuremberg.

L'ours avançait toujours, prudemment. Il était presque arrivé. Derrière la porte du bungalow, tout était éteint. Sur la terrasse, le barbecue, laissé ouvert pour éviter les risques d'incendie, fumait encore. L'ours inspira profondément. Une délicate odeur de saucisse grillée au romarin chatouilla ses narines. Il saliva, certain qu'il devait certainement rester quelque chose à manger. Souvent, Wilfried, distrait par les courants d'air ou les courbes généreuses de son épouse Wilhelmina, laissait échapper une partie de la préparation destinée à la cuisson. L'ours grimpa prudemment les trois marches de bois de la terrasse du bungalow, avança la patte avant droite pour vérifier que les cendres étaient froides et fouilla les charbons à demi calcinés. Gagné ! Au milieu des braises, dont certaines étaient encore tièdes, brillait l'objet de toutes ses convoitises, deux saucisses qui s'ennuyaient au fond du barbecue. L'ours cueillit délicatement la première et la porta à ses lèvres avec ravissement, prenant tout le temps de la savourer. Il se fit la réflexion que les hommes étaient des animaux bizarres qui gâchaient beaucoup. Il ne serait venu à aucun animal l'idée de laisser la nourriture se perdre. Elle était si difficile à trouver. Lui, l'ours, il faisait attention. Sa mère lui avait appris à ne rien gâcher. Quand il y avait de la nourriture, on mangeait, on prenait, on ne comptait pas. On respectait ce que la nature donnait. Si l'ours trouvait deux saucisses, eh bien, il prenait et mangeait les deux. Cette abondance soudaine lui permettrait de passer plus facilement les jours de disette où il aurait le ventre creux.

L'ours n'avait pas l'intention de se restreindre et tendit la patte pour attraper la seconde saucisse lorsqu'un bruit inattendu lui fit dresser l'oreille. Il se figea, tous les sens en alerte. Sortant du bungalow, en pyjama, une bière à la main, Wilfried, qui n'arrivait pas à trouver le sommeil, s'installa dans un fauteuil sur la terrasse. Recroquevillé derrière le barbecue, ce qui n'était pas si facile pour un ours de près de deux mètres de haut, l'animal essaya de se faire tout petit. Wilfried avala bruyamment et avec satisfaction une première gorgée de bière puis tourna la tête.

- Bonjour, dit-il à l'ours, comme si trouver un ours sur la terrasse de son bungalow de camping à trois heures du matin était la chose la plus naturelle qui soit.

L'ours ne savait pas trop quoi faire et choisit de répondre poliment.

- Beau temps ? ajouta Wilfried, non ?

- Si, Si, répondit l'ours, qui ne voulait pas contrarier Wilfried, très beau temps.

Il se déplaça subrepticement pour attraper la seconde saucisse. Wilfried, qui était somnambule, le regarda, les yeux mi-clos, sans faire un geste.

- C'est bon ? demanda-t-il.

- Un peu trop grillée à mon goût, mais pas mauvaise, répondit l'ours avec

franchise.

- Tu me donnes faim, tiens, s'exclama Wilfried, qui disparut à l'intérieur du bungalow.

L'ours le vit ressortir, muni d'un plateau sur lequel était posés : un bocal de cornichons, du pain, du fromage et quelques tranches de saumon fumé.

- A table ! déclara Wilfried, invitant d'un geste, l'ours à se joindre à lui.

Celui-ci ne se fit pas prier. Wilfried mangea peu et parla beaucoup. L'ours fit exactement le contraire. Vers cinq heures du matin, Wilfried eut un petit sursaut. Il se leva, défroissa son pyjama et rentra dans le bungalow. A l'est, de timides lueurs déchiraient déjà le rideau de nuit noire. Le jour n'allait pas tarder à se lever. Repu, le ventre lourd, l'ours se dressa sur ses pattes et tout doucement, reprit le chemin de son abri, le temps d'une petite promenade digestive.

Sur la terrasse du bungalow, il ne restait plus rien. Sauf un cadavre de bouteille de bière, un bocal de cornichons renversé, des miettes de pain éparpillées, un emballage plastique de saumon fumé qui commençait à sentir mauvais et un morceau de gruyère oublié.

- Bien dormi ? demanda Wilhelmina à Wilfried une heure plus tard.

- Tu ne vas pas me croire, répondit Wilfried. Cette nuit, j'ai rêvé que je partageais mon repas avec un ours et que je discutais avec lui.

- J'espère au moins que la conversation était intéressante, répondit sa femme en plaisantant.

Lorsque Wilhelmina sortit sur la terrasse vers huit heures du matin, pour aller prendre sa douche aux sanitaires communs, elle n'en crut pas ses yeux. Sur la table, soigneusement nettoyée hier soir, le désordre régnait. Sur le sol de la terrasse, elle aperçut des traces de pattes qui ressemblaient à celle d'un gros plantigrade. Elle se souvint de ce que Wilfried lui avait raconté de son rêve et pensa qu'il avait tout manigancé pour se restaurer tranquillement pendant qu'elle dormait. Furieuse, elle poussa la porte du bungalow, secoua son époux par l'épaule et le tira du lit.

- Qu'est-ce qui se passe ? demanda Wilfried.

- Il se passe, répondit Wilhelmina d'une voix glaciale, en détachant bien ses mots. Il se passe que tu te lèves, tu me ranges tout ce bazar, tu nettoies, tu remets tout dans l'état où tu l'as trouvé hier soir et si tu as besoin d'aide, tu ne comptes pas sur moi ! En revanche, tu peux appeler ton copain l'ours. Il viendra certainement t'aider !

Texte n°7

Notre mère la Terre

La Terre est en danger
Les Humains l'ont asséchée
Nature bafouée, écorchée
En toute impunité.

Sur l'autel de l'économie, des lobbys,
Elle se trouve sacrifiée
Pour toujours plus de profits
Nature assassinée

Il n'est pas trop tard
Mais il faut tout changer
Pas l'intention des politicards
Qui préfèrent toujours plus encaisser

Catastrophes naturelles,
Populations exilées,
L'agonie des abeilles
Le temps nous est compté

Surpopulation, pollution, famine,
La Terre n'en pleut plus,
La Terre ne suit plus,
Notre mère fait grise mine.

N'entendez-vous pas le tic-tac
De l'horloge du Monde
Qui part en vrac ?
Attention sa colère gronde !

Bientôt l'extinction
La fin de l'Humanité
Voici notre punition
Elle sera bien méritée

Texte n°8

La clave

Il y avait, dans la succession métronomique des lampadaires allumés qui dessinaient dans la nuit la courbe de la baie des Anges, une élégance absolue, aboutie, qui me tenait muette au fond de la voiture. Jusqu'à St Laurent-du-Var, on baignait dans le luxe et la sophistication. Les belles automobiles glissaient, luisant de tous leurs chromes, autour de nous et notre 2CV grise et mat, faisait tache au milieu des luxueuses machines.

A l'embouchure du fleuve, on tournait le dos à la mer pour s'enfoncer dans la vallée. Les éclairages artificiels disparaissaient, la nature reprenait ses droits. Au sommet des collines noires, quelques villages brillaient dans la nuit, jetés, tout près du ciel, comme une poignée de strass.

Peu à peu, le Var et ses rives imposaient leur présence nocturne. C'était comme un paysage chinois, un lavis à l'encre noire, grise, bleu marine, marqué par les plages de cailloux blancs et le trait de mercure du fleuve scintillant sous la lune. On le traversait au Pont de l'Amanda, mon père mettait plein phares. On arrivait au confluent du Var et de l'Estéron. On bifurquait encore à droite pour remonter la rivière. Le goudron disparu, on roulait sur un chemin de terre et de cailloux. Enfin, faute de chemin, on s'arrêtait.

Tout de suite, quittant la voiture, on était pris par le nez : au printemps, par l'odeur des grands lys redevenus sauvages, en été, celle du thym exacerbée par la chaleur. En automne, c'est l'odeur des feux brûlant dans de lointains jardins qui nous prenait à la gorge et, en hiver, l'odeur blanche, minérale, arrachée par le vent aux collines gelées.

On chargeait les sacs sur le dos, on allumait les torches électriques pour éclairer le sentier puis on traversait la rivière sur une passerelle branlante, un pont de singe comme disaient les parents. A chaque pas, nos oripeaux de citadins nous glissaient des épaules : devoirs ratés, devoirs à rendre, rivalités de la cour de récréation, musiques vulgaires et disputes qui nous assaillaient en ville à travers les murs de notre immeuble de carton-pâte… Jusqu'à notre démarche qui changeait. Pour préserver notre équilibre, nos pieds qui allaient, mécaniques, sur les trottoirs de Nice, se faisaient prudents, sensibles, sur les cailloux instables. Peu à peu, nous redevenions sauvages.

A un certain endroit, on criait pour réveiller l'écho : c'était notre salut à la vallée : « Tu vois, j'arrive, cette semaine encore je suis revenue, que m'as-tu préparé de bon pendant mon absence ? Les mûres sont-elles noires au roncier ? Et les raisins, et les figues et les nèfles, et les kakis et le cresson à la cressonnière ? »

On arrivait enfin à la maison, une bergerie taillée dans la roche, surélevée par un étage en pierres sèches mal couvert de tuiles hors d'âge. Dans la lueur fantasmatique des lampes à acétylène qui sentaient l'œuf pourri, on se couchait sur des paillasses bourrées de foin pour une courte nuit. Comment rester au lit quand le soleil se lève, rose dans le ciel turquoise et que la rivière vous attend ?

Nous vivions notre vie ordinaire dans une région, la Côte d'Azur, où l'argent coule à flot, où s'étale un luxe de mauvais aloi et nous n'étions pas riches. Nous étions cinq à la maison, maman ne travaillait pas et mon père était un simple vendeur de voitures. Par ce court trajet du vendredi soir qui nous éloignait de la mer et nous entraînait dans l'arrière-pays, nos parents nous offraient un royaume où l'argent n'avait pas cours, où seuls comptaient les pieds agiles, les mollets robustes, les narines ouvertes et les yeux à l'affut des merveilles du monde. Une fois pour toutes, ils nous avaient désigné le traître tourbillon, les bêtes dangereuses, les plantes toxiques, les sentiers périlleux et ils nous faisaient confiance : mon père chaussait ses cuissardes et partait à la pêche et ma mère s'allongeait pour lire dans une chaise longue sous les feuilles vernies du plaqueminier immense qui ombrageait l'aire devant la maison.

Nous, nous nous envolions.

On s'éclaboussait dans la rivière en criant, on se séchait sur les pierres brulantes, on s'enfonçait dans notre grotte, une cavité profonde sous le ventre d'un gros rocher, juste à la mesure de nos corps enfantins. Une grosse veine de calcaire translucide courait sous la voûte, ça faisait comme l'épine dorsale d'un dragon. On se taillait au canif des cabanes dans les ronciers, on soulevait les pierres pour observer les scorpions et, du bout d'un bâton, on provoquait le grand lézard vert qui nous faisait face en crachant. D'année en année, on grimpait toujours plus haut, on allait toujours plus loin et jamais nous ne nous sommes blessés, ni perdus…

L'endroit, un ou deux hectares de maigres prairies, de maquis et de cultures en terrasse délaissées, l'endroit s'appelle « La Clave », l'enclave en patois, l'abri enchanté, le lieu des découvertes majeures, le berceau de tous les bonheurs. Si vous le cherchez aujourd'hui, vous le trouverez sur les cartes, il est protégé, on y a tracé des sentiers balisés de traits rouges et jaunes. Il fait la joie des promeneurs du dimanche…

Mais mon enfance sauvage l'a déserté…

Texte n°9

Faute de vision, le peuple vit sans frein

Le 13 janvier 2023, dans le kiosque près de la Gare du Nord, les titres des journaux bondissent aux visages des passants, menaçants: «Encore une moto volée dans le quartier Est de Paris», «Mais qui est le mystérieux voleur de voitures?», «INSOLITE: un lampadaire disparaît pendant la nuit». Les chuchotements se multiplient, formant un bourdonnement inquiétant. Tout le monde le sait sans le savoir, le sent sans pouvoir mettre un nom dessus, un phénomène incroyable est en train de se produire. Le soir tombe, et la ville est encore dans l'agitation. Des usines au loin s'échappent des tourbillons de fumée, les ouvriers rentrent du travail, harassés, et les klaxons ne cessent de se faire entendre. Le temps est lourd, le ciel est sombre, et, comme pour refléter le bouillonnement des esprits, le tonnerre se met soudain à gronder. Un clochard ivre passe en titubant. Il est pieds nus, dégage des relents d'alcool, est vêtu de vêtements répugnants, porte une longue barbe blanche broussailleuse, et est suivi d'un petit cabot, fatigué comme son maître. Chancelants, les deux camarades s'approchent du kiosque, et semblent parcourir les titres. Après un échange de grognements et d'aboiements, le clochard et son chien s'avancent d'un pas soudain décidé, et le vieillard se perche sur un banc. Dressant les bras vers le ciel, il se met à hurler, interpellant les passants, qui baissent les yeux ou font semblant de ne pas l'entendre. Misérable, il vocifère «Sa colère va s’abattre sur vous!», il hoquette, «Oui je vous le dis moi, Son retour est proche! Son nom a été trop longtemps oublié!». Sa voix est étouffée par un coup de tonnerre particulièrement fort, et il trébuche, s'effondre du banc. Son chien s'approche et lui lèche le visage en jappant tristement.

«Dans la nuit du 15 au 16, de nouveaux phénomènes étranges se sont produits dans Paris, tout comme dans l'ensemble des villes de France et du monde entier. Tous les lampadaires de la rue Poussinière se sont comme évaporés dans la nuit. Ces mystérieuses disparitions pourraient être la conséquence du vandalisme, mais aucune trace humaine n'est repérable sur les lieux, comme c'est le cas depuis le début des faits... Certains formulent des explications plus mystiques, et parlent notamment de punition divine». La radio se met à grésiller, la voix se fait de plus en plus lointaine, avant d'être totalement inaudible. Les passagers du car tentent vainement de rallumer leurs portables, qui se sont brutalement éteints. Le monstre de fer s'arrête brusquement, et les murmures commencent à se répandre. Un nourris-

son gémit, le visage enfoui dans les seins de sa mère. Tout autour, sur les routes, les voitures, les motos, les cars s'arrêtent brutalement, se fracassant les uns dans les autres dans un vacarme assourdissant. Le bébé lève la tête et regarde lentement par la fenêtre, une curiosité enfantine brillant dans ses yeux. Le corps d'un cycliste renversé par un camion est étendu sur le sol. La femme pousse un cri sourd qui se mélange au tintamarre de la ville et s'empresse de cacher les yeux de son fils. A côté d'eux, un chêne immense se dresse fièrement, ses branches tendant vers l'infini.

Adossé contre un mur près d'un supermarché, le vieil homme écoute les paroles qui s'échappent par la fenêtre ouverte du bâtiment contre lequel il se trouve, agitant parfois sa casquette sale devant les patients, qui lui adressent un regard de pitié avant de détourner le regard de ce triste spectacle. «...Ainsi, il y eut un soir, et il y eut un matin: ce fut le quatrième jour. Dieu dit: Que les eaux produisent en abondance des animaux vivants, et que des oiseaux volent sur la terre...». «Une petite pièce monsieur?». L'homme ne lui adresse pas une parole et s'en va, son sac débordant de nourritures. «Mes frères, il n'est pas trop tard. Nous pouvons encore nous repentir et éviter Sa colère». Dans la rue, plus un bruit de voitures, plus d'odeur de gaz d'échappement, seule demeurent les voix d'une population agitée et troublée et les sonnettes des vélos. Parfois, çà et là, un cri s'élève. Le temps est beau, un vent frais souffle sur la ville, mais le soleil brille haut dans le ciel. Un oiseau s'approche en gazouillant, que le cabot tente d'attraper en aboyant, sautant et grondant. «Pierrot! Reviens Pierrot, laisse cette pauvre bête en paix». «Alors, essayez de répandre la parole de Dieu autour de vous, c'est la seule chose qui peut nous sauver, mes frères. Tenez, prenez ces flyers, vous pourrez aller les distribuer devant les universités». «T'entends ça mon Pierrot, seul Dieu peut nous sauver. Ah quelle belle bande d'abrutis, ils ont rien compris. C'est pas de ce Dieu là qu'il faut s'inquiéter». Pierrot penche sa tête blanche sur le côté, comme s'il comprenait, et pose ses pattes marron de crasse sur les genoux de son compagnon de route.

Le crissement de la craie sur le tableau fait grimacer les enfants. «Mardi 19 Janvier», est écrit en lettres bien rondes sur le tableau vert. «Bonjour les enfants. Merci à tous d'être venus. Je sais que c'est facile pour personne en ce moment, mais il faut continuer de vivre d'accord? L'éducation, ça peut changer la vie». Personne ne répond. Un silence pesant s'abat sur la classe. Elle soupire. «Bon, on va commencer la leçon du jour». Un croassement soudain fait sursauter la maîtresse, qui regarde par la fenêtre ouverte et voit un corbeau perché sur le tourniquet de la cour de récréation. L'oiseau semble la fixer, et un sentiment de malaise s'installe en elle. La jeune femme s'empresse d'aller fermer la fenêtre. Troublée, elle poursuit son cours d'une voix hésitante, sentant toujours l'œil noir du corbeau sur elle. Un nouveau cri rauque l'arrête, et, quand elle se retourne, un frisson la parcourt. Deux autres corbeaux sont apparus. Un sentiment d'angoisse emplit la salle, et un petit garçon se met à pleurer. La jeune femme blonde parcourt la salle de nouveau et

assure d'une voix tremblante à ses élèves qu'il n'y a rien à craindre, avant d'entrouvrir la fenêtre et de crier aux oiseaux de s'en aller. Ces derniers ne prennent pas peur, et continuent de fixer la maîtresse d'un œil menaçant. Elle pousse un rire étranglé. «Allons les enfants, il ne faut pas avoir peur. Ce ne sont que des oiseaux, qu'est-ce qu'ils peuvent bien nous faire?». Puis, après quelques longues secondes de silence, elle se redresse et d'une voix plus ferme, reprend le cours de sa leçon, même si plus personne n'écoute. Au-dehors, les corbeaux envahissent peu à peu la cour, formant une nuée noire et croassante. Prise d'une pulsion, la maîtresse s'empare des craies du tableau, et, ouvrant la fenêtre brutalement, les lance sur les oiseaux en hurlant. C'est alors que, comme réveillés, les volatiles se mettent à s'agiter dans les airs. La maîtresse pousse un soupir, mais son soulagement est de courte durée. Les corbeaux se précipitent soudainement sur l'école. Poussant un hurlement, elle ferme brutalement la fenêtre. Mais les sinistres oiseaux se fracassent contre la vitre, dans un tonnerre de croassements et de battements d'ailes. Les enfants, affolés, se mettent à pleurer et à crier. «Voyons, nous sommes à l'abri ici, ils ne peuvent pas nous atteindre» s'exclame la maîtresse. Cependant, à coup de griffe et de bec, les corbeaux brisent les vitres, et pénètrent triomphalement dans la salle, traînant des petites filles hurlantes par les cheveux, donnant des coups de bec et d'aile à la maîtresse, semant le chaos et la terreur.

Les oiseaux chantent dans les arbres. Dans la rue, désertée de toute présence humaine, les racines sortent du goudron, détruisent la route. Les trottoirs se recouvrent d'herbe, et des fleurs poussent avec détermination. Seuls les grands immeubles viennent assombrir ce paysage, immeubles aux volets fermés couverts de lierre. Une fois par semaine seulement, leurs habitants sortent pour se ravitailler, et les vivres se font de plus en plus rares. Seul sur le chemin, sifflotant, le fou de Paris gravit la pente, suivi par son vieux chien qui jappe joyeusement. «Eh oui mon Pierrot! Le monde est à nous maintenant». Personne ne sait comment il vit, de quoi il vit, et pourquoi «ça» ne l'attaque pas. Personne ne semble savoir ce que «ça» est, sauf le vieil homme, quand il en parle avec son chien. Il sourit, le visage tourné vers le soleil. Les hommes le voient finalement, lui portent de l'attention. Il est regardé par certains avec crainte, par d'autres avec admiration. Il fait figure de messie, de prophète. Et, si on le regarde pourtant, on peut constater qu'il s'affaisse de plus en plus. Son dos croulant porte le poids de trop d'années de misère, de manque. Son estomac hurle, et les cernes creusent son visage maigre. Il porte toujours les mêmes vêtements sales, est toujours accompagné de la même odeur rance partout où il erre, et sa casquette est posée sur la tête de son plus fidèle compagnon, Pierrot. Il retourne au gîte, s'enveloppe de sa couverture déchirée et mince, et s'endort dans la chaleur de son cabot. De nuit, il ne connaît plus les mêmes dangers qu'avant. Il s'enfonce paisiblement dans le sommeil.

Texte n°10

Nathalie

Il y a quelques mois, un stupide accident (mais existe-t-il des accidents intelligents ?) m'a laissé paralysé et aveugle. Heureusement, Nathalie, mon guide, veille sur moi sans relâche et donne quotidiennement du sens à ma vie. Elle déploie une énergie et une imagination sans cesse renouvelées pour insuffler du merveilleux dans mon existence.

Ce matin, Omar Sy au féminin, elle m'a embarqué d'autorité dans sa Clio blanche pour une destination mystère. Après deux bonnes heures de route, lorsqu 'elle a ouvert la portière, j'ai entendu le cri strident d'une mouette et j'ai perçu la mer toute proche, qui m'accueillait du bercement ininterrompu du ressac. Le vent s'est engouffré dans l'habitacle et est venu me susurrer à l'oreille une fraîche mélopée. Puis ce fut le crissement du gravier sous les roues de mon fauteuil, litanie sonore de cailloux qui s'entrechoquent.

Pendant qu'elle déballait nos valises, Nathalie m'avait installé au jardin, à l'abri du soleil, sous un pin. Le soleil est muet mais il me parlait tout de même. De ses chauds rayons, il baignait mon visage de lumière au gré du vent dans les branches et j'entendais le craquement délicat des pommes de pin qui s'ouvraient pour célébrer en son nom le printemps qui bientôt céderait sa place à l'été.D'un odorant massif de fleurs sur ma droite s'élevait le diligent bourdonnement de quelques abeilles industrieuses. Tout à coup, des branches du conifère m'arriva une joyeuse sarabande, toute une fanfare à plumes orchestrait soudain un fameux tintamarre au dessus de moi. Un véritable HLM polyglotte ! Tourterelles, mésanges, moineaux et pies s'invectivaient d'une branche à l'autre et se volaient par moment dans les plumes pour défendre leur carré d'épines.

Avant le dîner, nous avons fait une courte promenade sur la digue. Pas encore de cris d'enfants en ce début juin. Juste un chien qui aboyait sur la plage et s'excitait pour provoquer l'envol d'une colonie de goélands, affolement et battements d'ailes accompagnés des cris indignés des oiseaux dérangés au beau milieu de leur repas, fastueux plateau de fruits de mer que l'estran leur offrait.

Après le dîner, Nathalie m'a fait un moment la lecture sur la terrasse. Sa voix douce et chaude peinait à se faire entendre à travers la ronde incessante et infatigable des hirondelles piaillant, qui traçaient des arabesques haut dans le ciel.

Puis elle m'a installé pour la nuit dans la chambre du rez-de-chaussée de la vieille dame à colombages qui nous abrite pour quelques jours. Nathalie m'a décrit notre hôtesse, élégante villa balnéaire qui vaille que vaille a résisté aux vents de tempête et aux hurlements de la guerre depuis plus de cent ans.

Mais, à présent étendu dans mon lit, une multitude de bruissements et de craquements alimentent mon insomnie et je me dis que la belle demeure pourrait périr à petit feu sous les assauts répétés d'un minuscule et invisible ennemi. Tout autour de moi, je perçois l'inlassable travail de mastication des mandibules des insectes xylophages qui rongent inexorablement le squelette boisé de la vieille maison fatiguée et, philosophe, je me résous à ne pas fermer l'œil de la nuit .

Je m'assoupirai demain au petit matin en écoutant par la fenêtre ouverte le corps gracile de Nathalie fendre les eaux de la piscine dans un crawl énergique. Cette pensée esquisse un sourire sur mon visage aux traits figés. Nathalie, si divinement jeune et jolie pour toujours dans les yeux immortels de mon souvenir !

A ses côtés, que la vie est belle !

Texte n°11

L’éclipse

L’an 1999, un événement est survenu, la fameuse éclipse. Tout le monde ou presque avait acheté des lunettes spéciales pour voir ce phénomène. Cela a duré très peu de temps, mais la population était inquiète et curieuse. Le soleil avait rendez-vous avec la lune et la lune l’attendait. La vie était un peu perturbée pendant au moins une heure. Ensuite, la vie a repris son cours. La nature s’était exprimée. Nous avions écouté la nature, la nature doit être respectée et écoutée, elle fait bien les choses quelque fois.

Texte n°12

Enfant de la mer

Il est né, l'enfant
À la prunelle d'azur
Dont les vagues de l'océan
Mille secrets lui murmurent

Il est là, l'enfant
Qui voit chaque jour les pleurs,
Larmes de sel écoulées
Déborder des rives ambrées

Il est loin, l'enfant
Emporté à ses dépens
Par le torrent de chagrin
De l'impétueux océan

Il espère, l'enfant
Pouvoir un jour consoler
Ces vagues toutes tourmentées
Déboussolé, il attend

Il a peur, l'enfant
Sous le regard méprisant
De ses aînés et des foules
Que le monde entier ne coule

Mais il aime, l'enfant
Cette mer attendrissante
Alors il écoute, patient
Ces mille secrets qu'elle lui chante.

Texte n°13

Ô frères humains

Généreusement, vous n'avez pas manqué d'attribuer un nom aux étoiles, aux comètes, aux champignons et aux plantes. Même les mots et les pierres n'y ont point échappé. Minutieusement vous avez répertorié et classé, mis en rangs d'oignons vos vérités, vos philosophies et autres saintes vérités. Nous-mêmes sommes affublés de toutes sortes de noms étranges qui vous confortent dans la pérennité et l'efficacité de votre savoir. Et ainsi, dans nos yeux croyez-vous reconnaître de la stupidité, de l'indifférence, voire de la cruauté. Autant vous dire que, comme vous, nous sommes parfaitement capables d'élans de tendresse, de compassion. Sans trouver d'oreille à qui nous plaindre nous éprouvons les tourments de chaque saison tout comme ceux de la solitude.

Car nous aussi nous pouvons être abandonnés, torturés, ridiculisés, soumis à l'esclavage. Ce dont vous ne vous privez pas, même avec vos semblables. Souvent, au nid, nos petits attendent en vain notre retour : c'est que nous avons croisé votre route. Vos territoires ont envahis ou supprimés les nôtres. Ce faisant, vous avez souillé notre eau, notre air, notre nourriture. Vos bruits incessants sont pires que l'orage ou le grondement des volcans. Comme vous, nous savons ce qu'est la peur panique, la traque, les coups, la torture, la mise en cage, pour votre plaisir, vos vengeance, votre absence de dignité ou votre ennui.

Certes, la violence, la cruauté vous ne les avez pas inventées, mais nous n'avons pas votre magnifique intelligence, votre haute conscience de vous-mêmes ni rien de votre soif d'ambition pour prétendre modifier notre instinct ou notre environnement. Et d'ailleurs, pourquoi le ferions-nous, pour vous ressembler ? C'est n'est pas autrement que notre sort est entre vos mains. Comme le vôtre.

La vie nous a faits tels que vous nous voyez, toujours pareils, ni beaux ni laids, sans fioritures ni artifices. Quelle en serait l'utilité ? Pas plus d'états d'âmes. En la matière, vous n'êtes pas des exemples non plus. En vous détournant de nos communes origines, vous avez pressé le pas vers un futur plus mortellement figé que ne le ferait une glaciation.

Désormais, la conscience tranquille, vous vous estimez affranchis de tout devoir envers nous et vous nous réservez parcs et cages mortifères, sans omettre de nous coller l'épithète *nuisibles* afin de mieux justifier le sinistre palmarès de vos

actes envers nous. Mais avons-nous jamais envahis la Terre entière, comme vous, à un point tel que vous ne savez plus où poser vos demeures anguleuses tant est envahissant votre surnombre tandis que nous ne connaissons plus aucune paix ? *Qui sont les plus nuisibles ?*

En votre esprit a pris racine le sentiment de toute-puissance définitive alors que vous êtes plus dépendants de votre progrès, plus fragiles que les plus frêles de nos petits. Arrogants, despotiques, convaincus de votre supériorité, vous nous menez par le bout du museau jusqu'à ces abattoirs où notre mort est organisée dans les normes de vos affreuses industries. Oui, votre empire est décidément impressionnant, tapageur, et bientôt nous n'y serons plus qu'anachronismes, anecdotiques accessoires de distraction. Mais à force de vous distraire de la vie, dont vous avez peur - comme de la Nature, votre royaume s'effrite et n'a plus rien de commun avec celui que nous avons jadis partagés durant si longtemps.

À présent il ressemble à une haute, une orgueilleuse pyramide, si haute, si pointue que vous avez de plus en plus de mal à vous y tenir. Comparées aux nôtres, les prouesses dont vous êtes si friands ne valent que par les dérisoires artifices dont elles dépendent. Vous hissez vos créations au sommet de la vanité alors qu'aucune n'atteint les merveilles d'ingéniosités que la vie a multipliées et dont vous n'êtes que les éphémères sujets.

Mais savez-vous encore ouvrir les yeux, l'esprit pour entendre et voir ce qui devrait vous brûler le cerveau ? Vous qui aimez tant vous prétendre nobles ou savants, vous qui perdez chaque jour un peu plus la mémoire de ce dont vous nous êtes redevables, aimez à croire que le but de la vie c'est *Vous*.

Nous, nous sommes incapables de faire valoir nos droits. Mais, de qui, de quoi pouvez-vous être véritablement fiers lorsque pas un jour ne se passe sans que vous contribuiez, dans mille de vos gestes, au ravage, à l'empoisonnement du berceau qui vous a vu naître... et sans que vous vous préoccupiez vraiment, sincèrement, de ce que sera l'existence de vos propres petits, lorsque vous aurez tout osé. *Ô frères humains qui nous contemplez*, la peur de la Nature, de la vie en somme, vous a conduits sur le chemin de toutes les erreurs et de la toxicité. Si nous n'avons pas l'usage de la parole c'est un bien, car que pourrions-nous vous confier, si ce n'est que nous ne vous envions certainement pas, ni ne vous plaignons de ce qui vous attend.

Texte n°14

Dame Nature

Une luciole voletait derrière le carreau de la fenêtre, brillante dans la lumière du soleil couchant. Lucie se sentit attirée irrésistiblement par l'insecte vrombissant, comme happée. Elle volait, elle était cette luciole. Un grand sentiment de liberté l'envahit alors qu'elle remuait ses ailes en s'élevant dans les airs. Elle pouvait se diriger et s'élever au-dessus de la cime des arbres. Elle se sentit habitée par un besoin impérieux, celui d'aller plus loin, toujours plus loin. Elle s'élança très haut dans les cieux sans un regard en arrière. Lucie vola longtemps au-dessus de la forêt dense et sauvage, poussée par son audace puis elle se posa sur une des branches accueillantes d'un grand pin. Aussitôt, l'énergie de l'arbre passa en elle, faisant renaître ses forces. Elle respira l'odeur revigorante de la sève et doucement se remit à briller. Plaquant son corps contre l'écorce rugueuse, elle laissa Dame Nature lui parler, lui envoyer des images. Les yeux clos, elle vit de merveilleux paysages se dessiner : de grandes étendues d'eau étincelantes, de longues plages de sable argenté. Dame nature lui dit :

- Là-bas, là où la mer rejoint le ciel, le disque de feu s'enfonce lentement. On dit qu'au moment où il disparaît, le temps suspend sa course pour un instant d'éternité. Tu dois reprendre ton voyage. Vole vers la mer.

Lucie partit à nouveau vers l'inconnu et vola longtemps. Lorsqu'elle se posa enfin sur la plage pour remplir ses yeux de bleu et admirer le coucher du soleil, elle ressentit la plénitude dans ce moment d'éternité. Tout a coup, elle crut entendre une petite voix.

- Toi la luciole ! Je suis là !

Lucie baissa les yeux et crut apercevoir un minuscule grain de sable. Il semblait sautiller sur place d'impatience et brillait au moins autant que ses propres ailes. Elle s'accroupit pour l'observer alors qu'il reprenait son monologue.

- Voila, oui, tu y es. Je suis celui qui te parle.Tu as l'infinie chance de rencontrer le seul grain de sable doué de parole. Je pourrais te décrire bien des paysages. Je voyage sur les vents depuis des centaines d'années. Au tout début des temps, j'étais un grain de sable semblable à tous les grains de sable. Puis l'amour m'a attrapé. J'ai aimé une ombre, l'ombre d'une géante, mais elle déclara notre amour impossible.

Pour me consoler, elle m'offrit le Verbe. C'est pourquoi je peux te parler aujourd'hui. Comme j'étais le seul petit grain de sable du désert à avoir l'usage de la parole et bien je parlais seul, bien sûr. Le temps passa ainsi, les vents emportèrent mes paroles dans le désert durant de nombreuses années. Un beau jour pourtant, j'eus l'agréable surprise d'entendre une voix me répondre. Je pensais à un écho, mais non, il s'agissait d'une petite goutte d'eau qui se faisait chauffer au soleil dans l'espoir de s'évaporer. Elle devint mon amie. Elle était née des pleurs d'un chagrin d'amour et je suppose que cela lui conférait assez d'importance pour qu'elle accède à la parole. Mon amie la goutte d'eau me dévoila de très anciens secrets. Comment elle avait été, par exemple, à une période de sa vie passionnante, une des gouttes salées de l'océan parmi toutes ses sœurs qui formaient les hautes vagues. Elle me conta la joie de l'évaporation pour s'élever dans le ciel et flotter sous forme de nuage. Ce qu'elle préférait, l'épreuve du tonnerre passée, était la chute vertigineuse en pluie, toutes ses sœurs en précipitations autour d'elle, ruisselantes de bonheur.

Lucie qui avait écouté avec attention, demanda:

- Où est ton amie à présent, que fait-elle ?

- Mon amie vit dans les lourds manteaux de brume humide du matin. Elle habille les arbres pudiques d'ombres bleutées. Elle voile le soleil pour en adoucir l'ardeur. Elle est tout ça et plus encore. Lorsque l'hiver la saisit, elle se transforme, se cristallise, évolue en givre pour se poser en éphémère dentelle sur les prés, les feuilles, les arbres et les champs. Sa vie à multiples facettes la comble. Elle est la fiancée du grand hiver.

Lucie lissa ses ailes et souffla comme dans un recueillement :

- Dis-moi, au-delà de cette mer, qu'y-a-t-il ?

Elle fixait le grain de sable en vain. Il semblait avoir perdu l'usage de la parole dont il était si fier. Elle se résigna, certaines questions restent parfois en suspens, il faut alors chercher soi-même les réponses. Dame nature nous guide, il suffit de savoir écouter. Dans un élan de vie, elle déploya ses ailes pour s'élever dans les airs à nouveau.

Texte n°15

Entrevoir

De ma fenêtre bien isolée, j'entends le soleil se lever. Un long fil cotonneux se trace dans le ciel pâle-orangé, Ambroise et Rose sont heureux de s'envoler, pour des vacances bien méritées.

La jeune pâquerette s'étire. À ses côtés, un bouchon rouge se plaint de la boue qui l'entache, nostalgique du liquide marron et gazeux qui, jadis, lui chatouillait le nez.

Je plonge avec délice mes doigts dans le frais ruisseau, le roseau se pare d'un sac Lidl déchiqueté. Le héron cendré n'en a que faire, sa bague de métal est bien plus belle, elle brillera pour l'éternité.

Pépiements et vrombissements forment un doux vacarme à l'oreille de la ville. Une écharpe en acrylique et un baume senteur fraise protègent mon cou fragile et mes lèvres gercées.

Assise sur un banc, je croque une mangue parfumée à la paraffine, une notification retentit : horreur ! Sur la plage, une marée noire est arrivée.

Voir ces galettes de pétrole qui engluent les plumes me retourne l'estomac, je préfère cuisiner celles au soja, baignées dans l'huile de palme, pour mieux digérer.

Maman, pourquoi la pollution ?

Dors, mon fils, je t'aime.

Le Petit Poucet a semé, sur le trottoir les déchets, pour retrouver le chemin de sa demeure surchauffée.

L'odeur de l'essence émane de ma tondeuse à gazon, elle m'enivre du désir d'aplanir, de contrôler cette herbe folle qui pourrait envahir. Qui sait ce qui pourrait arriver ? Un bourdon venu butiner les graminées étêtées ?

J'insère une capsule dorée, en un éclair, je peux me délecter de mon café tant désiré. Je vois le monde en numérique, je tape mes maux en Word, les réseaux s'affichent, j'écoute la machine me chuchoter : lentement, la Terre nous observe sombrer.

Tourbillonnent les masques en papier, le vent s'amuse à les envoyer jusqu'aux cimes des cyprès. Mes larmes, si basses, ne pourront les rattraper.

Je ramasse une canette échouée, la cane ne me remercie pas, elle apprend à ses petits comment nager entre les algues agglutinées.

Maman, pourquoi la pollution ?

Je vais t'expliquer, mon fils, comment t'élever au-dessus des nuages souillés.

Ploc ! Fait la pluie acide sur la terre asséchée. Ploc ! Germent mes semis dans les pots stratifiés. J'ai le cœur en compost, des taches de vert sur mes mains. Mon jardin de lumière se reflète dans ses yeux, soudain émerveillés.

2 Coule le jus de la tomate juste cueillie, coule sur sa joue le souvenir d'une nature respectée.

J'entrevois, dans une bouteille de soda non achetée, un morceau de carton recyclé, un pantalon rapiécé, l'exemple à donner. Petits gestes, grands espoirs ? Réchauffer les consciences pour baisser d'un degré.

Maman, si je pleure, est-ce que le niveau de la mer va monter ? Non, mon fils, car nous allons œuvrer.

Texte n°16

Nature

Je regarde ces si lents cieux accrochés au visage de la terre. Impuissant face aux tremblements de son cœur, ils essaient de la porter, de la sublimer à leurs manières.

J'ai vu le vent battre des ailes, et s'affoler, j'ai vu les orages assaillir ma vue, j'ai senti le temps s'adoucir et se poser, j'ai senti le soleil se morfondre sur mon corps à nu.

J'ai écouté la poésie des nuages qui ne faisaient que passer, je me suis demandé où se rendaient-ils, j'ai regardé leurs formes sur l'herbe, allongé, et aperçu au loin, un petit bout de tendresse en exils.

La nature sans chaînes est si belle, et les saisons s'enchaînent doucement, mais la nature, sans chêne autour d'elle, ne peut respirer correctement.

La nuit commence à tomber, sa chute ne fait pas de bruit, elle laisse seulement de son côté, un vaste bleu face à nos yeux ébahis.

Et comme dans mes jeux d'enfants, le soir je relis les étoiles entre elle, que je sois petit, que je sois grand, mon imagination est une plume éternelle.

Texte n°17

La cigale, le moustiques et l’homme insensé

Ah, Ciel ! Ah, Verdure ! Loin des périphériques
Un homme, au fond d’un val, avise une jolie crique.
Heureux, le citadin, à la nature, se fiance,
A la tranquillité, au bien-être, au silence !
C’est l’heure de la sieste, vive le repos !
Il s’allonge donc, sous un pin, au bord de l’eau.
Il respire profondément, ferme les yeux
Et croise ses deux mains au-dessus de sa panse.
Mais, BZZZ, BZZZ, BZZZ, quelle est cette tonitruance ?
Ce n’est pas lui qui ronfle. Il se lève furieux !
Et se demande qui ose gêner son sommeil.
Il regarde autour de lui. Là, c’est une abeille.
Il flytoxe. Elle meurt. Ouf, le silence revient.
Pour peu de temps : KSS, KSS, KSS, KSS, une cigale !
« Mais c’est pire qu’en ville ! s’exclame l’urbain,
La nature, c’est bien lorsque c’est minéral. »
Il round up à nouveau : feu l’insecte chanteur !
Enfin l’homme se recouche : vive Bayer !
Mais le calme est précaire : car à peine est-il endormi
Que ZZz, ZZz,ZZz, ZZz, volètent autour de lui
Une nuée d’insupportables cousins.
Il se redresse, agite et claque des mains,
Puis il dédétise les alentours :
Les moustiques morts, la sieste est de retour.
Pour l’assurer cette fois, il met des boules Kies :
Il veut absolument son moment de paresse
Mal lui en prit car les produits chimiques
Et morbides ont envahi la crique ;
A vitesse grand V, ils attaquent les racines,
La sève empoisonnée, partout, distille sa ruine.

Il n’entend pas le pin qui meurt au-dessus de lui.
Une branche craque, tombe et d’un coup l’aplatit.

Cette fois, c’est sûr ! le repos est parfait :
Plus aucun son, jamais, ne viendra l’agacer.

Tuer tous les insectes pour qu’aucun ne t’ennuie
Précipite ta mort, inéluctablement.
Cousin, cigale, criquet, exaltons vos bruits.
Et ne souhaitons le silence qu’à notre enterrement.

Texte n°18

Hymne à ma dame

Étendu à tes côtés, tantôt le long des quais, tantôt dans la forêt,
Fontainebleau pourrait être jaloux,
Toi, qui a osé, me dévoiler ton Tout,
Tes membres délicats vacillent au gré du vent de leurs racines à leurs extrémités,
Aux apparences fragiles, de vils malfaiteurs, quand sonne la tempête, essayent de vain de te faire plier,
Laissant simplement quelques rugosités en ton sein, le cauchemar passé,
Ce vert que tu portes dans ta robe éternelle,
A saisi, je le crains, nombre de tes aspirants,
Odieuses courtisanes mourant de jalousie, déversent leurs poisons enfumés de charbon,
Transforment ta parure en un habit à pois, faisant perdre la lueur, de ton vert saillant,
Roses rouges embaument mon corps de ta fragrance, subtile, dès la première rosée,
Titillant mon museau,
Joueuses parfois, me faisant toussoter,
Quelques hyménoptères, par leurs francs battements d'ailes, parviennent à t'approcher ;

Pour ton bleu océan, un pacte avec l'enfer serait un jeu d'enfant,
Je vendrai mon âme pour tenter le grand saut et finir dans tes larmes,
Au fil de tes humeurs, celles-ci me paraissent calmes et parfois vigoureuses quand la colère s'empare,
De toi,
En attendant l'orage,
Murmures- tu de douces mélodies ? Imperceptibles pour ceux qui ont perdu leurs sens, logés dans la routine,
Récites-tu la gamme ? Que souhaites-tu me dire ?

Tu chantes tes louanges, ton œuvre achevée,
Tu pleures tes cicatrices,
Et à bout de supplice, flagellée, par un nombre d'ignorants,
Tu cries pour sensibiliser les gens,
Ma déesse mortelle, reçois ma confidence,
Si ces hommes odieux t'arrachent de mes bras,
Du répit pour moi, il n'y en aura pas,
Tu fais partie de moi, je suis en partie toi,
Si tu es une martyre, ma tendre Jeanne à moi,
J'en tiendrai l'étendard,
Pour te représenter dans cette dernière bataille,
Moi ton fidèle servant,
Ton humble serviteur,
Je me mets à genoux, abdiquant en ton nom,
En te criant,
Je t'aime,
À la vie !

Texte n°19

Quête

Quand l'homme se dévêt, la nature se rhabille
Va savoir si on se complète, si on se tient tête
Au loin, un arbre semble faire des incantations
Dedans, la plante verte se fait un croche-patte.
On a tous nos changements de saison à gérer.
On ne sait pas comment ça va tourner,
le temps, les relations,
on prend juste nos précautions pour être prêts.
Ça sent la pleine lune à plein nez,
qu'est-ce qu'on va devenir,
qu'est-ce qu'on va se faire.
Une évidence n'est rien qu'un fait à disposition.
Question d'angle et d'ouverture,
de taux vibratoire,
la vie est un cliché libre d'interprétation.
Faut-il que tombent les feuilles,
qu'on y laisse des plumes,
pour ouvrir l'œil.
Quand l'instinct se réveille.
L'homme est une plante nue comme les autres
Libre de parler à l'univers, ramper sur les murs.
Au loin, une marelle se prépare avec les morts.
Dedans, les ramures du cœur visent les étoiles.
On a tous un truc sur le feu et souvent c'est soi.

Texte n°20

En écoutant le fleuve

Écoute les écoulements du fleuve
Comme il gargouille
Et parfois gronde

L'eau glisse entre les cailloux
Mélodie pour une oreille attentive
Suis de l'œil son parcours

L'eau accourt entre les rochers
Où les poissons sauteurs s'égaient
Regarde le bouillonnement blanc

Écoute aussi le silence
Quand le fleuve semble lisse
Mais les feuilles mortes s'y animent

Écoute le vent qui agite les arbres
Les arbres immobiles
À part flottant dans le vent ou sur l'eau

Écoute au bord du fleuve
L'oiseau sifflant le poisson muet
Qui agite sa bouche silencieuse

Écoute et tais-toi
N'ajoute que le bruit de ta main dans l'eau
Ou ta respiration bienheureuse en dormant

Texte n°21

Les petits miracles de Dame Nature

Quand je vois les images terribles et sensationnelles
De ces incendies et ces catastrophes que l'on dit naturelles,
De tous ces phénomènes qui démontrent l'urgence de la situation,
Dame Nature, je sens monter en moi ma colère et ma frustration

Quand je constate que certains ne se soucient pas de tes offrandes
Qu'ils dégradent tout en ne pensant qu'à leur argent et leurs dividendes
Que seuls le confort de leurs petites vies et leurs profits les intéressent vraiment
Dame Nature, je suis convaincu que ces inepties ne pourront continuer longtemps

Et pourtant, chaque jour, tu fais tout pour nous émerveiller
A chaque instant, tu nous offres de petits miracles pour nous époustoufler
Tu fais entendre ta voix pour nous rappeler que tu es parmi nous
Dame Nature, la magie que tu nous partages est présente partout

Il suffit de tendre l'oreille lorsque l'on se promène dans une forêt
Le pépiement du moineau répond aux trilles chantants du sansonnet
Il n'y a pas de concert plus divertissant, de meilleur enchantement
Dame Nature, les mélodies que tu composes nous envoûtent pleinement

Et que dire du bruit de ce ruisseau qui inlassablement s'écoule
Accompagné du bruissement du vent qui autour des arbres s'enroule
Ce sont des symboles de ta permanence malgré les attaques dont tu es victime
Dame Nature, c'est dans ces petits riens qu'on voit ta grandeur, superbe mise en abîme

Cet agréable bruissement de tes habitants les plus insignifiants
Que ce soit le bourdonnement de cette abeille qui vole sous le soleil incandescent
Ou le chant des grillons et des criquets heureux d'exprimer leur joie de vivre
Dame Nature, c'est à profusion et sans lésiner que tu nous les livres

Je sais que je ne suis pas seul à l'avoir compris, mais sommes-nous assez nombreux ?
Tes appels à l'aide continueront-ils à être couverts par tous tes ennemis ténébreux ?
Les manifestations silencieuses de ton pouvoir, comment aider à les mettre en valeur ?
Dame Nature, mobilisons-nous pour que tu continues à assurer notre bonheur

Texte n°22

Mère Nature

Pauvre planète…tu pars en miettes
J’en ai plein la tête
Réchauffement climatique
Ça me donne des tics

On parle de Mère Nature
Pourtant on te jette en pâture
Tu es bien supérieure à l’homme
Quel capharnaüm

Faut-il faire comme Déméter
Du chantage pour te protéger ?
On préfère se taire et laisser faire
On devrait mieux t’écouter…

Texte n°23

La Fuite

Sa fuite l'avait mené là où la terre s'arrête.

Au loin, les sabots foulaient le sol avec une étrange obstination. Régulièrement, de grandes nuées de poussières s'élevaient. L'homme regarda derrière lui ; il avait encore un peu de temps, ce temps qui lui avait manqué, avant que le nuage ne le rattrape.

Arrivé au bout de sa course, au bout de la terre elle-même, il épousseta son uniforme. Ses foulées amples avaient recouvert ses bas de sable et de suie. Chaque grain le rendait unique, désormais. Encore essoufflé, il marmonna d'incompréhensibles excuses sans destinataire, et déchira d'un geste féroce l'insigne brodé à son torse.

Il le leva au ciel. Le matricule éclipsa un moment les rayons d'un soleil nu, en encrant son visage de l'ombre ondulée d'un pavillon au vent.

Cette vision lui parut soudain intolérable. Ce numéro lui avait ravi toutes ses potentialités. Il l'avait dépossédé de l'air et, depuis longtemps, il était mort d'un étouffement sans cri. Tant de fois, il l'avait maudit. Lui en voulait-il encore, pourtant ? Il n'avait plus l'énergie de la rancune, et il consacra ses nouvelles forces à respirer. De grands canaux de sang et de peau remplissaient son cou bleu.

Il rit follement et jeta l'insigne à la mer de ses maigres forces d'homme.

Au bord de la falaise, il s'assit. Sa paume effleura le sol. La terre, la terre. La peau molle de ses doigts épousait les aspérités de cette terre ; là, elle était sèche et poudreuse, sans cesse battue par un soleil impitoyable. Il sentit le frémissement d'un insecte déplaçant un grain de cendre. Ce sol infertile, de sable et de calcaire, abritait donc la vie ! Quelle ténacité ! Il fixait cette terre-berceau, cette terre-tombeau : l'insecte escaladait son doigt, la carapace courbée par un fragment qu'il transportait diligemment, pour il ne sait quelle structure d'il ne sait quel royaume.

Un engourdissement lui fit bouger la paume et, par inadvertance, il écrasa un morceau de grès. Séisme ! L'insecte dévala son majeur, et devait reprendre de zéro son labeur. Condamné à l'échec, il se remit pourtant à transporter un fardeau. L'homme eut une compassion infinie pour ce monde écroulé.

Il leva la tête et reconnut l'océan familier. Il s'étendait indéfiniment, avec toutes les possibilités du monde. Lui n'en avait plus. Il le fixa avidement, et se rappela son serment ; il avait accepté son sort. Pourtant, il ne pouvait qu'éprouver la grande mélancolie des derniers sentiers. Plus bas, les vagues l'insufflèrent d'un feu nouveau. Il suivit du regard une crête blanche qui ondulait régulièrement, rompant avec le jeu perpétuel des bosses et des creux. Un instant d'alignement parfait, elle l'aveugla en reflétant la lumière illimitée du soleil.

Finalement, la vague s'écrasa sur un rocher. Quel gâchis ! Parmi toutes ces possibilités !

S'il avait été cette vague, il aurait parcouru le monde ; à rebours de tous les courants, il aurait épuisé son écume par le voyage ! Il aurait dansé avec tous les raffinements déployant, par grands arcs, toute la colère des courants ; il aurait tendu aux dauphins de grands élastiques d'argent, et caressé la coque de tous les marins ! Il aurait dépassé ce que le bon sens autorise, devenant, sans retenue ni pudeur, cette eau électrique qui accompagne les migrations ; il aurait dévoilé et accompli avec des fulgurances de vie tout ce que l'eau peut faire ! Il aurait accompli sa nature ! Mais cette vague… Cette vague ! Elle avait injurié sa nature ! Traître à sa propre famille, quelle paresse ! Cessant toute révolte, elle avait choisi la fin molle et sans ambages de la résignation. Il en regarda les derniers remous se dissiper avec tout le mépris dont est capable un œil d'homme.

Au retrait des dernières lignes de mousse, il remarqua, sur un affleurement, un dépôt curieusement rigide. La mer lui avait ramené son matricule. Il comprit qu'elle avait partagé un instant, son lot, et la pardonna. Le fracas irrégulier des sabots devenait plus net.

Son regard se déporta. De la mer, de grandes aiguilles de roches s'arrachaient avec la volonté des vivants. Elles griffaient le tissu avec orgueil, dans une lutte trop vaine contre les flots. L'eau vaincrait ces récifs, un jour, tout comme elle avait rongé la falaise : avec honneur, mais non sans lutter, les roches consentaient pourtant à ce rôle. Il n'y avait rien de risible, et la plus vaine lutte sème encore l'espoir. Et ces roches, elles, comprenaient leur contribution.

L'homme entendit la vraie nature de leur révolte, et abaissa la tête avec humilité. Sans se retourner, sans cesser, il avait couru, à s'en étourdir le sang. Il n'avait pas de but : plutôt, son but était la course. La soif l'avait jeté là où meurt la terre. Le soleil l'écrasait. Il respira longuement, et il sut qu'il avait fait le bon choix.

Il avait oublié le goût de l'air hors des murs. Bouillie par la chaleur, il avait une odeur de sel et de grains secs, loin de la mélasse corrompue qu'il avait respirée là-bas. Il inspirait par petites bouffées haletantes. Sans clémence, le vent s'engouffrait

en lui et brûlait ses muscles : mais il frôlait doucement la peau exposée de son visage, comme ces caresses d'autrefois. Suspendues à la falaise ses jambes se balançaient, alternativement aspirées et rejetées par le souffle. Le tissu de son bas formait une bannière sinistre et maigre sur ses membres secs, comme les habits des vieilles marionnettes se tendent depuis leurs tiges. Il sentit ses os vibrer sous les secousses des sabots.

Il regarda avec un étonnement songeur ses propres jambes. En étant pourtant le sien, ce corps ne lui avait plus appartenu : par sa fuite, il l'avait retrouvé ; mais arrivé à destination, il ne le reconnaissait plus. Le dos vouté, son regard dévia sur les points d'écume projetés par les vagues crevées. Il remarqua ses jambes se balancer en même temps, et comprit sa place en ce monde.

Projeté hors de lui, ces années lui avaient fait oublier sa nature. C'était un homme de terre, de lumière, d'air et d'eau. Sa volonté était soumise aux mêmes forces que les vagues, et sa lutte était aussi vaine que celle des roches. Il regarda longuement sa main blanche et, malgré ses efforts, ne décela aucune différence avec les pointes de calcaire qui jaillissaient des eaux. Il évoluait dans la même lumière que les rois et les miséreux, les titans et les insectes, et l'air hostile, jalousement gardé, se laissait enfin apprivoiser quand on consentait à ses aléas. Il ne fit qu'un avec cet espace et ressentit, pour la première fois, la paix dont peut se remplir un cœur d'homme.

Soudain, les secousses cessèrent.

La cavalerie fut surprise de trouver, pour fugitif, le dos d'un vieil homme dangereusement arqué vers le vide. Un nuage de poussière pâle roulait doucement sur la falaise. Sans mettre pied à terre, le général viola le silence sacré de ce lieu en hurlant un numéro.

Dans un recueillement si profond, le vieil homme restait immobile. Ce n'était plus lui, qu'ils appelaient, mais cette pierre léchée par les vagues sur laquelle la mer avait déposé son matricule.

Le général perdit patience et répéta l'identifiant avec l'autorité mauvaise des enfants. Son cheval s'agitait. Cette fois, l'homme se retourna et inclina sa tête avec une déférence lointaine.

Le général rit avec une satisfaction grasse. À ses côtés, les bêtes et les hommes se brouillaient dans une masse chaude d'haleine et de sueurs. Une soif immense agrippa le fugitif à la nuque. Etouffé par les hennissements infâmes de ces bêtes, il toussa à en basculer vers l'avant : les hommes vomissaient des encouragements et des moulinets de bras.

Mais ils ignoraient qu'ils ne parlaient plus au même fuyard. Il avait retrouvé les sens, et était redevenu homme en redevenant roche. Il ne pouvait plus être défait, car il consentait à l'érosion.

Il leva les yeux au ciel avec l'expression de vérité qu'ont toutes les belles statues. Son regard redescendit lentement, avec la certitude d'un pendule, et plongea dans celui d'un cheval. Plus bas, il remarqua le numéro à l'insigne de la monture.

Il tendit les bras.

Texte n°24

Ode à un petit coin de Normandie

Deux amis se rencontrent sur la grande plage de Cabourg :

Salut Paul ! Bonjour Henri !

Comment ça va Henri, et que fais-tu dans le coin ?

Dès que je peux j'abandonne la Capitale, tel un forcené je file sur l'autoroute A 13, pour rechercher la paix et la sérénité qu'on ne trouve que dans ce coin de paradis.

Qu'est ce qui te plait tant par ici ?

Depuis maintenant de nombreuses années, je suis tombé en pamoison devant ce spectacle prodigieux d'une nature en pleine éclosion dans ce lieu si cher aux cœurs de nombreux congénères.

Ouais, mais moi je préfère nettement l'ambiance de la ville, et j'évite tant que je le peux la mer et surtout la campagne.

Tu as tort, car rien n'est plus dépaysant que cette belle campagne normande où s'offrent aux esprits curieux tant d'épanouissements au centre de tant de verdures et de ravissements immuables, avec en prime la mer.

Ben dis-moi , tu es complétement entiché, je ne t'ai jamais vu comme çà. Je reste cependant persuadé qu'il n'y a rien à voir dans le coin !

Détrompes toi cher ami, car par exemple à Houlgate, telles de belles agates, une chance de découvrir des raiponces délicates !

Ouais admettons ! Moi je ne connais pas de plus bel endroit que le parc Monceau !

Eh bien je vais te surprendre, près de Deauville, trône le parc Calouste Gulbenkian et ses arbres géants, et dès que tu y auras gouté, tu oublieras vite ton parc urbain !

Tout ça c'est bien joli, mais moi je préfère nettement la perspective qu'offre à Paris la tour Eiffel !

Vas donc te promener sur les hauteurs du Mont Joli qui propose un magnifique point de vue sur la ville de Honfleur, tu m'en diras des nouvelles !

Il n’y a pas l’équivalent du bois de Vincennes et de son parc animalier dans ta si chère Normandie !

Ah, tu tiens vraiment à me faire oublier Paris, eh bien, j’y réussis bien au-delà de ce que tu penses, et je plonge dans une paix intérieure bien plus intense quand je me balade dans le vaste espace naturel à Sallenelles.

C’est vraiment banal !

Non, car ce paysage se prête aux belles aquarelles à Sallenelles. Et tu auras la chance rarissime d’observer le tadorne de Belon, l’aigrette garzette, le gravelot à collier interrompu, la spatule blanche ! ça vaut mieux que les pigeons parisiens !

Décidément tu fais saliver en moi ma passion pour la photographie !

Contrairement au zoo de Vincennes, ici c’est le royaume des animaux en liberté et si tu cherches bien tu pourras aussi observer des phoques, mais il est essentiel d’avoir des jumelles à Sallenelles, sauf hors saison, où lors d’une promenade sur le bord de la plage tu pourras même en croiser plusieurs.

Tout ça c’est bien beau, mais quand l’hiver pointe son nez, ta Normandie c’est une morne plaine !

Même quand les premiers frimas de l’hiver montrent le bout de leur nez, il y a de quoi s’amuser, et se distraire pour braver le temps maussade qui obscurcit la campagne !

Comment peux-tu faire pour apprécier la rudesse de l’hiver ?

Justement, j’ai découvert la passion de la randonnée qui est source de découverte de la nature, et quoi de mieux que de mettre un pied devant l’autre et de cheminer sur les sentiers car, c'est sûr, faut dire que, quelque part, la marche c'est une communion avec la nature.

Mais quand tombe la neige impassible manège comme le chante Adamo, tu continues à braver la météo ?

Plus que jamais ! Lorsque la nature est nappée de flocons épars qui scintillent comme du gypse, en scrutant l’horizon qui disparait sous une neige tombée en fins cristaux, j’imagine en l’absence de traces un superbe tableau enveloppé de ouate, et c’est là que je prends mon pied !

Brr !!! Cela me laisse pantois et je préfère me prélasser devant un bon feu de cheminée !

Cette caresse avec Dame Nature, dès que l'aurore darde ses rayons d'argent à tra-

vers les écharpes de brume, n'a pas son pareil pour rendre mon âme joyeuse et me procure un esprit de poète, et je dirai même que le rêve éveillé dont me gratifie cette flânerie me bouleverse au plus profond de mon être.

Au travers de tes propos, je discerne que la joie de ton âme ignore complètement le repos et nie le délassement, et ça me fatigue !

Comment te dire, la marche est mon salut, et fait que le temps peu à peu m'échappe me soulage de tous les maux de la terre. A force, je deviens une sorte d'homme nouveau à l'instar d'un sigisbée qui s'octroie un si grand bien-être.

Je ne reconnais plus en toi l'homme pressé que tu étais, si friand de nouveautés et plaisirs que seule notre belle capitale sait offrir !

Je vais te surprendre mais après mes nombreuses découvertes, quand on prête une oreille attentive à la nature environnante, il y a de quoi combler les plus difficiles des drogués de la ville, et Caen offre de bien belles opportunités, où il est facile de rentrer dans le rang, de se reposer et humer le bon air sur un banc, puis de se questionner sérieusement comme l'avait déclamé Raymond Devos, il part quand le car pour Caen ?

T'es en train de me dire que tu vas bientôt déménager, et abandonner l'Ile de France ?

J'ai besoin pour exister de découvrir de nouveaux horizons, et maintenant brille en moi l'espoir, tel cet onyx que j'ai trouvé dans les chemins du pays d'Auge, nappés d'une légère couche de poussière, mais nourris par des esprits frondeurs et animés de pensées affectueuses pour y chercher une âme sœur, et pour y poursuivre inlassablement ce voyage dans cette atmosphère si gracieuse et ravissante.

D'après les brochures dont l'office du tourisme m'a aimablement pourvu, il y a en effet l'embarras du choix ou plutôt des choix. Il est important de ne pas se tromper, et quels sont les endroits qui t'ont tapé dans l'œil ?

Après mes découvertes et comme dans un songe, des petits lutins avec leur air malicieux n'ont pas manqué de chuchoter à mon oreille : ***Beau*** *est ce village où cuit un bon pain dans le* ***Four*** *de l'artisan inquiet de ce grain qui tombe* ***Dru*** *et qui va vite envahir le* ***Val*** *qui n'avait pas besoin de tant d'eau ! C'est bon de respirer la chlorophylle à Gonneville ! Comme on dit à Mézidon, Beuvron c'est canon ! A Trouville, même si ce n'est que minéral, aux roches noires on file ! A Hermanville je vous le donne en mille, une profusion de Abies alba Mill ! A Bavent, les célèbres pépinières vendent des semences d'avant ! A Bénouville, il faut respirer la chlorophylle émanant de Berula erecta Coville ! Mignonne allons voir si la sauge prospère à Douville en Auge ! Est-il envisageable que poussent des mangues à Grangues ? A l'instar de la*

chanson de Dick Annegarn en hommage à Bruxelles, rien ne s'oppose à fredonner « Sallenelles ma belle… » Rare est le Pic noir au bois du Breuil, mais poussent à profusion les rhododendrons pontiques ! Dans le bois de Dozulé, des noisetiers et des châtaigniers côtoient les aliboufiers ! Sur les hauteurs d'Auberville, dominent les alchémilles ! A Argences, à côté de l'Equisetum arvense, c'est profusion de paroties de Perse ! A Lion, véridique on y trouve des pieds de Lion ! Comme en Asie Mineure, les marais de Villers regorgent de fritillaires ! Parole d'évangile, poussent des ammophiles à Bourgeauville ! A Ranville, tout à fait possible de cultiver des goyaviers du Brésil ! A Beaumont, sous les cornes d'Ammon poussent des chardons !

Il ne te reste donc qu'à trouver un point de chute qui réunisse ton envie de vivre autrement et à proximité de la nature.

Tu as tout compris mon ami, et cet endroit existe, il y a une ville sympathique, avec la mer, la campagne avec ses marais et sa biodiversité, sa douceur de vivre, sa renommée, son climat doux, son animation permanente, son sens de l'accueil, son histoire avec le prestigieux premier Prix Goncourt octroyé à Marcel Proust, sa digue hors d'atteinte de la circulation automobile et si belle…Oui, Cabourg est plus que jamais la ville de l'Amour !

Avant de te rencontrer, je haïssais la nature, et j'avais un faible pour le bruit , la foule, et la concentration des loisirs et des plaisirs, mais là tu prêche une si bonne parole ! Il me semble désormais essentiel un jour de reprendre contact avec la nature, d'abandonner le bruit, la promiscuité et surtout la pollution.

Me voilà absolument ravi de ton opinion !

Texte n°25

Le jeu de l'Oie

Je traverse la rue en courant, je suis pressée.

Soudain, elle arrive, vive, inévitable, brillante. Une voiture.

Cri de surprise.

Crissement des pneus.

Mon corps reçoit l'impact et se trouve projeté au loin.

Je le sens tomber sur le bitume avec violence, comme une goutte de pluie s'écrasant sur un sol dur.

Ma pensée s'évapore et se disperse, semblant happée vers le haut…

J'ouvre les yeux : devant moi, une grande salle illuminée de grandes enseignes annonçant « Une nouvelle vie ! », « Une existence plus juste ! » ou encore « Recommencez tout à zéro ! » et bondée de personnes qui sourient et trépignent d'impatience, les uns derrière les autres, face à un dé géant. Où suis-je ?

- Bienvenue au jeu de l'Oie ! Le principe est simple : vous avancez en déjouant les pièges qui croiseront votre route…Pour tenter d'atteindre l'arrivée ! Attention à ne pas être trop dépensier…Voici votre cagnotte, je vous offre deux cent mille euros. Avancez-vous d'un pas jusqu'à la case départ, et lancez votre dé ! Bonne chance !

Sans comprendre, je vois un homme ailé au chapeau doré me fourrer une enveloppe dans une main et un dé géant dans l'autre, avant de disparaitre, me laissant seule devant une case de plusieurs mètres carrés. Autour de moi, tout est illuminé par des projecteurs et une musique pop s'échappe de nombreuses enceintes. Sur un énorme panneau flottant dans l'air, un message est inscrit : « Bonjour à tous et à toutes, j'ai l'honneur de vous informer que vous êtes…Mort ! Mais ne vous inquiétez pas, lancez les dés et une nouvelle vie pleine d'aventures s'offrira à vous ! »

On me pousse dans le dos : un petit garçon blond m'interpelle :

- Bon, tu joues ou pas ? J'en suis à ma deuxième partie, je suis tombé dans un piège avec de la lave ! Il faut que je gagne, j'étais à cinquante cases de l'arrivée !

Je regarde autour de moi : lorsque les personnes s'avancent sur une case, celle-ci les aspire totalement. Je lis ce qui est écrit devant mes pieds : « Gagnez dix mille euros, et achetez-vous une maison ». Je me tourne à nouveau vers l'enfant et lui demande :

- Nous sommes vraiment morts ?

- Oui, et nous allons passer le reste de notre existence à jouer à ce jeu ! Chaque partie nous offre une vie différente ! Allez, joue !

Je ne tiens pas à passer le reste de mon existence à jouer à un jeu pour enfant…Je suis vraiment morte ? Je n'avais que quinze ans et il me restait tant à vivre ! Je me pousse sur le côté en secouant négativement la tête : je refuse de faire cela. Un jeune homme à l'air étrangement sage pour son âge m'interpelle :

- J'ai également eu du mal à réaliser que nous sommes morts…Mais qu'est-ce que la mort ? Nous sommes bien vivants dans un sens, nous respirons et sentons notre corps…Pourtant, nous ne sommes pas dans le monde des vivants que nous connaissions…Je m'appelle Edmond, je suis ravi de faire ta connaissance. Je suis ici depuis… Plusieurs années je pense…je n'ai jamais cédé à la tentation de jouer à ce jeu. J'attendais qu'une autre personne fasse de même et tu es la première…

- Que faisons-nous ici ? Je veux retourner dans ma vie d'avant !

- J'ai déjà essayé, soupire l'homme, il n'y a rien à faire, nous sommes piégés ici pour l'éternité…Je ne sais pas si c'est le Paradis ou l'Enfer hélas…

Je ne dis rien et, pendant plusieurs heures, regarde les centaines de visages concentrés sur le jeu, priant pour ne pas tomber sur la mauvaise case. Une idée me vient à l'esprit : je vais leur faire ouvrir les yeux. On ne peut pas rester piégés ici ! J'explique mon idée à Edmond, qui hoche la tête, concentré. Je me mets au tout début de la file et crie :

- Pourquoi faites-vous cela ? Désirez-vous rester ici, pour le reste de vos jours ? Vivre une existence fictive alors que l'on peut encore agir dans la vie réelle ? Si cet ange est capable de nous amener ici, il peut nous ramener dans le monde des vivants ! Il y a encore tant à faire !

Une personne s'exclame :

- Poussez-vous et laissez-nous jouer !

Edmond renchérit :

- Jouer ? C’est vraiment ce que vous voulez ?
Je reprends la parole :

- Imaginez tout ce que l’on pourrait faire sur la planète…Il n’y a que jouer qui vous importe ? La nature que nous détruisons ne vous préoccupe donc point ? Vous préférez jouer ? D’après ce que j’ai compris, nous sommes morts…Ne regrettez-vous donc pas de ne pas avoir agi pendant qu’il était encore temps ? Il y a tant de causes pour lesquelles se battre, de nouvelles idées à innover…Les gaz à effet de serre, les espèces qui disparaissent, la température de l’atmosphère et de l’océan qui montent, la déforestation…Toutes ces horreurs que nous avons provoquées, à cause de notre activité. Cela ne vous fait ni chaud ni froid ? Je ne sais pas vous, mais je ne compte pas rester ici à jouer, alors que nous pouvons encore nous rattraper.

La foule baisse la tête, Edmond pose une main sur mon épaule et je comprends que j’ai perdu : que les gens soient sur Terre ou ici ne change rien, quoi qu’on leur dise. La colère, la déception, ainsi que la frustration bouillonne en moi : pourquoi le monde désire-t-il rester aveugle lorsque l’on parle de sujets graves mais retrouve la vue pour des causes anodines ? C’est exactement la même chose dans la société : tout le monde se met des œillères, refusant d’entendre la vérité. Tout cela pour pouvoir profiter de son petit confort personnel. Le monde est si égoïste…

Lorsque je me retourne vers Edmond, dont les yeux brillent légèrement, j’ai espoir que tout ne soit pas perdu. Il reste des personnes à convaincre, capables d’entendre. Des personnes qui acceptent d’être conscients et de chercher des solutions ou d’aider à la recherche pour sauver notre chère planète.

Les heures défilent et je regarde avec lassitude les gens passer devant moi, le visage tordu par l’excitation lorsqu’ils lancent le dé. Je pense à tous ces arbres abattus à cette seconde exacte dans le monde.

Alors que j’étais sur le point de m’endormir sur l’épaule d’Edmond, l’ange réapparait et déclare d’une voix neutre :

- Vous avez l’autorisation de repartir pour une seconde chance, dans votre ancienne vie, à condition d’accepter de rester ici à votre retour. Laissez-les vivre les yeux fermés s’ils le désirent.

Je rouvre les yeux : une odeur de pneus brûlés m’emplit les narines, une douleur fulgurante me transperce.

Je suis revenue. N’était-ce qu’un rêve ?

Je ne peux m’empêcher de repenser aux paroles de l’homme ailé : « Laissez-les vivre les yeux fermés »… Mais est-ce que vivre les yeux fermés, en ignorant volontairement tous les problèmes que nous causons, surtout à la nature, est vraiment vivre ?

Texte n°26

La chanson de Dives

Il est un village dont le nom murmuré clame la joie et la mélodie d un été.

Il est cette fanfare du vent, cette symphonie des mouettes, ce rythme incessant entre mer et rivière.

Il est cet hymne à la vie où les bateaux de plaisance en compagnie des rafiots de pêcheurs dansent, encore ,et en chœur.

Il est un lieu où mes rêves d enfance se balancent au tempo de la vague et presqu'en transe voilà que je divague.

Il est ce refuge, cet abris qui claironne la force de la vie qui partout fanfaronne .

Il est cet endroit où la nature en harmonie écoute puis me chantonne de croire en l infini.

Il est ces instants éphémères et cette ode à la lumière.

Cette tendre consolation de la mer à l enfant coquin qui valse sur son air marin.

La vie ici est musique, la nature y est rythmique et mes rêveries ô combien lyriques.

Texte n°27

Et un jour nous verrons la lumière

C’est une prairie baignée par le soleil où le vent berce en vagues successives, chaque fleurs, chaque herbes qui se gorgent de soleil. Le jaune du bouton d’or, le blanc de la pâquerette, le rouge du coquelicot se mélangent en un arc-en-ciel infini. Le vert émeraude de l’herbe folle n’a que d’égal, l’argent qui se reflète au loin sur la mer changeante. Trésor inestimable que nul bijouterie ne saurait égaler par ses vitrines. Quiétude... plus de tourments, ni de turpitude... Ici domine le soleil en maître absolu au dessus de cette campagne perdue. Oubliée la rumeur de la ville, lointaine qui lorsque l’on ouvrait ses fenêtres le matin, savait nous rappeler que la pendule avance plus vite à certaines heures. Ne pas rater le coche, jeter les enfants rapidement à l’école pour prendre le 1er bus, le 1er train, ou encore sa voiture pour être parmi les premiers dans le flot que crache la route. Ici, le ciel s’est teinté d’un voile trouble zébré par le passage incessant des avions et l’air nous rappelle que l’aéroport n’est pas loin. Ou sont donc les autres créatures terrestres ? Reléguer dans quelques étroits parcs bordés de parkings et de commerces. Seul l’humain règne en maître. Les jardins se sont réduits à quelques pots de fleurs bordant une terrasse avec pour voisin le barbecue et le jacuzzi et 2 chaises longues. Magnifiques réjouissances du week-end ou finissent les corps repus de fatigues et de gras autour d’un rosé et d’un plateau de merguez !

Au bord de ce champ sur le côté du chemin, une berline blanche, coûteuse et entretenue, le coffre est ouvert et laisse deviner son contenu : glacière familiale sûrement remplie de boissons fraîches, sandwichs, chips et diverses salades et fruits d’été gorgés de vitamines. A côté, couvertures, ballons et divers jouets, pèle-mèle. Elle semble se reposer, abandonnée sur le bas côté, la lumière se reflète sur la carrosserie.

Mais quelle est donc cette famille dont on n’aperçoit nul trace pour avoir laisser tout ce bonheur ainsi. Probablement quelques citadins, papa, maman et les enfants fuyant la ville pour retrouver un peu de nature pour quelques heures….

Ah ! Mais en se rapprochant, on les aperçoit ces gens là. On y devine la femme, tête nue, mèches de cheveux indisciplinées et la gorge baignant de lumière, elle semble assoupie. Et l’homme assis à côté, Sa grande carcasse avachie dans une position indécente, obscène on aurait dit, si l’on n’avait pas vu les enfants à l’ar-

rière… Les enfants… Mais que font-ils ? Un nouveau jeu ? Jouerais t'on à cache-cache à l'arrière des voitures de nos jours, ou plus certainement pliés en deux sur leur smartphone prisonniés d'une quelconque application.

Et le chien… où est-il ? Car on entend ses aboiements… Il est dans la prairie lui, sa course l'a mené près du ruisseau, sur son passage l'herbe s'est couchée. Personne ne l'appelle, personne ne lui a préparé une gamelle d'eau et de croquettes… Mais que font-ils ces étourdies d'humains….

Rien ne trouble plus leur repos, ils prennent le temps enfin d'oublier, tous ensemble, ils sont ! Ils n'ont plus conscience pour une fois de l'heure qui passe, des activités à faire, des obligations à accomplir. Ici, on est bien, tout est là, tout est résumé là. Ils possèdent l'essentiel et le superflu s'est effacé devant la beauté du lieu.

Les pattes toutes proche du ruisseau, le chien se repose, la truffe fraîche, il souffle doucement. Il respire les parfums inconnus et les ombres des grands arbres forment sur son pelage des dessins inquiétants. Nature donne lui la fraîcheur, il a chaud. Et apaise son tourment…

Sur la route, un bruit de moteur nous rappelle à la civilisation.

- Oh mon dieu !

Une femme crie et sort de son véhicule en précipitation ! L'autre côté de la magnifique berline apparaît, il est défoncé à deux endroits différents sur l'avant gauche. Comme le choc a dû être violent ! Des traces de caoutchouc sur la route. L'intérieur de la voiture s'est teinté de rouge comme une plage recouverte à marée montante. Le silence dans le véhicule, les corps sont dans l'immobilité de la mort.

Le chien s'en retourne , il quitte la tranquillité de son nid sauvage et rejoint les nombreux véhicules de secours arrêtés là. Les 4 corps ont été dérangés dans leur sommeil déconcertant et sont allongés sur le sol, côte à côte. L'horreur a pris le dessus et le soleil s'en va petit à petit. Le petit animal se réfugie dans le véhicule de la femme. Elle lui ouvre ses bras pour l'accueillir tandis que les siens s'en vont à nouveau vers la ville. Pas de sirène pour eux, pas de précipitation, le temps les a figer pour l'éternité dans ce trou de verdure.

Petit clin d'œil à tous les dormeurs qui n'osent se réveiller tant la nature est belle…

Texte n°28

Le jardin botanique

Te regarder jusqu'à la déraison, jusqu'à ce que les formes de ton visage deviennent floues et se dissipent dans un grand ballet de feuilles mortes emmenées par le vent. Il y a un peu de ce parfum-là, à la fois mortifère et paisible, cet après-midi au jardin botanique. D'un rendez- vous qui n'aura hélas jamais lieu, d'un avenir qui peu à peu s'estompe au doux chant des oiseaux et du rire des enfants.

Citadins jusqu'au bout du nez, nous n'avions finalement de vert dans nos mornes paysages communs que ce petit bout de terre au milieu des immeubles pour enfin se rencontrer, loin et pourtant si près de la cacophonie citadine et de ses folies urbaines. Toi, je te voyais souvent rire, quant à moi je me faisais discret et avait alors choisi ma prose pour me défiler tout en tentant tout de même de t'aborder. Lorsque tu avais trouvé ma lettre, je t'avais regardée, essayant de ne louper aucune des réactions qui paraîtrait sur ton doux visage, fragile page blanche qui s'illuminait où se noircissait au gré de tes émotions.

Moi, je te suivais dans le jardin, te regardant lire seule et construire tout un pan de ton formidable imaginaire, que j'admirais. Je m'imaginais alors le visage que tu te faisais de moi, en lisant ma prose adolescente, du terrifiant prédateur épiant tes moindres fais et gestes au poète maudit et mièvre un peu trop jeune pour toi. Tu n'avais pas ri, ton visage ne s'était pas non plus assombri, lorsque tu avais reposé ma lettre pour regarder tout autour de toi. Moi, avec beaucoup de chance, caché derrière le tronc d'un vieux chêne, tu ne pouvais me distinguer, et j'exultais alors autant que je m'en voulais d'avoir enfin pu entrer dans ta vie sans vraiment le faire.

Tu avais mystérieusement disparue ce matin-là, comme si cette lettre t'avait glacée le sang et transfiguré l'atmosphère paisible du jardin en un piège sordide qui se refermait peu à peu sur toi avec un détraqué en unique spectateur. Mon message personnel n'avait en effet clairement pas eu l'effet escompté lorsque j'arpentais à ta recherche le jardin botanique dans ses moindres recoins, sans ne jamais apercevoir ton doux visage. L'automne ensoleillé n'y avait hélas rien changé, l'hiver serait rude sans te revoir, mais il faudrait bien que je m'y fasse.

J'avais ainsi mûri dans le jardin botanique un goût particulier pour l'observation, qui sans ta présence décuplait ma passion pour les petites choses de la nature, que je n'avais alors jamais pris le temps d'aimer. D'un ridicule citadin qui se sentait

un goût de dépaysement en foulant du gazon fraîchement tondu, je me rêvais en aventurier découvrant tout un monde fait de petits insectes et de fleurs aux couleurs aussi éblouissantes que fragiles. Je m'étais alors mis à passer mes journées dans le jardin, jusqu'au jour où j'y avais dormi, réveillé sur un banc par la rosée fraîche du matin.

Il fallait pourtant me l'avouer, te l'avouer et vous l'avouer par la même occasion : j'étais seul au jardin botanique. J'avais essayé de fuir le petit studio qu'était ma vie pour respirer au dehors, mais j'avais fini par y rencontrer ce que je fuyais : mon infinie solitude. Si j'avais eu le cran de venir te parler, sache je l'aurais fait, et ce dès le premier jour, dès les premières secondes où mes yeux se sont posés sur ton doux visage. Je me serais assis près de toi dans le jardin, t'aurait demandé ce qu'était ton bouquin, et aurait prétexté que je l'avais adoré en t'inventant une fausse fin. T'ayant observée, je pense que tu aurais ri, où peut-être aurais-tu été agacée, mais dans tout ce que j'ai pu voir de toi je pense que ma présence t'aurait suffisamment intriguée pour que tu puisses enfin me porter de l'attention et qu'ainsi nous puissions entamer une conversation. Malheureusement, dû à mon extrême timidité et mon infinie solitude, j'avais dû apprendre à te connaître autrement, en épiant tes passages et les papiers que tu laissais traîner, au-dessus de ton épaule, où je passais encore et toujours, inlassablement en simple passant.

Parce que de nous, j'en avais tissé tout un futur, au détour d'après-midis chaleureuses et ouatées au son du chant des oiseaux et du cri des enfants du jardin botanique. Dans l'une de ses visions fabuleuses, l'une de mes préférées était celle où nous allions au petit cinéma d'art et essai du bout du quartier, sur les airs de Francis Lai, pour aller redécouvrir le charme intemporel d'Un homme et une femme. Cette petite partition insouciante aurait été celle de jours heureux, alors encore insouciants et loin du drame qui allait s'abattre au-dessus de nos deux vies pourtant encore loin d'être mêlées.

Toi, tu travaillais dans ces tours qui surplombaient le monde, alors que moi je n'étais qu'un errant en quête d'une toute petite galaxie. J'avais ainsi pu y découvrir les fiches comptables dans le rouge sur lesquels tu te plaisais à dessiner l'héroïne de bande-dessinée dont tu venais imaginer le fabuleux destin dans le jardin botanique. Des piles et des piles de travail dont tu ressortais livide, de l'apesanteur de ta tâche du haut de ses tours habitant le haut des nuages. J'avais alors cru comprendre que comme moi, ton quotidien n'était pas rose, et que l'habiller de verdure demeurait un bien maigre échappatoire face à un quotidien de béton étouffant toute fantaisie.

Un beau jour pourtant, j'avais trouvé à ta place au jardin botanique une lettre m'indiquant que tu accepterais de me rencontrer ici-même, t'attendant sur le petit banc où je me plaisais habituellement à t'épier. J'étais bien plus qu'à l'heure du ren-

dez-vous, présent depuis les premières heures de l'ouverture du jardin botanique pour t'attendre, dans un mélange de crainte et d'excitation. Ce jour-là, le jardin s'était paré de ses plus beaux habits, de ses effusions de fleurs aux parfums exquis, aux papillons qui virevoltaient avec les abeilles. Le chêne derrière lequel je me cachais amenait l'ombre et l'air suffisant afin que je ne paraisse pas plus noyé par l'appréhension que je ne l'étais déjà.

Ce jour-là, pourtant tu n'es pas venue. Et je l'ai ensuite compris, tu ne viendras plus jamais au jardin botanique. Je ne reverrais plus ton doux visage, ni ne connaîtrait le son de ta voix, que je continuerais à m'imaginer comme tout le reste. De toi, il ne me reste qu'un endroit, perpétuellement habité, vivant, de sons et de couleurs. Un endroit à nous, comme à tout le monde, le jardin botanique.

Texte n°29

A l’ombre du tilleul

J’ai pris quelques affaires dans un sac à dos. Un petit plaid bleu qui a tellement vécu qu’il a des trous partout, une bouteille d’eau et une pomme. Ah oui, et mes lunettes de soleil aussi, parce que j’ai les yeux fragiles et qu’aujourd’hui, le soleil est éblouissant.

J’ai garé ma voiture sur le parking, en haut du coteau. J’ai enfilé mes chaussures de marche et je me suis mise en route. J’avance d’un pas tranquille, le cœur léger et lourd à la fois.

Cette journée est un hommage, je ne pouvais pas faire autrement que de venir sur ce chemin que nous avons parcouru ensemble. De marcher dans ses pas. Et dans les pas de celle que j’étais, avant. Je ne suis plus tout à faire la même, je pense.

Je n’étais pas revenue ici depuis… De nombreux souvenirs affluent, je les laisse venir jusqu’à moi. Je dépasse le buisson de houx dans lequel nous étions venus prélever quelques branches pour Noël. Les fruits ne sont pas encore sortis évidemment. Ils n’apparaîtront qu’à l’automne.

Je continue ma route, comme un pèlerinage à sa mémoire. Sur ma gauche, le coteau s’étend en pente raide. Il est recouvert de fleurs. Les images s’imposent à moi, je revois sa petite main me tendre avec fierté son premier bouquet composé. De blanc, du jaune, du rouge, du vert, du violet. Mes yeux se posent successivement sur le cerfeuil qui est en fleur, sur les boutons d’or, les coquelicots. Et les violettes sauvages, ses préférées. Je m’approche lentement et en cueille une. Je la porte à mon nez en fermant les yeux et ne peux retenir une larme. La douleur est encore si vive. L’odeur chaude de la petite fleur des bois me réconforte. Je souris puis rouvre les yeux. C’est à moi, aujourd’hui, de lui composer un bouquet. Je n’ai jamais aimé arracher les fleurs à leur tige et à cette terre qui les maintient en vie. Mais la nature ne m’en voudra pas, je pense, si je fais une petite exception. Juste une fois, pour elle.

Je cueille une à une ces fleurs aux couleurs chatoyantes, j'ajoute quelques brins d'herbes pour équilibrer le tout. Voilà, il est beau et coloré. Et il sent bon. Il est parfait, comme elle.

Je chasse la tristesse de mon visage en essuyant d'un revers de main les quelques larmes qui se sont frayées un chemin jusqu'à mes joues. Puis je continue ma route. Sur ma droite, la rivière suit son cours, imperturbable. L'eau trace son chemin, entre les arbres et les rochers. J'aperçois une mésange, posée sur une grosse pierre. Elle s'envole en entendant le bruit de mes pas sur le sentier. Je m'arrête quelques instants pour sortir ma gourde. Il fait déjà chaud, pourtant nous ne sommes qu'au mois de mai. Les arbres m'offrent un abri naturel, mais quelques rayons de soleil filtrent à travers les branches et réchauffent mon visage. Je bois un peu puis reprends ma marche.

Ici, tout me la rappelle. De l'énorme rocher sur lequel elle avait l'habitude de grimper pour sauter dans mes bras, au petit pont qu'elle traversait en regardant à travers les planches pour apercevoir l'eau couler en dessous. J'ai attendu trop longtemps avant de revenir. C'était au-dessus de mes forces. Pourtant, j'aime cet endroit, à tel point qu'il m'avait manqué. Cette nature verte et accueillante, chargée du parfum des fleurs. Le bruit constant des oiseaux qui chantent et de l'eau qui ruisselle. Ce lieu nous a rendu heureux, autrefois.

Valentin n'a pas tenu à m'accompagner aujourd'hui. J'aimerais tellement qu'il trouve la paix. Je le surprends parfois, le regard vide. Dans ces moments, je sais qu'il est avec elle. Je m'approche doucement, je le prends dans mes bras, et alors il réintègre son corps, et sa vie. Sa vie de père qu'il n'est plus vraiment. Oh bien-sûr, le père de Jade, il le sera toujours. Mais Jade n'est plus là, et nous sommes des parents sans enfant. Je ne peux pas lui en vouloir de ne pas être venu avec moi. Il cherche encore sa place, son rôle. Rien ne l'oblige à faire son deuil. Rien ne l'oblige à sourire de nouveau à la vie. Ce n'est pas mon cas, mais il ne le sait pas encore.

Je marche en pensant, je pense en marchant. Je vais bon train et mes pas m'ont menée plus vite que je ne le pensais à l'ancienne filature posée sur la rivière. Le bâtiment n'est plus qu'une ruine, mais il a conservé son imposante prestance. Ses murs de pierres et de briques, mêlés à la végétation, donnent à l'ensemble un aspect mélancolique. J'ai toujours aimé cet endroit pour la poésie qu'il dégage. Cette filature, malgré les ronces qui se sont emparées de ses fondations, nous rap-

pelle que même si les choses changent, même si parfois ce que l'on connaissait disparaît, il reste toujours une trace, indélébile. Un peu comme celle que Jade a laissé dans nos cœurs.

A l'époque, c'est ici que nous posions le plaid, pour lire ou nous reposer à l'ombre des grands murs. C'est ici que nous avons rit, fait la sieste, et même pleuré de joie lorsque Jade a fait ses premiers pas pour suivre une coccinelle. Encore une fois, je suis assaillie d'images. La mémoire est épatante, tellement de détails qui me reviennent. Comme la fois où nous avions couru après un petit lézard qui s'était finalement faufilé entre deux pierres. La pluie s'était abattue sur nous. C'était terrifiant et beau à la fois. Jade hurlait de peur à chaque coup de tonnerre. Nous nous étions réfugiés dans la filature en attendant qu'il cesse de pleuvoir. Nous étions blottis, tous les trois, pour nous réchauffer. Jade avait dû se sentir en sécurité, car elle s'était endormie dans nos bras.

Je prends une photo mentale de l'endroit, puis je contourne la filature en empruntant le petit chemin qui serpente entre les hautes herbes. Je ralentis le pas, je sens que je me rapproche. Enfin, mon corps le sent et freine des quatre fers. Je veux avancer mais mes mains tremblent et mes jambes flageolent. Je pensais être capable d'aller jusqu'au bout mais je suis prise d'un doute. Pourtant il le faut. Je n'ai pas le choix, je dois avancer. Pour Valentin, pour Jade et pour moi. Pour cet avenir qui, enfin, apparaît à l'horizon.

Alors je m'assoie, je ferme les yeux et je respire fort. Plusieurs fois, pour chasser la peur et la peine. Et je respire encore, pour faire revenir la paix dans mon cœur, et dans mes membres qui se calment un peu, avant de s'arrêter complétement de trembler. Les yeux toujours fermés, je me laisse envahir par les sons qui m'entourent. La rivière, les oiseaux, le vent dans les arbres. La sérénité reprend sa place dans ma poitrine et je rouvre les yeux, déterminée. Je me lève et je franchis les quelques mètres qui me séparent encore de lui…

Tout à coup le voilà, il est là, devant moi. Toujours aussi imposant malgré le vide laissé par ses feuilles qui l'ont déserté. Le tilleul. Le tilleul qui m'a pris ma fille. L'arbre le plus beau de toute la forêt et qui, un magnifique jour de printemps, s'est rompu. Sans prévenir. Sans s'annoncer.

Il a fauché sa vie, son innocence, son sourire. Mon cœur s'est arrêté dans

ma poitrine et j'ai hurlé. Je ne me rappelle plus très bien ce qui s'est passé ensuite. Je crois que notre cerveau à l'impressionnante capacité de se déconnecter pour nous préserver des chocs les plus insurmontables. Le mien ne m'a laissé que quelques bribes de souvenirs confus. Je me rappelle avoir couru vers l'arbre, m'être jetée sur les branches pour essayer de trouver mon enfant dans cet entrelac de bois et de feuilles. Plus j'avançais, plus j'avais la sensation de me noyer. Puis nous l'avons trouvée et nous l'avons sortie. Elle était là, dans les bras de Valentin, son petit corps frêle inerte. Son cœur ne battait plus. Valentin l'a allongée sur le sol et a tenté de la réanimer. Mais moi je savais. Je sentais que c'était fini. Plus jamais je n'entendrais sa petite voix, son rire merveilleux. Plus jamais je ne la regarderais dormir dans son lit, collée à tous ses doudous. Plus jamais je ne sentirais sa petite main chaude dans la mienne. Plus jamais elle ne m'appellerais maman.

Les larmes ont coulé sur mon visage, comme elles coulent de nouveau aujourd'hui. Le temps n'efface pas la douleur.

Je suis là aujourd'hui, devant ce tilleul qui a tué mon enfant, et je décide de pardonner. A cette vie qui m'a fait subir le pire pour une maman. Au sort qui a voulu que nous nous trouvions à cet endroit précis à ce moment-là. Et à moi-même, parce que depuis trois ans que Jade est partie, la culpabilité de n'avoir rien pu faire pour la sauver n'a fait qu'accentuer ma peine. Je m'agenouille et dépose sur l'une des branches le bouquet que j'ai confectionné tout à l'heure. Il est temps de vivre, maintenant je suis prête. Dans huit mois, une nouvelle personne aura besoin de moi. Je caresse mon ventre en souriant. Une petite graine de miracle s'y est glissée. Un espoir pour la vie. Valentin ne le sait pas encore. J'avais besoin de faire la paix avec moi-même avant de lui annoncer. Et aussi de dire au revoir.

Jade, mon petit amour, mon trésor, tu auras toujours ta place dans mon cœur. Maman pense à toi tous les jours que Dieu fait. Je te laisse t'en aller. Nous devons avancer, chacune de notre côté. Mais nous nous retrouverons un jour, quand le temps sera venu. Je t'aime mon trésor.

Texte n°30

Causeries altières

Sur moi se présentent les couleurs de la peinture : une nature vivante.
Partout, des traits parfaitement irréguliers.
Des lignes, magnifiquement tordues.
Des droites, merveilleusement asymétriques.
Aucun parallélisme, aucune régularité.
À gauche, un arbre.
À droite, deux arbres.
À gauche, une étendue d'herbe.
À droite, aussi.
À ma gauche, l'herbe est d'un vert clair et multicolore.
À ma droite, l'herbe est d'un vert foncé et polychrome.
Je tourne ma tête à l'ouest et regarde toutes ces fleurs blanches se mélangeant au vert.
Je tourne ma tête à l'est, et regarde toutes ces fleurs jaunes qui semblent vouloir prendre sa lumière au Soleil.
À côté des fleurs blanches et jaunes, des fleurs bleues, violettes, grises, roses, rouges, et tant d'autres couleurs que mon pinceau n'arrive à écrire et que mon esprit n'arrive à peindre.
À côté des fleurs jaunes et blanches, des fleurs petites, grandes, moyennes, hautes, basses, minuscules, et tant d'autres tailles encore…
Une étendue sans fin... et sans commencement.
Dans le paysage, une multitude de montagnes aux tailles et formes parfaitement différentes.
Au-dessus de moi, un beau ciel bleu, proprement tacheté de quelques nuages blancs et roses

Sur moi se présentent les bruits d'une musique.
Des sons parfaitement irréguliers.
Certains sont répétitifs, réitérés.
D'autres ne se font entendre qu'une fois.
Des sons aigus, mêlés à des sons graves.
Des sons doux, mélangés à des sons forts.
Donner des noms aux sons ? Autant les dessiner !

Des chants, des mélodies, des roucoulements, des cui-cui, des coucous, et encore plein d'alter.
Des sons qui me touchent, qui me frôlent, corporellement, tel le vent.
Des choses qui tombent, d'arbres ou d'ailleurs.
Des animaux, dans l'air, par terre.
Le bruit du silence, le vide des sons.
Toujours des piaillements, des hululements, des sifflements.
Pas de notes de musiques.

Sur moi se présentent les sensations de parfums indolores.
Les parfums de tout ce qui est peint, de tout ce qui est mis en musique, et plus encore.
J'écoute l'air, mais mon nez le sent, et mes yeux voient cet invisible à travers les peintures.

Alors…
Laissez-moi vous parler des merveilles de notre vieille Terre.
Les pierres précieuses : le vert des émeraudes, la brillance des diamants.
La clarté du jaune de l'or.
La douceur du blanc de la neige.
La forme d'un épi de blé, doré par l'astre étincelant.
Le sifflement des oiseaux dans les arbres en fleurs.
Leurs douces mélodies.
Leurs mélodieuses harmonies.
Leur pouvoir cathartique.
Le goût sucré et juteux de la belle pomme rouge, pendant sous les vertes feuilles de l'arbre fruitier, dans le verger, où courent les petites coccinelles, souriant au ciel, au monde... à la vie.
En haut de ce pommier, presque à la cime, les oisillons, dans le nid conjugal de leurs parents, appelant, musicalement, leur maman.
Les enfants, nés de l'amour de leurs parents.
L'eau limpide qui s'échappe de la source.
Et le son qu'elle produit.
Et les gouttes d'eau qui brillent.
Le Soleil au ponant, couvrant son ciel d'azur.
Ses rayons pleins de force, chatouillant le fruit mûr.
Et tout cela se retrouve en elle : la fille, la femme, que l'on trouve la plus belle.
Les rayons du dieu brillant, parcourant ton corps nu.
Nue tu cours dans le verger.
Étincelante, ravie, épanouie.
Sous tes petits seins danse ton cœur, le plus grand, celui de la future maman.
Dans ta main, de tes cinq rayons féminins, tu cueilles la rouge pomme, et toute ta

jeunesse.
De tes dents blanches, tu croques dans le fruit mûr, et laisses couler le jus scintillant sur ton beau corps blanc.
Blanc de la pureté dont jamais tu ne seras séparée.
Dans l'herbe verte, tu es allongée.
À l'ombre des feuilles du pommier, tu t'endors.
Un bras nu sur tes longs cheveux éparpillés.
L'autre sur ton ventre, ta peau contre ta peau.
Tes deux petits seins, pointant vers les oisillons qui attendent le lait du ciel.
Le pied de ta jambe gauche, posé sur ton genou droit, laissant entrevoir, par-dessus l'herbe naissante, l'entrée de la fertilité.
Tes deux yeux qui se posent, fermés comme la rose, sur ce lit où je n'ose m'approcher, de peur de t'éveiller.
La Belle au bois dormant près du tronc de l'arbre qui, chaque année, fournit les fruits où tes lèvres rouges viennent se poser, tout doucement, lentement, comme la petite brise qui se lève, faisant s'envoler tes cheveux dans le vent, et te réveillant.
Alors, tu ouvres les yeux.
Puis, rougissante comme la pomme de l'arbre sous lequel tu dormais, tu découvres, sous mes yeux timides, ton impudicité ; et souris, et ris, et me prends, et m'embrasses, et me lies de tes bras doux, sous le Soleil couchant, laissant place à la Lune, laissant place au printemps, et à nos jeux charmants...

...Et si la vraie perfection, c'était justement que rien ne soit parfait...

Texte n°31

Entre rêve et réalité

L'ombre de la forêt caresse mes cheveux et je ne sais plus où je suis.

Sans boussole pas facile de s'y retrouver.

Aucune indication de chemins, aucune flèche, aucun repère pour en sortir.

Il est tard, le jour commence à tomber et je vois les rayons du soleil diminuer dans l'épaisseur des arbres.

Chênes, sapins et frênes tous semblent me regarder bizarrement, j'ai pourtant passé une magnifique journée à regarder les animaux errer de place en place, à marcher sur la mousse souple et tendre ; à contempler les immenses sapins et à admirer toutes ces petites fleurs à même le sol.

Je suis dans le monde de la sérénité et du calme.

Cette journée de printemps, ensoleillée et chaude, très agréable après la rudesse de l'hiver, le froid, le gel, les journées pluvieuses et grises, sans aucune lumière extérieure, me rend heureuse.

Soudain, j'aperçois une grotte entourée de fleurs, pas celles de la forêt mais des roses rouges, oranges et des arbres fruitiers aussi ; j'entends une voix de femme sortir de cet antre.

J'appelle :

- Il y a quelqu'un ?

Une petite femme brune sort, elle paraît sans âge, on dirait même qu'elle est centenaire tellement sa peau est fripée, elle n'a plus de dents, ses cheveux sont d'une longueur impressionnante ; elle va nu-pieds et les ongles de ses orteils sont si longs qu'elle marche dessus tant ils sont recourbés. Elle ne parle pas ; elle ronronne un langage qui m'est inconnu.

Elle m’invite à entrer.

Pas facile de se comprendre …enfin avec quelques gestes elle m’offre une tasse fumante : une infusion à base de lavande sans doute.

Je refuse ne sachant pas l’effet ressenti après avoir absorbé ce breuvage.

Elle agite une petite cloche et sort une petite fille âgée d’environ sept ans qui me dit

- Bonjour Madame, vous vous êtes perdue ?

- Oui complètement, je suis où ? je lui réponds

- Dans notre monde ; celui de la magie, de la douceur et de l’amour

Je lui rétorque :

- Je ne suis plus en forêt ?

- Si mais vous avez dépassé les limites et êtes arrivée dans notre mond

- Combien êtes-vous dans votre monde ?

- Je ne sais pas ; il y a des humains, des animaux -pas tous sympas- des fleurs, des fruits, enfin un monde parallèle quoi !

Curieusement, je me sens bien, tranquille avec moi-même et j’ai très envie de dormir ! je suis assise sur une pierre recouverte de mousse mais le froid commence à me paralyser.

J’ai dû dormir En ouvrant les yeux, je découvre la nuit, la nuit noire, seule dans une forêt en pleine nuit sans réseau téléphonique : pas rassurant !

Soudain un grognement à mon oreille me fait sursauter !

Puis deux, puis trois, je ne vois rien mais la peur me tenaille …des ours, des loups, je ne sais pas trop et prends le parti de ne pas bouger.

Je sens un pelage près de mon visage : je suis en proie à des loups ; je suis cernée par des loups ; je vais finir ma vie mangée par des loups sans jamais être retrouvée par mes enfants !

Non je ne veux pas mourir, enfin, pas comme ça !

Ma main, dans ma poche, tâte la petite lampe qui me sert de porte-clé.

Je réfléchis ; l'allumer pour faire le point de la situation et ainsi prendre des risques énormes ou ne pas bouger et risquer de me faire dévorer.

Les grognements deviennent intenses et de plus en plus proches.

Je suis terrorisée et tétanisée. Je ne bouge plus et essaie même de ne plus respirer.

La tête entre mes jambes j'attends…j'attends d'être dévorée.

Le temps passe et je n'entends plus de grognements, ne sens plus de présences.

Longtemps, longtemps, après le jour s'est levé et j'aperçois la vieille aux airs de druide sortir de sa grotte ; elle ne ressemble pas du tout à celle qui m'a interpellée hier ; elle m'interpelle :

- Alors vous êtes toujours là ?

Alors qu'hier elle s'exprimait dans un langage incompréhensible je lui dis :

- Vous parlez ?

- Oui pourquoi ?

- Hier je ne vous comprenais pas

- Oui mais hier nous étions en plein tournage…je tourne un film fantastique sur les loups

- Les loups justement j'ai l'impression d'avoir été cernée par des loups cette nuit

- Oui mais ils sont domestiqués, ce sont ceux que nous utilisons pour le film

Un fou rire s'est emparé de moi ; elle m'a accompagnée dans mon délire et m'a fait signe que la sortie de la forêt est tout juste à 500 mètres !

Nous avons trinqué A LA VIE en ECOUTANT LA NATURE !

Texte n°32

Regarde

Le moment est venu pour TOI d'agir, d'impulser le changement, car le point de non-retour, c'est pour très bientôt !

La Terre est à l'aube de **grands bouleversements**. Il ne va peut-être pas s'agir d'une **météorite** de plusieurs dizaines de kilomètres filant à vive allure, m**ajestueusement enveloppée d'une trainée de poussière et de flammes**, vers l'une des capitales du monde moderne, mais des **cataclysmes** jusqu'ici insoupçonnés sont dans les ***startings blocks***, prêts à se déchaîner sur une **humanité qui a troqué la réalité** et ses réalités contre la **virtualité** et ses mille et une **féérités**.

Aujourd'hui, les 4 saisons et leur entrelacement normé et cadencé n'ont plus une **existence véritable que dans le métaverse et les sempiternels univers alternatifs**, des films, séries et ouvrages, véhicules des intrigues qui galvanisent nos sens, excitent nos émotions et préoccupent le clair de nos pensées et même de nos songes. **Le dérèglement climatique est une réalité, le chamboulement est la norme**. Les équilibres qui sous-tendaient la nature telle que nous la connaissons, forgés au fil de milliers d'années, ont été balayés d'un revers de la main, par les q**uelques siècles de règne de la main invisible du marché**. Les tempêtes, ouragans et même les vagues d'extrêmes chaleur et froid que nous vivons à répétition depuis plusieurs années en sont des signes annonciateurs ; et, malheureusement, le pire reste à venir ! Arrêtons de ne pas en tenir compte… observons, tirons les leçons et agissons !

Il semble aujourd'hui clair qu'un **équilibre offre-demande ne peut subsister en sus d'un équilibre des cycles naturels de production-consommation sans une bornitude savamment dosée**. Les capacités de production et de recyclage de la terre n'étant **ni infinies ni sous-traitables**, des limites sont nécessaires afin de **contraindre l'extensibilité du couple offre-demande** et, par voie de faits, du marché dans son essence même.

Aujourd'hui, **s'enfermer dans la féerie** d'un univers virtuel, film, série, réseau social ou jeu vidéo, **n'est pas la solution**. Le croire est aussi absurde qu'appliquer la **politique de l'Autruche**.

La définition et le respect des l**imites pour un équilibre demande-offre responsable** est une nécessité **absolue et universelle**. Chacun se doit non seulement d'y

mettre du sien mais aussi de l'exiger de tous les autres, des Etats aux citoyens en passant par les multinationales et les collectivités, **TOI y compris**. De la mise en œuvre de plans de transformation de l'économie au fait de s'exclure de tout **effet de mode** débile, à l'exemple d'être toujours du nombre des possesseurs de l'iPhone le plus récent, il est temps de se mettre en marche, le rétroviseur réglé et les manches retroussées, car **la nature subsistera, avec ou sans l'humanité**.

Texte n°33

Elévation

5h45. Une nouvelle journée chargée s'annonce à moi, alors que le soleil n'a même pas débuté son invasion quotidienne dans le ciel d'octobre. Je mets en veille l'alarme pour la deuxième fois. Encore quelques minutes, quelques toutes petites minutes de repos avant d'affronter le monde. A la troisième insistance de ce maudit portable, je pose mes pieds nus sur le parquet froid et baille longuement en saluant mes deux chiens. Malgré la brume d'asthénie recouvrant encore mes yeux, je m'émerveille de la capacité de mes compagnons à migrer de la torpeur nocturne vers la vivacité diurne en une fraction de seconde. Il faut dire que les houles dépressives m'envahissant ces dernières années ne m'aident aucunement à aborder la journée avec enthousiasme.

En me dirigeant mollement vers la salle de bain, je sens déjà l'abattement me gagner à l'idée des tâches qui m'attendent. Je les entends déjà : « Lizzie, faites ci », « Lizzie, faites ça », « vous n'avez toujours pas fini le dossier Meyers ? ». Non, je n'ai toujours pas fini le dossier Meyers et je ne me presserai pas d'établir la négociation de peine pour ce décadent suspecté d'avoir séquestré sa fille de dix ans dans leur cave durant neuf jours. L'avocature n'est pas un métier facile, surtout lorsque l'on travaille dans une étude où le plus gros du chiffre d'affaires est généré par la défense de malfrats, véreux de la société. Je n'ai jamais porté l'humanité en haute estime, mais les affaires que je vois défiler depuis mon arrivée au cabinet ont signé la mort définitive de mes espoirs de rédemption de notre race. Quoiqu'il en soit, bonne petite soldate civile que je suis, j'effectuerai aujourd'hui encore mon travail avec le soin et la rigueur qu'on me connait.

Sur ces ruminations, j'attache machinalement les colliers des chiens, emporte les deux enrouleurs et me laisse glisser, identique à une ombre, dans les escaliers. En ouvrant la vieille porte en bois de l'immeuble, l'air frais de cette fin d'octobre vient à la rencontre de mon visage telle une tape amicale un peu trop euphorique. Plus de doute, je suis réveillée.

Mon corps n'est jamais prêt pour ces débuts de journée aux aurores. Cependant, je suis récompensée par les rues désertes de mon village, garantes d'une solitude consolatrice. Absence de vie malhonnête, absence des figures aigries et méchantes qui composent cette maudite bourgade des Préalpes suisses. Je ne les sup-

porte plus avec leurs airs condescendants et faussement distingués de nouveaux riches. Je suis reconnaissante de ne pas devoir coupler la torture du réveil précoce à celle de la proximité humaine.

Nous terminons notre déambulation matinale, je nourris mes fidèles camarades avant d'enfiler mon masque de l'hypocrite bienséance.

Courage Lizzie.

20h30. C'est avec un soupir dépité que je dépose mon sac dans l'entrée et retire ces affreux escarpins. Les chiens grognent en salutations sympathiques et se bousculent pour réclamer leur lot de caresses - débordement d'amour réconfortant après une journée totalisant douze heures de travail. Le canapé me semble luire d'une aura hypnotisante dans le salon, tant j'aspire à m'écrouler devant une série abrutissante. Néanmoins, le devoir consenti m'appelle. Mes boules de poils s'agitent sur mon chemin au divan, me sortant de la transe esquintée dans laquelle je me trouve. Si ce n'était pour eux, je pense que je n'observerais le ciel qu'à travers une fenêtre durant toute la semaine. Répétition cyclique, j'attache machinalement les colliers des chiens, n'emporte qu'une longe de secours et me laisse glisser, identique à une ombre, dans les escaliers. La balade vespérale affiche toutefois un tout autre visage.

Mes canidés sautent dans le coffre et je m'empresse de démarrer ma vieille Legacy.

Après vingt minutes à parcourir les serpents de goudron, nous arrivons. A deux pas de la voiture démarre un sentier discret, s'enfonçant dans la dense forêt des Pléiades.

Ça y est, je le sens. Après vingt-quatre heures d'attente, il arrive. Le souffle de vie.

Une première inspiration. J'ai l'impression d'émerger d'un mauvais rêve.

Deuxième inspiration. L'air vif pique mes alvéoles pulmonaires, me rappelant que j'existe.

Troisième inspiration. Je renais.

La fraîcheur portée par la légère bise referme mes capillaires distaux. Chaque pore de mon visage se contracte, mes yeux s'humectent en réaction au vent, mes épaules se relâchent finalement. Je suis là.

La candeur de mes chiens s'ébattant me gagne. D'ici, mes problèmes professionnels, mes sombres questionnements et ma noirceur semblent tous s'évanouir

dans le courant d'air, tels détails superflus d'une vie autrement pleine. L'enveloppe prodiguée par Mère Nature, cocon sécurisant, me renvoie à mes jeunes années d'insouciance où j'étais nourrie, logée, stimulée, protégée, aimée, sans rien devoir demander, sans rien devoir donner en retour.

Etat de *bliss*.

Présente dans cet instant précieux, je sens les centenaires vibrer autour de moi. Je me sais marchant au-dessus de leurs profondes racines nourricières, en-dessous de leurs longs bras flirtant avec le lointain de l'Univers. Insignifiante fourmi parmi les géants, me voilà remise à ma place. Et ça fait du bien.

Avançant dans la nuit, ma vision est réduite, obligeant mes autres sens à se tenir alertes. Je sens chaque caillou masser ma voûte plantaire à travers mes chaussures minimalistes, chaque carré de mousse accueillir mon poids tel un doux matelas invitant à l'oisiveté. L'odeur d'humus est enivrante. Notes de terre, de pin, de résine et de rosée mélangées en un savant parfum, puissant et délicat à la fois, dont seule Nature a le secret. Loin des grésillements humains, les subtilités de la vie nocturne s'offrent à moi. Chant lyrique des feuilles orchestré par le vent, grincement des corps boisés se frottant voluptueusement l'un contre l'autre en une danse mystique, hululement mélancolique de la chouette entamant sa chasse… Jusqu'aux battements d'ailes de l'hétérocère, audibles seulement à qui sait écouter.

Je l'éprouve à travers tout mon être ; Nature me transperce, me caresse, me berce, m'anime, m'inspire, me défie… Je la sens s'approprier mes ondes vibratoires, phagocytage énergétique jamais connu auparavant. La voilà qui me porte. Je sens mon âme s'élever ; l'écorce défile, je me fonds au milieu des branchages, décolle loin de la matière et puis : l'infini. Atma en symbiose parfaite avec le grand Tout. Je suis à la fois Histoire, présent et ensemble des futurs possibles. Je suis les étoiles, les soleils, les galaxies entières ; je représente les confins de l'Univers, là où jamais l'Homme ne s'est rendu, ni ne se rendra.

Je suis.

Et si, jamais je ne redescendais ?

Et si, pour la première fois de mon existence, je disais oui à la Vie ?

Texte n°34

Les bris du soleil

Le ciel sanglote ses larmes de sang
Pour ne pas oublier
Et la nuit
Et le froid
Qui se lancent à l'assaut
Des rayons orangés

Du dernier soleil,
Oublié.

Du dernier soleil
Aux armes rangées
Dans leurs fourreaux
Dernier coup de semonce

boum

Dernier coup de sabre orangé
tiré
Dernier coup baroud d'honneur

Rougissant

Rugissant

Des plaies par le ciel subies
Ouïes par le ciel subies

ce ciel qui s'obscurcit
ciel qui se noircit

soleil qui s'affaiblit.

Et le beau ciel enfin se meurt
Sur l'horizon tout en pleurs !

Qui pourtant renaît inéluctablement

hourrah

hourrah

A la nuit
Loin d'ici.

Texte n°35

Haut vol

- À la vie !

Je lance.

- À la vie !

Elle me répond. Comme si on trinquait.

C'est l'aube. On se regarde pas. On scrute le vide en face et, au plus loin, le territoire invisible des grands espaces, tout au fond, dans l'immensité grise, là où s'enflamment déjà les premiers feux du matin. D'ici, on n'entend que le vent qui gémit en douce. Nos cœurs qui battent en couple, on les écoute plus. On les sent cogner, tamtamer à l'étouffé, frapper nos poitrines à la régulière comme le galop assourdi de canassons apeurés, c'est tout. La brise qui remonte du gouffre est encore douce et légère, elle nous murmure des chants marins. Et apporte des parfums humides, d'iode et de bouquets moussus. Des effluves salés et entêtants.

Les rafales tendres et familières sont les premières caresses du jour montant, chargées de la douceur coutumière des aurores maritimes qui nous frottent les tempes et nous frisent les joues avec bienveillance. On en a besoin. On cherche du regard l'horizon impossible, au bout du bout, là-bas en contrebas, là où nous vient la grâce infini des éléments copains, de l'eau et du vent, des nuages et de la mer, du sable et de l'écume.

- À la vie !

On répète. Ça ressemble à une incantation. Une sorte de prière sans raison. Une oraison pour conjurer la frousse. Mais rien n'y fait. On est là, serrés, la peur aux tripes, rongés du dedans par la tentation du vide, mangés par la petite frayeur du danger qui nous attend. Et qui nous attire.

- À la vie !

Il est encore tôt. On lève le nez pour goûter l'humeur de l'air. On hume, on tâte, on estime. On attend encore. On guette l'instant propice. L'appoint fatal ou le point final. Peu à peu remontent vers nous les claquements de vagues, les roulis répétés des galets, les refrains entêtants des va-et-vient liquides. Le mouvement

perpétuel des marées qui sonne jusqu'ici la mesure du temps qui passe. Et qui nous rappelle à l'ordre.

-À la vie !

On pourrait le répéter jusqu'à plus soif. Le gueuler à toute force. S'en faire un slogan, un mot d'ordre. Une litanie d'église à jeter vers le ciel qui s'ouvre pour nous comme une plage blanche. Une invite à écrire un nouveau jour. Un nouveau chapitre.

Et puis soudain, entre deux accalmies, un courant montant vient nous lécher le menton. Lentement, minutieusement, aimablement tel un message personnel, une injonction positive. On mesure sa qualité, on apprécie ensemble sa force et sa direction bénéfique. Oui. Oui, c'est le signal. C'est notre heure. On se casque. On s'harnache, on s'attache, on s'amourache de cordes, de courage et d'envies.

Et on s'élance. On court. On court vers lui.

L'herbe sauvage est rase. Elle accroche pas. Rien nous retient. L'angoisse est derrière nous. On fonce tête droite, on file en avant, on tire au plus fort. Nos pas s'accélèrent. On cavalcade à deux. De plus en plus vite. Voilà. On y est. Au bord de la falaise. On ne s'arrête plus de courir. On court sans s'arrêter. Oui. On bondit.

Et puis rien.

Plus rien sous nos chaussures de sport. La terre a disparu, les cailloux, les fougères aussi. C'est l'absence, le néant, l'apesanteur. L'étrangeté du vide. Et le ravissement absolu. Le ciel en haut est à portée de main et la mer roule ses dessous, au bout de nos pieds ballants. On est à l'entre deux, à l'entre nous de la nature sauvage.

- À la vie !

Cette fois c'est un cri de joie, un hurlement de plaisir. Un râle de bien-être et de félicité. On est la vie, l'envol, le mouvement, oiseau, rapace, plumeux de tous poils, volant, volatile, volage. On y est, au plein milieu, le cul en l'air et l'air content. Les autres sont tous là, les jouisseurs aux grands airs. Mouettes, goélands, piafs gueulards et pirates des hauteurs, marlous des tempêtes, flibustiers aux plumes claires, assoiffés d'azur et becs ouverts, tous nous saluent, tous nous honorent. On est avec eux, on est chez eux, en visite. En amis.

On tourne, on retourne, on s'entoure. On manœuvre, on ajuste. On tire sur les suspentes, la voile du parapente est gonflée comme une outre d'air. Elle nous soutient, nous secoue, nous balance, nous berce et nous balade à deux. Oui, nous deux, emboîtés, ceinturés, sanglés au milieu de tout ce que la nature a inventé pour

plaire aux yeux, faire la vie belle aux sens et dérouler les jours heureux. Le feu pétant du ciel, les vagues aux jetées de mousse, le fracas des rochers, les coulées de sable doré, les grappes de nuages, l'horizon qui s'étoupe, les pastels, les à-plats et toutes les teintes de la mer qui se gouache à la devanture du regard. Là, si proche et si facile, le rose paradis de rêves impossibles s'expose et s'offre, sous le tourbillon de notre voilure en maraude. Serrés sur la sellette en suspend, on jouit ensemble du décor délirant qui tournevire autour de nous et tourneboule nos envies comme le manège sans fin des plaisirs infinis. La peur archaïque a disparu, fondue dans l'assaut d'un bonheur facile. D'une jouissance sans entrave.

Tout devient si simple dans l'ordre naturel et les beautés du monde.

Alors, on se serre davantage, on s'enlace encore, on s'embrasse en riant, réglant notre descente vers la plage humide qui s'étale à nos pieds tel un drap de soie sur une couche de velours. Mais le vent est là toujours, tenace, têtu, entêté à nous saisir. Il ronchonne, rumine, râle un peu comme un ami bougon. Il tourbillonne sans méchanceté. Il nous porte, nous transporte, nous déporte. Notre frêle aéronef se soumet, se laisse empoigner, il grimpe, il remonte, reprend de l'altitude. Si haut, si fort, le courant ascendant est porteur, on l'accompagne de bonne grâce. On s'ajuste, on le suit, on laisse faire la nature. C'est elle qui mène la danse.

Tant et tant qu'on y revient. Là.

Là, au haut de la falaise, au surplomb du maëlstrom, sur la piste d'envol. Puis l'enragé se calme, ses forces s'amenuisent privées de la profondeur du dessous, il s'alanguit sur la prairie. Alors on atterrit en douce. On se pose en délicatesse, le feu aux joues, rassasiés mais légers. Étonnés, ravis, heureux sans comprendre. Ni savoir si ce voyage aérien fut un instant réel ou l'échappée onirique d'une pensée cavaleuse. Ou d'une pulsion amoureuse.

Celle d'écouter la nature qui nous incite, ici et maintenant, à s'envoyer en l'air.

- À la vie !

Cette fois, on dit ça ensemble.

Texte n°36

Les petits pas

Lukas était arrivé dans notre école depuis quelques jours. Nous savions tous qu'il venait, pour un temps, échapper à la folie meurtrière qui sévissait dans son pays. Cette folie d'adultes avait éteint l'étincelle de ses yeux d'enfant. Son regard noir était d'une sévérité surprenante. Il ne souriait plus, toujours sur le qui vive, comme en alerte.

Chaque matin, sa maman le conduisait chez nous. Le pas de cette dame, lent et hésitant, montrait combien il était pénible pour elle de laisser son petit. Au contraire, Lukas avançait avec détermination, comme s'il savait que c'était de ce côté qu'il abandonnerait la peur, la tristesse et les larmes.

Les autres enfants l'ont accueilli, souvent maladroitement.

« Tu parles Anglais?»

Tu n'as pas de papa?

Tu viens jouer?»

Ce matin, nous allions au parc. Lukas se trouva très vite entouré, assailli de questions curieuses auxquelles il ne pouvait répondre. Il se laissait faire, ne se révoltait pas, subissant la vie que nous lui imposions.

Comme d'habitude, nous sommes entrés par «la porte de la baleine». Lukas s'est figé devant l'énorme squelette de l'animal. Dans un langage des signes qui n'appartenait qu'à lui, son voisin Paul a expliqué: « C'est un poisson mort» J'ai mesuré plus tard combien la technique était efficace.

Devant le bassin aux poissons rouges, Lukas dessinait, d'un signe de la main, de larges ondulations. Paul s'est empressé de traduire: « Oui, ceux- là sont vivants»

«VIVANT» a répété Lukas

Je me suis dit «Voilà, ils ont fait un petit pas. » Je venais de comprendre comment le chemin de Lukas vers la vie se reconstruirait à petits pas, aidé par l'enfance de ses camarades et aidé aussi par la nature qui nous entourait.

Quelques temps après, nous étions installés dans un coin d'ombre pour le goûter. J'observais Lukas, surprise de le voir fixer le gâteau qu'il tenait. Son regard était à la fois attentif et inquiet. En m'approchant, je compris qu'il regardait une coccinelle posée sur la friandise. La bestiole a fini par s'envoler et l'enfant, triomphant, nous a annoncé:

VIVANT!!

Encore un petit pas…

Au retour, la bande bruyante et joyeuse est passée devant les ouvriers de la commune qui renouvelaient les fleurs des parterres. Les plantes un peu fanées laissées au sol se sont vite partagées en petits bouquets que chacun portait avec cérémonie. Lukas tenait le sien à bout de bras comme un trésor précieux. Je savais qu'il le donnerait à sa maman au retour. Son regard pétillait d'impatience. A notre arrivée, la maman de Lukas nous attendait. Elle brandissait son téléphone en direction de son fils en criant

«Vite, vite, c'est Papa !»

Lukas, fou de joie a commencé à parler dans sa langue en direction de l'appareil que tenait toujours sa maman.

Il expliquait sa nouvelle vie.

Silencieux et émus nous l'avons regardé onduler des mains comme un poisson, battre des bras pour imiter le vol de la coccinelle et tendre son bouquet vers l'image du papa.

Le téléphone s'est trop vite éteint et Lukas, tourné vers nous avec un grand sourire a crié :

PAPA ! VIVANT !

Texte n°37

Ode à la vie

Incroyable mais vraie qu'est la Vie ! Elle est partout et nulle part : sous un tapis de scories, elle sommeille ; dans l'obscurité profonde des abysses, elle tourbillonne ; dans les niches d'une montagne, elle virevolte ; sous la cale d'une épave en mer, elle ondoie ; dans les forêts ombragées, elle se déploie ; dans les décombres d'une ville éventrée, elle renaît. Pour qui sait l'écouter, la Vie est une force, avec une Beauté inépuisable ! Et comment mieux lui rendre hommage, qu'en résolvant d'écrire qu'elle, la Vie, n'est autre qu'un jeu magnifique de forces qui se définit précisément dans sa volonté constante de résister à la mort.

À travers les interstices des pavés insalubres de quelques faubourgs : une tulipe blanche affleure à la surface d'un sol désolé. Un peu plus loin, dans l'obscurité de sa cellule, un papillon vient tenir compagnie au condamné le temps de sa dernière nuit, avant que celui-ci fasse le signe de croix et se place, le lendemain, sur l'échafaud. La Vie, c'est cela : de l'espoir distillé à l'extrême, une précieuse promesse renouvelée, inédite (même ultime), sinon d'une lumière, d'une chaleur, du moins d'une lueur !

Ah la Vie ! Cet alizé, protecteur, enveloppant qui souffle avec d'autant plus de conviction à mesure que le froid gagne avec rage le cœur des vivants ! Qu'y a-t-il franchement de plus inspirant ? Le débat reste et restera éternellement ouvert.

Je trouve d'ailleurs que les hommes ne s'étonnent tout simplement pas assez de ce qu'est la Vie, je veux dire de sa magie, de sa puissance ; du moins peut-être se contentent-ils, une fois les verres vides – l'alcool dans le sang, les embruns viticoles sur l'anse – de tonner de temps en temps grossièrement des chansonnettes. Mais, entre nous, rien vraiment de mémorable. Et plus regrettables encore sont ceux qui prennent le parti de nier le pendant obscur de la Vie : la mort. Car, le problème de la négation de la mort, comme c'est le cas de nos jours, c'est qu'on en vient nécessairement à nier la Vie. Et pourquoi, me demanderiez-vous l'air incrédule. Parce que l'éviction de Thanatos, dans le champ du réel, feutre l'éclat, pose une cape de velours-noir sur Éros, sur tout ce qui palpite, pousse à la Vie ! éclipse son soleil en ce qu'elle a de plus précieux ! De même qu'il ne peut y avoir de lumière sans ombre pour l'œil, de bien sans mal pour le religieux, d'écrin sans perle pour l'imaginaire ; de même, la vie prend sens grâce au pourtour que lui dessine obscurément, invisi-

blement, la mort.

Ah la Vie, la pauvre ! constamment prise en tenaille entre le néant d'un côté et le néant de l'autre, entre ce qui la précède et ce qui la succède – toujours quelque chose d'inconnu. Comment, à cet égard, elle, la Vie, ne pourrait-elle pas désespérer face à un tel chaos, à une telle absence de sens ? Eh bien, je vous répondrais de façon semblable, si vous me demandiez : Comment se fait-il que l'arc-en-ciel ne se laisse pas d'être grandiose, alors même qu'il se donne à contempler au moment où tout dans la nature s'assombrit : le Soleil qui se prosterne, la lumière au nadir, et l'orage qui tonne sourdement, en manière d'un 5 ème mouvement, comme on dirait d'un 6 ème sens, d'une symphonie naturelle... Si vous me le demandiez, je vous répondrais alors que la Vie ne désespère et ne désespérera jamais d'un tel chaos, d'une telle absence de sens, l'environnant de part et d'autre, car elle apparaît toujours comme une lumière inédite, découverte et re-découverte, par nos sens – inépuisable, intarissable. Sa Beauté permet de lui donner un sens. La Vie oui, est bien comme l'arc-en-ciel : d'autant plus extraordinaire qu'elle est constamment et pesamment menacée d'être éclipsée. Et ne dit-on pas qu'est précieux, ce qui est rare ? En ce sens, la Vie, en tant que telle, est belle et bien rare, en ce qu'elle ne se lasse jamais d'apparaître comme précieuse par l'espoir d'une beauté toujours à venir, même quand tout devient nuit, sombre, chaotique autour de nous.

Finalement, la meilleure ode à la Vie, avec sa Beauté inépuisable, sera toujours celle qui reste et restera à écrire car l'espoir – lui qui est à la fois l'écume, l'écorce, la fleur de la préciosité en son cœur – est inévitablement une affaire d'avenir !

Texte n°38

La vie à pile et face

Demain, Gustave fêtera ses quatre-vingt-cinq ans. Son fils s'occupe de tout, avec sa femme et leurs trois enfants. Clément, l'aîné, arrivera chez son grand-père en milieu de matinée. Le reste de la famille suivra et ils se retrouveront dans la petite maison de pierres à l'abri des tempêtes, dans le Bessin, à quelques kilomètres de Saint-Aubin-sur-Mer. Cette masure, Gustave l'avait achetée en quittant la Marine, au grade de Major, le plus élevé chez les officiers-mariniers. Engagé comme matelot en juillet 1940, à dix-sept ans et demi, dans les Forces Navales Françaises Libres, il avait définitivement regagné la terre ferme quarante-cinq ans plus tard. Lorsqu'un cancer emporta sa femme dix ans après, Gustave s'enferma dans son chagrin, voyant peu de monde, puis plus personne excepté ses voisins immédiats, le facteur, quelques commerçants et sa famille proche.

Ce matin, Gustave ne s'est pas levé. Cette entorse à la régularité qu'il a gardée de sa vie de marin ne l'inquiète pas. Il n'y pense même pas, tout étonné de la nuit qu'il vient de passer. La veille, comme chaque soir, il avait éteint à 21h30 mais il n'avait pas réussi à s'endormir. L'horloge de la salle de séjour avait sonné 22h, puis 22h30 et il ne dormait toujours pas. Au rythme du carillon, Gustave égrenait des souvenirs de son enfance et de sa jeunesse, des souvenirs où la nostalgie le disputait à la tristesse et la honte au dégoût. Minuit n'était pas encore passé que Gustave se disait : « C'est ça ma vie ? Quel échec ! »

A 7h, il avait fini de passer en revue tout ce qu'il avait fait sans s'être jamais posé de questions, tous ces actes par lesquels il croyait se faire du bien et dont il n'avait retiré que d'éphémères plaisirs ou de l'insatisfaction. Le bonheur espéré avait été rare. Cette nuit, il avait eu la sensation d'être face aux abus, malhonnêtetés et autres excès qu'il avait fait subir à des personnes auxquelles il ne s'était même pas intéressé. Il avait pris, il s'était servi. Qu'avait-il donné ? Rien. Et puis leurs souvenirs s'étaient évaporés. Ils avaient disparu, jusqu'à cette nuit. Pourquoi lui revenaient-ils soudain en pleine figure ? Devait-il rendre des comptes et expier pour avoir écouté et suivi ce que sa nature d'alors lui dictait ?

Tout était revenu, sans ordre mais tout y était, des œufs des tourterelles de l'école qu'il cassait avec les perchoirs qu'il décrochait de la cage et raccrochait avant de dire : « Ho, Maîtresse ! Les tourterelles ont encore cassé leurs œufs ! » aux devoirs

qu'il faisait à la demande d'un camarade peu doué, en les monnayant et qu'il bâclait parfois sciemment pour connaître la sensation d'avoir de mauvaises notes, lui qui était abonné aux tableaux d'honneur ; des filles qu'il embrassait et pelotait, avec ou sans leur consentement, jusqu'à sa liaison d'un soir, à 17 ans, avec la mère d'un de ses camarades de classe. Il l'avait convaincue que son fils la détestait, afin de la faire pleurer parce qu'il avait entendu dire qu'une femme qui pleure se donne encore plus. Il se remémora aussi comment, à dix ans, il avait aidé Monsieur le Curé à chercher son paquet de cigarettes, qu'il lui avait dérobé pour faire le caïd devant les filles et devant ses copains. Le curé, gros fumeur, était dans tous ses états, n'ayant pas l'argent nécessaire pour en racheter avant le mois suivant.

Gustave avait passé la nuit submergé par ces souvenirs, stupéfié par leur ampleur et écrasé par le remord, se demandant comment il pourrait un jour sinon réparer tout cela, du moins vivre avec le poids de ces actions maléfiques. Il se demandait comment il avait pu faire cela, pourquoi il l'avait fait. « Si c'est ça ma vie, je suis une sacrée ordure ! »

Après avoir somnolé quelques heures, Gustave était toujours oppressé par les sombres tableaux qui l'avaient hanté toute la nuit. « C'était ma jeunesse », se dit-il, « mais ce que j'ai fait ensuite est d'une banalité sans nom. La fuite, Londres, un port anglais. Formation, métier, émotions, voyages. Femme, enfant. Déménagements, grades, honneurs. Rien de spécial en somme. » La journée passa dans une sorte de brouillard dans lequel flottaient les visages apeurés ou tristes qui hantaient ses souvenirs. Le soir, il sortit de son lit, aéra sa chambre, fit un brin de toilette et prépara des légumes et un steak qu'il avala sans appétit puis il se remit au lit. Comme la veille, le sommeil ne vint pas. Les mêmes images s'imposaient mais le dégoût et l'amertume étaient moindres, comme s'ils se diluaient dans les eaux qu'il avait sillonnées et laissaient place à des souvenirs plus gais.

Peu après son arrivée à Londres et un inconfortable séjour dans un camp anglais, il avait embarqué sur un sous-marin. Gustave se remémora ce jour glacial de décembre 1941 où ils firent surface à Saint-Pierre-et-Miquelon et rallièrent l'archipel à la France Libre. Plusieurs pannes pendant la traversée lui avaient beaucoup appris sur la mécanique et l'armement, dans une chaleur et une promiscuité inimaginables. Après une formation de mécanicien dont il sort avec le premier grade d'officier-marinier, il embarque sur un petit bâtiment de surface qui escorte les convois entre les Etats-Unis et l'Angleterre. Son expertise à bord est vite reconnue, tant il sait dompter les moteurs soumis aux caprices tonitruants de l'Atlantique. Aussi, le bâtiment se distingue-t-il en mars 1943 en coulant deux sous-marins allemands.

Quelle n'est pas sa fierté lorsque, quarante ans plus tard, il embarque comme Major sur une corvette anti sous-marine où il se voit confier sa part de l'entretien d'un

nouveau système de propulsion tout à fait révolutionnaire ! Le prototype restera unique, mais quelle aventure que de prendre en chasse des sous-marins soviétiques en Méditerranée ! Aventure humaine aussi, puisqu'en pleine tempête dans la Manche, un jeune mousse de son service vient d'apprendre la mort de ses parents dans un accident de voiture. Gustave le convainc de renoncer à ses projets suicidaires en lui vantant les joies de l'existence dont la souffrance et le deuil sont pourtant indissociables.

Les joies de l'existence ! Gustave se souvient du parfum de sa femme, de sa douceur. Son cœur se met à battre comme lorsqu'il revenait de mission longue et qu'il l'apercevait sur le quai, au milieu des familles de l'équipage. Il se souvient des premiers pas de son fils, de l'enfant heureux qui réparait avec lui le chauffe-eau ou la chaudière, de la remise de son diplôme des Arts et Métiers. Et ses petits-enfants, aussi affectueux que turbulents, survolant leurs études comme lui et passant des concours puisqu'il n'y a plus de guerre à faire. Il pense aux commandants des bâtiments et des bases où il a servi, qui lui témoignaient un respect qui le rendait heureux et fier. Apaisé, Gustave s'endort et se réveille lorsque son petit-fils sonne et rentre sa clef dans la serrure. Fin des souvenirs, des beaux souvenirs. « Il faut que je bouge et que je n'aie pas l'air de sortir de mon lit, tout de même ! »

Engoncé dans une robe de chambre hors d'âge, Gustave embrasse le jeune homme et prépare du café pendant qu'il lui raconte sa semaine sur les routes à visiter ses clients et ses équipes. Puis il lance à Gustave : « Dis, Papy, ta robe de chambre, elle a fait la Guerre de Quarante, hein ! » La réponse fuse, joyeuse : « La guerre ! Ah, si tu savais ! Quand on se heurte à la nature, celle qui déchaîne les océans et les hommes, crois-moi, ça te transforme ! » Laissant son petit-fils sur cette sentence magistrale, Gustave rajuste sa robe de chambre et va s'enfermer dans la salle de bain. Des coups de sonnette annoncent tour à tour l'arrivée de toute la famille.

A midi, Gustave finissait de s'habiller. Tandis que les effluves du repas et les cliquetis du couvert que mettent en riant ses petits-enfants envoutent ses sens, il se parfume avec cette eau de toilette qu'il avait découverte à Palerme lors d'une escale il y a trente ans. Cette senteur fait partie de lui, de sa vie, comme ses souvenirs, comme les penchants que dame nature lui a attribués et qui l'ont fait louvoyer entre le bien et le mal, le tout-pour-ma-gueule et l'attention aux autres. Des bribes de catéchisme lui reviennent à l'esprit. Sodome, la ville du péché, que Dieu veut châtier alors qu'Abraham le supplie de l'épargner s'il y trouve ne serait-ce que cinq justes. Il n'y en a que quatre, Dieu les sauve et détruit Sodome ; la parabole du bon grain et de l'ivraie, où Jésus préconise de ne pas couper la mauvaise herbe au risque de couper la bonne avec. La justice et la punition mais aussi la miséricorde et la bienveillance inscrites dans la loi naturelle !

Elégamment vêtu, parfumé comme un prince sicilien, Gustave sort de la salle de bain. Autour d'une table joliment dressée, toute sa famille est là. Dans les yeux du plus jeune de ses petits- enfants, Gustave voit de l'admiration. « Papy, je croyais que tu aurais mis ton uniforme militaire. Tu m'avais dit que c'est ce que tu as le plus aimé porter dans ta vie ! »

Texte n°39

Révolution

Ce qui me troubla d'abord, ce fut le bruit.

Je ne suis pas citadine, plus citadine. Les odeurs m'incommodent, la pollution sonore me heurte, les étoiles me manquent la nuit. Pourtant, je dois encore, régulièrement, me rendre en ville.

Longtemps, j'ai ressenti une certaine excitation à l'idée de replonger dans les rues grouillant de vie qui avaient bercé ma jeunesse. Je m'émerveillais de la diversité des individus et de leurs tenues, de la beauté des bâtiments, de l'étendue de l'offre culturelle, de la variété des propositions culinaires. Chez moi, je connais chaque visage, chaque lopin de terre. Mais, peu à peu, je me suis révélée inapte à évoluer dans ce monde, et mes séjours urbains sont devenus supplices.

Le premier jour, c'était supportable. Dès le deuxième, je cherchais les espaces verts : jardin public, square… tout ce qui, de près ou de loin, me rappelait ma campagne pour une reconnexion nécessaire.

J'en étais au deuxième jour…

Dans ce parc où les plantes étaient emprisonnées derrière d'immenses grilles, ouvertes uniquement aux heures de visite, je trouvai par chance une pelouse où m'étendre en toute légalité.

Les mains plongées dans l'herbe tendre comme dans une chevelure d'enfant, je m'emplis les narines des odeurs boisées qui peinaient à s'imposer face à celles des voitures. La ville empuantissait l'air.

Continuant mon exploration sensorielle, je guettais les pépiements d'oiseaux masqués par le rugissement des moteurs et les klaxons, quand une autre réalité s'imposa.

Ce qui me troubla d'abord, ce fut le bourdonnement d'une agitation inhabituelle sous terre. Quand on a la tête dans le vent, on n'y prête guère attention, mais en s'allongeant quelques instants au sol, on perçoit tout ce qui s'y déroule.

Une révolution se préparait.

La pédofaune tenait un conciliabule. Des macro-invertébrés aux micro-invertébrés, tout le monde souterrain paraissait convoqué. J'entendais chacun. D'abord par bruissements assourdis puis, peu à peu, concentrant mon attention, basculant sur le côté pour coller mon oreille au sol, distinctement.

C'est la taupe qui menait la danse. Elle vérifiait le maillage des galeries auprès des autres rongeurs, des fourmis, des lombrics. Je l'imaginais, dans son donjon, dépliant le plan de la ville pour passer en revue tous les points stratégiques.

Elle réquisitionnait les bousiers d'un « Canonniers, à vos pièces ! », s'enquérait du travail de sape des termites. Elle organisait les unités de combat…

Puis, susurrant quelques flatteries aux arbres, elle les somma d'agiter leurs racines.

C'est là que le spectacle commença.

Le jardin, tel un poulpe en colère aux millions de tentacules, souleva le bitume. Des sphères de tout diamètre vinrent briser les vitres des édifices alentour, les huisseries vermoulues s'affaissèrent, les immeubles s'effondrèrent…

Il ne fallut pas plus d'une demi-heure pour que la terre fût retournée et que le monde apparaisse sens dessus-dessous.

Redressée sur mes coudes, j'assistais au soulèvement, fascinée.

La nature avait décidé de reprendre ses droits.

D'un coup, alors que les bâtiments sombraient dans les entrailles de la terre, les grilles qui ceignaient le jardin churent en ponts levis et faune et flore commencèrent leur reconquête.

Reconnaissante à ce jardin de m'avoir épargnée, protégée, d'un même élan, je me levai pour partir à la découverte de ce paysage déstructuré où l'univers chtonien et l'univers ouranien avaient, le temps d'une révolution, choisi de se saluer.

Texte n°40

A la vie !

C’est quoi ce titre? Est-ce des questions à poser quand nous, homo sapiens si peu sages, nous sommes, dit-on, en chemin vers une extinction que l’on redoute mais vers laquelle nous continuons de cheminer en aveugle?

Il est inutile d’énoncer les catastrophes actuelles et les projections apocalyptiques dont nous abreuvent les médias. Nous ne savons rien de ce qui nous attend mais nous avons maintenant compris que cela a commencé.

Alors pourquoi ces deux petites interrogations,

Á la vie? Et si on écoutait la nature?

ne cessent-elles de résonner, de me demander de m’asseoir, de penser, de réfléchir et d’écrire?

Je ne sais pas. Mais cela vient de loin. Un désir impérieux de raconter ce qu’il m’a été donné, un jour, de vivre et qui me relie jusqu’à la fin de mes jours à la Nature.

2006, Cormeilles en Normandie

Il pleut doucement. La consigne nous est donnée pour cet après-midi d’un stage d’écriture que nous suivons à quelques-uns.

«Laissez-vous guider par vos pas. Ne cherchez rien. Écoutez, regardez, sentez, goûtez.»

Et chacun de partir, pas trop loin car enfin il pleut!

Mais justement s’il pleut c’est là-bas qu’il faut aller, à quelques centaines de mètres, aller vers la forêt, vers ces arbres qui ont tant, tant à nous raconter.

J’entre dans le sous-bois. Cela sent déjà bon. Se mêlent les fragrances d’humus, de mousse, de bois tombé au sol, d’écorce parcourue par les frémissements de l’eau qui s’écoule doucement.

Je marche, nul besoin d’écrire, mes sens sont saturés d’émotion. Je chemine ainsi.

Soudain, j’entends un léger chuchotis. Oh pas grand-chose! Un ruisseau se

fraie son chemin au détour de quelques pierres. Un petit pont de bois vermoulu l'enjambe.

Mon regard s'arrête, je m'assois. J'ai simplement envie de dessiner ce qui m'est offert. Le crayon et le carnet sont dans la poche. Je ne suis pas très habile. Il me faut de la patience pour placer chaque arbre, buisson, le cours d'eau et son petit pont. Mais je sais que c'est important. Je m'absorbe, très concentrée. Les minutes passent. Le temps s'abolit. Je ne sens même pas l'humidité qui remonte le long de mon pantalon.

C'est d'abord un craquement très bref, là dans mon dos.

Mon crayon reste suspendu.

Puis un deuxième craquement plus proche et non je ne rêve pas, je sens un souffle, une respiration sur mon cou. Aucune peur au contraire je me sens au seuil d'une rencontre inimaginable.

Je tourne lentement ma tête vers la gauche. Derrière rien ne bouge. Je continue la rotation.

Et je la vois, le museau presque reposant sur mon épaule,

Une biche.

Je n'ose plus bouger.

Mon regard plonge dans ses yeux ourlés de longs cils.

Elle aussi me regarde.

De longues minutes passent, Son pelage couleur noisette est parcouru de frissons et ses oreilles à la peau si fine restent sensibles au moindre bruit.

Nos regards se se quittent pas.

il me semble être accueillie dans un monde dont je ne soupçonne même pas l'existence. J'ai l'impression de me dissocier de moi-même. Je vais la suivre, l'accompagner dans ces lieux d'elle seule connus.

Je suis transportée.

La nuit venait de tomber. Toute la harde était sortie des bosquets obscurs de la forêt. Les faons âgés de quelques mois cabriolaient de droite et de gauche. Ma biche et ses compagnes se régalaient d'herbe généreuse, de ramilles d'arbustes nains et de bourgeons.

La période des amours était passée. Toutes étaient repues des assauts du Maître, le grand cerf. Toutes avaient entendu le brame qui aiguisait leur sens et les laissaient s'ouvrir au désir du mâle. Toutes avaient entendu les bois des plus jeunes

cerfs s'entrechoquer contre ceux du Maître. Mais cette fois-ci encore, il les avaient dominés les laissant humiliés s'éloigner de la harde. Pendant toute cette période, le grand cerf n'avait ni mangé ni bu. La force qui s'emparait de lui et de son sexe était trop impérieuse. Il reposait maintenant parmi les hautes fougères, le souffle encore court, il attendrait un long que revienne son énergie.

Et puis et puis, il entendit et comme lui les biches entendirent et se figèrent. Au loin des aboiements mortifères de chiens se rapprochaient. les cors annonçaient la ripaille à venir. Le cerf eut la force de se relever, ses pattes tremblaient. Mais par défi il redressa sa tête et présenta son imposante ramure au ciel. Il allait encore se battre. Il fonça tout d'abord vers le sentier de la Londe mais il était trop à vue. Il prit au travers des ronces et des taillis. Les chiens et surtout les chevaux auraient peine à passer mais rien n'y fit. Alors il fit demi-tour prenant ses poursuivants au dépourvu et se dirigea vers le rebord de la falaise, là où la roche calcaire s'effrite. D'un bond il se retrouva au milieu de la pente. Les cailloux roulaient sous ses sabots. Il tombait, se relevait et continuait de descendre. Les chiens plus agiles le rattrapaient. Leurs aboiements devenaient insupportables. Arrivé au pied de la falaise, il se mit au galop pour atteindre les rives du fleuve, la Seine. Au niveau du village d'Aizier. Il se jeta à l'eau comme on se noie. Incapable de lutter contre le courant, il se laissait emporter. Il allait mourir roulé par les flots gris du fleuve. Mais soudain, un voilier apparut dans l'arrondi du méandre. Bien sûr ils comprirent aussitôt la perdition de l'animal. Ils allumèrent le moteur pour accélérer et le rattraper. Avec d'infinis précautions, ils l'entourèrent de plusieurs cordages. Sur le rivage les chiens hurlaient leur colère. Le cerf fut déposé sur la rive opposée. Des habitants, des promeneurs alertés se tenaient là pour l'accueillir. Tous avaient le poing levé et invectivaient les chasseurs debout sur leur étriers peinant à calmer leur monture qui piaffaient au milieu d'une meute incontrôlable. «Assassins, assassins » était le mot qui revenait le plus souvent. Ils chargèrent le grand cerf sur la plateforme d'une camionnette. Il semblait mort mais son regard était celui d'un prince, d'un roi sauvé par des hommes qui ne se voulaient pas les fossoyeurs de la Nature.

La pluie soudain redouble d'intensité. J'ouvre les yeux.

La biche n'est plus là.

Lentement je rabats ma capuche, je me relève engourdie par le froid.

Les images que je viens de voir me reviennent comme autant d'instantanés.

Il me faut du temps pour me retrouver et reprendre un à un les éléments du décor, les arbres, les odeurs, le ruisseau et son petit pont, tout ce qui m'a emmenée vers un au-delà de moi-même. Il me faut m'en retourner vers le lieu du stage.

Mais je sais que du regard partagé avec la biche, mes yeux garderont pour toujours l'empreinte de la confiance accordée.

Même si aujourd'hui mon engagement n'est qu'un balbutiement au regard de ceux qui osent dénoncer, alerter, vivre autrement, imaginer d'autres formes de vie. Ceux qui ont compris que les humains et leur environnement ne sont qu'une seule et même réalité, que les hommes et le monde végétal, animal, minéral partagent le même destin et que détruire l'un, c'est détruire l'autre.

Depuis ce jour où la Nature m'a laissé entrer dans les secrets de sa vie intime, je peux maintenant poser la question

Et si l'on écoutait la Nature? Et y répondre.

Elle nous laisserait béats d'émerveillement, d'émotion, de tendresse et de compassion.

Texte n°41

Nature morte

Champs de roses émaillées de poussière,
Ecailles d'une terre nourricière,
L'eau cache sa divine bonté,
Face à l'humain éhonté.
Trop douce pour être aimée,
Elle n'a pas été respectée.

Chasse au trésor dans l'océan vidé,
Danses endiablées sur le sol asséché,
L'eau se fond en coton cardé,
Forçant l'humain à reconnaître son péché.

Trop neutre pour être considérée,
Elle n'a pas été écoutée.

Seul le vent siffle encore dans les vallées,
S'enrage devant ces bois écorchés,
L'eau s'engageant dans les fines allées,
Pour y déposer ses vœux harnachés.

Trop rare pour être perdue,
Elle n'a pas été retrouvée.

Gisant ainsi des années durant,
L'onde appelle le survivant,
Mais personne ne paraît,
Pas même un pollen distrait.

Pas assez discrète pour ne pas gêner,
Elle a fait de l'humain un étranger.

CARTEL : La Terre. *Œuvre d'anticipation réalisée en réalité virtuelle par une espèce en voie de disparition, datée aux alentours de l'an 3 000 et retrouvée sur la Planète bleue. Prêt du Centre de recherche sur l'Homo sapiens.*

Texte n°42

A Sainte Anne du Castellet

Le bonheur est en chemin
dans l’éveil du ruisseau
la poussée subtile de l’arbre
une lumière calme et ronde

La nature s’offre sans réserve
entre herbes et rocailles
à celui qui l’accueille
comme un secret dévoilé

D’un caillou à un autre
dans la lumière de mes pas
j’écoute attentivement
le murmure de la terre

Texte n°43

Chemins

Il y en a des chemins !
Ceux qui nous tentent et ne sont pas sur la carte, les interdits ….
Ceux que l'on prend avec des « ça doit être par-là » ou des « on verra bien » ou des « je me souviens ».
Libres de s'arrêter, de les quitter et de les reprendre ensuite.
Il y a les demi-tours, les rebrousse- chemin et les chemins de notre enfance aussi….
Mais c'est toujours l'aventure.
Sans compter qu'on risque de s'y perdre,
Et là qu'importe la saison, ça donne des frissons !

Au gré des saisons, des rencontres et de la course du soleil, mon esprit s'évade et je pars en voyage.
Ne sachant plus si ce sont mes pieds qui me portent ou moi qui les emporte, Je flotte et vagabonde sur les chemins.
L'œil en éveil, l'oreille aux aguets, l'animal n'est pas loin….

Je vis l'instant emmenant avec moi tout mon barda.
Mes plaintes et gémissements, mes misères et mes non-dits, de mes pensées confuses rien ne tient devant vous mes bons amis.
Un pied devant l'autre, je laisse ma trace dans la terre ou le sable, Le chemin n'est pas rancunier, il nettoie mon barda.
Il remet de l'ordre dans mes tourments qui entendus, classés, archivés, numérotés deviennent sans en avoir l'air moins prioritaires.

L'émerveillement est un risque quand on part sur les chemins et l'éclat du soleil jouant dans les feuilles est mon fil conducteur.

A chacun son chemin pourvu que l'on est à s'émouvoir,
Des prémices du printemps dans l'herbe tendre du mois de mars, de la fraicheur des arbres lors d'un bel été, d'une pluie nourricière tant attendue ou des premières gelées tout est sensation.

A chacun son chemin pourvu que l'on est à voir,
Est-il touffu, enveloppant avec ses pierres en creux et ses arbres voutés, sinueux et laisse-t- il voir des clairières par-delà les branches ou mon œil pourrait se poser ?

Quel trouble parfois de reconnaître dans une sensation, un parfum, des couleurs, un souvenir d'autrefois comme un clin d'œil ou une madeleine….
Quelle ironie aussi, très loin de chez moi, dans les lieux plus sauvages de l'Amazonie, de retrouver le parfum de la terre d'ici ……

A chacun son chemin, pourvu que l'on s'y croise,
que nos pas se taisent au passage des habitants du lieu.
Que d'un signe de tête en croisant un de nos semblables, on admette par ce salut se reconnaitre comme tel.

Qui s'y frotte s'y pique, la démangeaison est sévère,
je m'en souviens de tout mon être et oui par les chemins je reviendrai.

Texte n°44

Ma Terre

Ma Terre...

Mon âme triste, mon cœur s'assèche,
L'humanité de vanité,
Terroriste.
La Terre s'ébrèche,
Le Monde s'éteint.
Perdue, à la dérive, dans l'infini,
Gaia dans sa faiblesse
Crie sa détresse.
L'azur déteint.
Ses contours définis s’évaporent.
Elle attend, il est temps
Que l'aurore la délivre.

Elle était mon refuge, elle était mon abri
Après les soirs de pluie et les jours de déluge.

Ma Terre, ma Mère
Notre Terre Mère
Mes larmes, mes armes
Secousses violentes
Se déversent sur son corps,
L'abreuvent, impuissantes

Mon enfant, mon petit,

Du Groenland à l'Amazonie,
Ma terre prend l'eau,
Ton monde en feu.
Comment sauver son cœur aride ?
La terre brûle, son corps se vide.

Et mon stylo ne sait graver
À l'encre indélébile

L'absurdité de l'humanité.

De la Thaïlande à la Sibérie,
Ta terre prend l'eau
Mon monde en feu
Quel avenir vais-je t'offrir ?
Oh, mon enfant, si insouciant !

La terre a peur, nos cœurs s'assèchent
Ma plume incrédule trace des rides
Sur mon cahier bientôt menacé.

De l'Afrique au Pacifique,
Notre terre prend l'eau
Notre monde en feu.
Ouvre les yeux voilés de ta candeur,
Pars à l'assaut de cette hérésie !

Parce que, vois-tu, mon petit, là-haut, quand la nuit s'allume, tu peux voir des milliers d'étoiles scintiller dans le ciel. Elles sont là pour éclairer le chemin de celui qui ne voit rien. Elles sont là pour envelopper de douceur celui qui ne connaît pas ici-bas le doux réconfort de bras aimants quand il souffre. Elles veillent sans faille ton sommeil et parsèment de la poudre d'or sur tes rêves.

Mais la plus merveilleuse des étoiles, n'illumine pas l'éther, elle est tapie au fond de toi, tout au fond de toi et dans tes yeux parfois elle se révèle... Elle te permet d'imaginer, de créer un nouveau monde, ton nouveau monde.

Alors... Et si je t'invitais à un extraordinaire voyage pour la découvrir, me suivrais tu ?

Tu vois ce coquillage ? Il est beau, n'est-ce pas ?
Je vais te confier un secret... Attention, c'est fragile, un secret...
Ce magnifique coquillage, et bien... C'est un coquillage magique !
Oui !!! Tu as bien entendu, il est magique !

Il vient d'un pays lointain, là-bas, derrière la mer.
D'un pays aux mille et une couleurs, aux mille et une odeurs, aux mille et une saveurs,
D'un pays aux mille sourires où le soleil brille de bonheur chaque jour et donne aux enfants ce joli teint doré que nul par ailleurs tu ne trouveras.

Porte-le à ton oreille... Attention... Tu te souviens de ce que je t'ai dit... Il est fragile mais aussi, précieux !

Ferme tes yeux, mon enfant, ferme les doucement.
Écoute le coquillage, écoute son chant... Tu l'entends ?
Entends-tu cette douce mélodie ? Il t'invite à la découverte de ses notes sur la partition de ton cœur.
Et si tu te laisses bercer par sa douce musique, si tu te laisses, sans retenue, envelopper par son mystérieux chant, il te dévoilera tous ses secrets. Il t'emmènera là-bas et tu toucheras du bout de tes petits doigts, le mystère de la vie, les mystères de l'amour... Et c'est de cet amour-là que tu abreuveras la Terre.
Vas-y, pars avec lui, pars faire cet extraordinaire voyage !

Dans chaque petit bout de terre,
Tu le découvriras
Dans chaque sourire,
Tu le trouveras.
En écoutant le chant des oiseaux,
Tu entendras ses murmures.
Dans chaque regard d'enfant,
Tu le reconnaîtras.
Et quand tu auras visité
Toute cette immensité,
Tu auras alors compris
Qu'en toi, rayonne la plus incroyable des lumières, celle de l'amour infini, celle qui donne des ailes et qui permet les miracles.
Et des miracles, tu le sais bien, Gaia, notre belle planète, en a vraiment besoin.

Et surtout, mon petit n'oublie jamais de lui offrir pour liberté de rayonner à travers toi !
Ainsi, chaque être que tu croiseras tout au long de ton chemin reconnaîtra sa propre lumière.

Vois-tu, mon petit, si tous les enfants du monde, que nous sommes, pouvaient rallumer leur étoile, notre belle planète, la Terre brillerait de bonheur !

Texte n°45

Rue des Prémontrés

Soir d’été, vers le toit de l’immeuble,
Les gros bourdons familiers réapparaissent dans le ciel,
Tombant parfois sous l’œil de la chatte intriguée,
Ils cherchent abri après le travail.

Créant un tracé invisible,
Qu’ils se transmettent de génération en génération,
Se dessiner l’ancien plan du quartier.
Site de l’abbaye séculaire des Prémontrés de Mondaye
Le lieu invite au repos, à la paix dans la simplicité.

Texte n°46

Nature

Oh Nature, je crie ton nom,
Oh Nature, je te cherche encore,
je te cherche autour,
dans les fleurs et les oiseaux
qui reviennent au printemps,
et pourtant ;
tu disparais peu à peu, avec le temps,
désespérément…
Ecorchée, brûlée, sacrifiée,
tu te délites peu à peu,
sans personne pour panser tes blessures ;
Des plaies vives qui versent des torrents de sang ;
qui coulent sans relâche…
Des plaies béantes d'où jaillissent tes entrailles
vers un aller sans retour…
Ton corps est tant meurtri en son sein et là sans doute,
rien ne revivra.
Le béton t'engloutit peu à peu
emportant avec lui
ton décor féerique
qui nous faisant tant rêver, nous émerveillait plus que tout…

La verte nature sauvage ; la plaine et les forêts,
la faune et la flore,
les mers vallonnées…
Ne sont plus qu'un vague souvenir ;
une image du passé ;

Pourquoi ce massacre incessant
qui avance tel une machine infernale,
que rien ne saurait arrêter ?
Pourquoi ne pouvons-nous plus te protéger ?
Oh Nature ; tu pleures des larmes amères,
sur ton passé ; qui engloutissent tout sur leur passage,

C’est un torrent de larmes qui se déverse
sur ceux qui t’ont bafouée, mal traitée,
et n’ont pas su te préserver.

Reverra-t-on un jour un oiseau chanter,
renaître une fleur, voler un papillon ?
Ecoutes, toi qui ne connais pas la Nature, ne la voit pas,
ne la regardes pas,
Ecoutes, et contemples ses merveilles
à nulles autres pareilles ;
Dis toi bien que rien n’est jamais acquis,
et prends garde de ne pas détruire
le plus précieux des trésors
que notre mère la Terre
peut nous offrir ;

La Nature, c’est la Vie.

Texte n°47

Le jardin des toits

M est parisienne depuis des générations. Aucun doute, au vert des champs elle préfère le bitume des villes. Véritable rat de bibliothèque et autre Musée, elle n'ignore rien de l'histoire de Paris et la lecture occupe la majeure partie de ses journées... jusqu'au jour où, diagnostic posé, quatre lettres changent sa vie : DMLA.

La lecture devient difficile au fur et à mesure de la progression du mal. Loupes, tablettes, écrans divers et variés se succèdent et il lui faut bientôt oublier le cinéma et les expositions.

Un jour M apprend qu'un salon des jardins se tient aux Tuileries. Intriguée et saisissant ce prétexte pour une balade dans son cher Paris, M fait une découverte merveilleuse. Ses yeux lui permettent encore de saisir formes et couleurs et son nez capte de délicieuses senteurs qui lui vont droit au cœur. Un idée germe «ce petit balcon que j'ignore depuis tant d'années, recouvert de zinc mais exposé au ciel et à la pluie - l'avantage d'habiter au 7ème étage – ne pourrait-il pas être jardiné ?» Son premier pot de fleurs sous le bras M débute un décor champêtre.

Plusieurs salons plus tard le balcon est transformé. Des plantes s'enroulent autour des rambardes en fer forgé et deux oiseaux – pour de faux comme disent les enfants – surveillent ce coin insolite. Le petit jardin s'enrichit et devient somptueux, adapté aux saisons, les conseils des professionnels ont porté leurs fruits. Du lierre en fond de décor, un petit sapin de Noël sauvé de la poubelle, des fleurs et des baies car les deux oiseaux de fer ont attiré des confrères et l'un d'eux a même installé son nid.

Chaque matin, avant le premier café, M jette un œil (oui, oui, je me permets ce jeu de mots) pour vérifier que tout va bien. Elle ouvre la fenêtre, longtemps, et le parfum du chèvrefeuille embaume sa pièce et illumine son humeur. L'hiver M respire rapidement la fraîcheur qui laisse des gouttes de rosée sur les feuilles et elle découvre l'odeur de la terre mouillée.

Son grand souci maintenant est lié à la sécheresse qui s'installe et aux canicules à répétition.

M découvre les plantes grasses, en particulier ces sortes de petits artichauts qui poussent en grappes «Echeveria», si faciles à transplanter quand une tige se casse. On creuse la terre avec un doigt, on y pose la fleur cassée, on tasse, 3 gouttes d'eau et une prière au dieu romain Vertumne !

Les amiEs invitéEs ont «l'ordre» implicite d'apporter des plantes, M ayant toujours un petit coin du jardin à remplir. Elle met régulièrement à jour une liste de spécialités adaptées à son balcon des villes, qu'elle divulgue avec gourmandise.

Les années passent, M ne lit plus mais elle va bientôt pouvoir écouter ses livres. Son odorat est très affûté et son oreille toujours efficace. Le plus souvent possible elle écoute respirer son jardin.

Elle m'a dit un jour «j'entends les fleurs pousser... si si je t'assure». J'ai souri, amusée, mais consciente que cet éveil à la nature lui avait redonné la vie.

Texte n°48

La lumière-orage

Le chemin, insensiblement, s'élève : il marche sur la nuit, et voilà que nous évoluons à nouveau sur ce fil d'or qui supporte nos poids, nos désirs, nos abîmes. Oubliant le monde, nous fixons l'ombre dans les yeux. Par peur de la chute, nous ne regardons rien d'autre que le trait plus noir encore que la nuit, qui file en ligne droite devant nos paupières mi-closes. Les fossés nous happeraient, si nous leur offrions un regard. Ils nous attireraient là où nous ne voulons pas être, là où nous ne voulons plus être. Ce fil formidable nous fait tout oublier. Mais je trébuche. M'agrippant alors démesurément à tes épaules, je tourne sur moi-même, et aperçois, dans le creux de ta nuque, une lune presque ronde, et rouge, rouge ! Pourquoi faut-il sans cesse se mouvoir sous un ciel rouge ?

Au-dessus de la lointaine ligne d'arbres, la lune monte, les arbres descendent. Nous nous asseyons, et voici qu'elle escalade le ciel sans relâche. Si je ferme les yeux, à peine quelques secondes, il me semble qu'elle gravit soudainement plusieurs encablures de cette toile où elle paraît peinte, et dont je me plais à imaginer les multiples dimensions, comme si elle était une sphère, et non un cercle. Abaisse tes paupières. Mais je n'aime pas cela, car alors je suis seule avec mon âme. Même si je te tiens la main ?

Et puis je pense à toutes les années qu'il m'a fallu pour ne serait-ce que supporter et l'âme et le mon. Il ne s'agit pas d'apprécier, pas encore. Quoique ? Nous fermons les yeux, malgré tout, pour concentrer notre attention sur les seuls points de contact de notre peau avec les vêtements que nous portons, puis avec le chemin sur lequel nous nous sommes assis, et enfin avec cette main chaude que nous tenons. La poussière de la route s'est aplatie à nouveau : celle que nous soulevions, invisible, nous l'imaginons dorénavant immobile et sage. Déplacée, sous nos semelles, sous nos jambes, nous la portons un peu en nous, à présent. Nous la sentons, d'ailleurs, qui s'incruste sur nos corps : nos mains sèches trempent seulement dans la nuit, et dans l'écume de l'air qui court sur nos visages.

Une brise timide, doutant d'elle-même, s'approche puis repart, après nous avoir effleurés. Et je me dis qu'elle n'est pas timide, ni ne doute d'elle-même : elle est, simplement. (Comme cette lumière orange, cette lumière couleur d'orage, que nous vivions la veille, lorsque nous attendions la pluie, et que la pluie ne venait pas.

Rien n'est venu, et voilà que, ce soir, c'est la lune qui est couleur d'orage, ou plutôt couleur de sang ; tu la préférerais dorée.) Nos mains calleuses respirent, puis se cherchent à nouveau.

Les yeux s'ouvrent, et c'est encore la nuit. Les étoiles sont là, apparaissant peu à peu à notre regard, qui lentement se décante. Existe-t-elle vraiment, cette lune ronde qui éclaire les vignes, ma tendresse, tes lèvres, notre force ? Existe-t-elle réellement ? Ou n'est-elle qu'une vague imagination, qu'un vague reflet d'une chose existant moins qu'elle encore ? Je ne sais rien. Ou bien, si : je sais pourquoi je suis là, au milieu d'un néant qui n'en est pas tout à fait un. Car il y a quelque chose : il n'y a pas rien.

Comment douter de cela même qui émerge devant nous, puis en nous, et qui émerge d'autant plus que l'on y fait plus attention ? On a appris à douter, alors on doute. On se plagie soi-même. Un jour, tout s'est retiré de nous ; et depuis, quand il y a quelque chose, nous faisons tout pour qu'il n'y ait rien. Nous tirons à nous le néant, nous tirons sur les racines qui doivent amener avec elles les ténèbres rassurantes, les ténèbres que l'on connaît. On tire sur l'ombre, et le gouffre surgit, tuant ce qui avait commencé à se manifester.

Cette ligne d'arbres, au loin, que l'on devine à peine, je crois la reconnaître : c'est une grande blessure, au-dessus de laquelle coulent quelques larmes de sang, que déverse une lune presque aussi ronde que ta pupille. Tout se retire, y compris cette chouette que l'on devine, et ces herbes froissées, tout près de nous : la nuit est habitée, nous ne faisons qu'y passer. Nous ne faisons qu'y déposer un peu de nos silences.

Une voix me disait : je regrette le silence. Je regrette de n'avoir aucune voix qui se taise avec moi. Ils parlent tous, et je ne sais comment dire, très simplement, cette absence pleine : la demander, la faire découvrir peut-être, la savourer – assurément. Ils parlent tous. Tu ne parles pas. J'aime tout ce que tu exprimes, que tu le dises ou que tu le chantes. Et j'aime aussi ta façon d'exprimer les choses en silence. Nous nous taisons, longuement. Une seule pensée a le temps de naître : je suis favorisé, car à défaut de la lune, c'est ce silence qui est doré. Un silence moelleux et doux – comme j'en ai rarement connu. Il me semble que je parviens à le toucher, à vivre dans son creux, comme si je vivais à l'intérieur d'un fruit, et que je voyais le monde avec sa peau.

Une lumière, à l'extrémité du plateau, me fait me souvenir qu'il y a quelque chose comme les autres. La lumière bouge, et elle semble venir vers nous, qui nous levons, qui fuyons. Cette lumière était celle d'un être qui n'était pas sous nous (malgré la pente), mais loin de nous : horizontalement éloigné, verticalement identique. Il y a les autres, donc. Et nous cherchons, pour les rencontrer, à reconnaître

ce qui compose leur monde : et pour cela, il est nécessaire d'oser, d'oser dire son monde. Je crois avoir osé te dire le mien ; et toi aussi tu as osé ; et nous avons vécu de grandes intensités.

Je ne suis pas sûr que ce qui existe soit tel que cela se manifeste, mais je crois qu'on ne saurait se priver de ces faits qui adviennent, et qui ressemblent à ces feuilles se détachant soudain dans l'ombre de la forêt nocturne. Regarder autour, tout compte fait, c'est un peu comme demander à quelqu'un : qui es-tu pour moi ? C'est-à-dire : qui suis-je face à toi ? Il ne s'agit pas de répondre à tout prix par la voix, mais peut-être simplement d'appliquer doucement son silence sur un autre silence. Tu me disais : si l'on érafle les autres, peut-être n'auront-ils pas mal, ou si peu ; mais si on les effleure, peut-être ne sentiront-ils plus rien… Rien.

Rien ne se donne à qui ne s'est donné.

(On ne changera guère : on peut seulement se métamorphoser.)

Avant on disait : regarde cette abeille aux ailes pleines de pollen. Et on s'entendait répondre quelque chose comme : et alors ? Un silence confus, qui ne se comprend pas. Cette lune, pleine et lumineuse. Et alors ? Cet oiseau, qui trace des pleins et des déliés, dans ce ciel qui est si… beau. Et alors ? Et alors ? Les mots défaillent, certes, et, au-delà, il y a comme une honte à ne pas jouir des brises inaudibles et des brins d'herbe qui se penchent. Il y a comme une honte à ne pas profiter de ce don qui permet l'émerveillement, et qu'il faut aller chercher loin, au-delà même des profondeurs creusées par l'habitude et la détresse.

À présent (car comment ignorer cette attention précise que l'on a su développer, cette peau ancienne qui nous a quitté, et ce silence que l'on a rencontré ?) – à présent nous regardons aussi le dessous des arbres. Les feuillages se balancent. Nous imaginons ce que nous verrions et sentirions si, soudain, les feuilles, frétillantes de vent, se détachaient comme autant de papillons. Alors, un nuage de papillons nous surplomberait. Le ciel, bleu, fait comme un vaste couloir entre les arbres, et parfois des oiseaux parcourent ce couloir. Les martinets y filent comme des étoiles.

Texte n°49

Hurlant silence

Mes godasses giflent
La terre
Le temps déchire
L’espace
Je ne me retourne pas

- Parler la langue
Des pierres –

Attendre ton retour
Sous la semelle de l’aube
Où l’empreinte de ta voix
N’est plus que souvenir

Texte n°50

Fugitive

« Quand as-tu arrêté d'être heureuse ? »

Cette phrase surgissait dans son esprit quand il commençait à tourner trop vite. Elle ne se sentait pas à sa place en ville depuis qu'elle y avait emménagé pour ses études, et ça lui arrivait souvent. La jeune femme aimait se remémorer ses premiers souvenirs d'enfance, dans son école rurale.

« J'ai grandi à la campagne. Notre maison avait un grenier au plancher troué juste au-dessus de la remise à bois, et un petit jardin en pente avec de la lavande. Celui de l'école était encore plus grand, et j'y ai même trouvé un coquillage une fois dans le bac à sable qui me paraissait immense. À chaque saison nous allions en forêt : en automne pour nous promener, en hiver pour faire de la luge, au printemps pour pêcher des têtards et les ramener dans l'aquarium de notre salle de classe, et en été pour chasser le troll. Oui, le troll, rien que ça. ».

Elle était toujours fière de raconter cette histoire, où les organisateurs avaient peint des empreintes griffues, et à trois orteils, à l'aérosol vert fluorescent sur les trottoirs, les piliers électriques, les sentiers et les arbres, afin d'amener les enfants en forêt par un jeu de piste et où il lui avait semblé apercevoir un troll, pour de vrai, emprisonné dans un contrefort rocheux. Cette légende, qu'elle avait conservée précieusement dans son imaginaire d'enfant, lui rappelait également celle d'une autre sortie dans les ruines d'un château médiéval en reconstruction. Des comédiens costumés interprétaient l'histoire d'une princesse et d'un sorcier, essayant de ramener le troubadour favori de cette dernière à la vie. Ensorcelé et métamorphosé en pierre, le crapaud pétrifié tenait dans le creux de la main et attendait que les enfants viennent à son secours par l'intermédiaire de leurs chants pour briser le maléfice. Elle se demandait s'il attendait toujours, et si les enfants continuaient de chanter pour lui venir en aide. S'il était toujours une pierre au milieu des pierres, comme elle était triste au milieu de l'environnement triste qu'était le sien.

« Au fond, ça ne doit pas être si mal d'être une grenouille de pierre dans l'herbe, derrière les remparts… ».

Vivre dans l'herbe, comme les abeilles du jardin de sa résidence, qui venaient polliniser les fleurs aux premiers rayons de soleil du mois de mars. Elle aimait parti-

culièrement ce co-voisinage printanier, auquel les autres locataires ne semblaient même pas prêter attention. En çà, ils ressemblaient aux andrènes rousses qui vivaient en communauté, mais dans des hameaux de terres séparés les uns des autres. Les petits monticules de terre encerclaient les arbrisseaux ombragés, et les habitations contiguës les rares parcelles de verdure du centre-ville. En les regardant, assise sur le muret séparant le bitume de l'allée et l'herbe verte du jardin, l'étudiante se demandait si, comme elle, les abeilles avaient davantage le sentiment d'appartenir à la ville ou à la nature et si elles s'accommodaient de ce mode de vie urbain et fugitif. Les hirondelles et les chauves-souris du jardin y parvenaient bien, en nichant sous les gouttières et en chassant de nuit à la lumière des réverbères. Au fond, la vie n'était jamais loin. Elle pouvait même l'observer depuis sa fenêtre et l'entendre du fond de son lit, et jamais le silence de la ville ne pesait plus lourd sur sa mélancolie que le bruissement de la nature. Quand elle allait mal, elle s'adressait à elle-même en souriant :

« À la Vie ! Et si on écoutait la nature ? ».

Et aussitôt ses pensées jaillissantes s'estompaient en une clarté paisible, réconfortée par toutes ces formes de vie sensibles environnantes.

Texte n°51

Prendre racines

Elle tapa rageusement du pieds dans les cailloux qui parsemaient le chemin de terre. Elle avait pris la voiture pour quitter la ville et se trouvait maintenant sur un sentier sinuant au plein cœur du parc naturel le plus proche. Le message reçut ce matin-même lui avait fait l'effet d'un tremblement de terre. Noyée sous les formules guindées qui sonnent creux, une seule phrase s'était gravée dans son cerveau comme dans le marbre : « C'est fini. »

Selon lui, elle n'était plus la même depuis quelques mois. Ce qu'il n'osait pas dire, c'est qu'elle n'était plus la même depuis qu'elle avait quitté son poste. Comment aurait-il pu comprendre qu'il ne suffisait pas de démissionner pour passer à autre choses. Pour oublier le pétrole qui sortait de leurs bouches, leurs regards mielleux comme du goudron poisseux qui lui collent à la peau. Des paroles obscènes camouflées sous les rires gras, des paroles changées en gestes dans une cabine d'ascenseur un soir où elle finissait tard. Plongée dans un état de sidération, son cerveau s'était trouvé englué au fil des semaines. Une armure de pierre s'était érigée autour d'elle pour la protéger – et la couper du monde. Son corps couvert de ciment, sa bouche remplie de sable et son intimité de poussière avaient eu raison de l'amour qu'il lui portait : elle était devenue étrangère au monde, et elle l'avait perdu en chemin.

Elle travaillait dans un "domaine d'hommes". On lui avait répété des choses, qu'il ne fallait pas qu'elle s'étonne du comportement de certains, qu'il fallait les comprendre, que c'était la vieille école, qu'aujourd'hui on ne pouvait plus rien dire... Rengaine perpétuelle au goût rance de pourri- ture. Quand les insinuations déplacées quotidiennes avaient cédé le pas au geste puis aux me- naces, elle avait craqué. Elle quitta son travail du jour au lendemain, et était maintenant terrifiée à l'idée d'en chercher un nouveau. Il l'avait vu se pétrifier tous les jours un peu plus dans le lit, comme recouverte d'une couche de sédiments boueux, des couches de peur cristallisée. De com- préhensif et attentionné, il était devenu amer et froid. La distance s'était creusée entre eux, il était trop tard pour recoller les morceaux.

Elle aurait dû se trouver encore plus abattue suite à cette nouvelle, pourtant elle était en- trée dans une rage folle. Elle qui avait vécu les derniers mois dans son cocon de verre et de béton, elle avait senti le besoin irrépressible de quitter sa chry-

salide. Changer d'air et d'environnement, loin du fourmillement de la ville et surtout loin de son caveau. Trouver le quiétude nécessaire pour soigner son cœur blessé.

Les premiers pas sur le sentier furent pénibles : avec ses vêtements peu adaptés elle sen- tait toutes les aspérités de la route sous ses pieds et transpirait à grosses gouttes. Mais elle avait surtout la désagréable sensation que la forêt se refermait sur elle - crise de claustrophobie végé- tale. Le bruit de ses pas ne suffisait pas à briser l'oppression du silence. Les arbres se ressem- blaient tous et elle aurait juré qu'elle tournait en rond si elle n'avait pas confiance dans le tracé de randonnée filant entre les arbres. Elle persévérait tout de même, son corps répondant à l'appel mystérieux, cette quête salvatrice d'un retour aux sources dans la nature.

Elle marchait depuis une bonne heure déjà quand elle reçut un appel sur son téléphone - étrange miracle moderne, quand le réseau s'infiltre aussi loin de la civilisation. Brisée dans son élan, elle fouilla dans ses poches et en extirpa l'appareil. Alors qu'elle décrochait elle reconnut sa voix, qui chevrotait dans un flot continu de paroles contrites. Des phrases d'excuses, des accusa- tions aussi - "tu ne faisais plus d'efforts, je ne pouvais plus respirer près de toi" - un énième blâme pour avoir choisi de démissionner plutôt que de prendre sur elle. Elle sentit une flamme s'élever dans son cœur, consumer l'apathie qui la rongeait.

« N’essaye même pas de me recontacter ! » elle hurla dans le téléphone.

Elle ne prit pas le temps de raccrocher et, dans un sursaut de colère, elle jeta son téléphone dans les fourrées les plus proches. Elle le vit s'élever dans les airs en décrivant une belle courbe, attraper un instant un éclat de soleil, avant de disparaître dans la verdure dévoreuse.

Tremblante et essoufflée, elle réalisa seulement ce qu'elle avait fait - et qu'elle se trouvait dorénavant en plein milieu d'une forêt d'une centaine d'hectares sans téléphone. Coupée du monde - et de possible secours. Étrangement elle n'avait pas peur. Alors que le silence qui l'entou- rait aurait pu l'avaler toute entière, elle se sentait calme. Légère même. Elle sentait les miettes de son cœur, encore meurtri quelques instants auparavant, s'écouler comme du sable. Le bruisse- ment des feuilles alentours l'englobait dans une étreinte réconfortante, comme une berceuse fredonnée pour éloigner les cauchemars. Le silence n'était soudain plus aussi oppressant, et elle avait l'impression de percevoir les multiples formes de vie qui peuplaient la forêt respirer à l'unis- son. Symbiose émeraude, immobile et grouillante de vie.

Sa raison la poussa toutefois à se lancer à la recherche de son téléphone. Elle ne voulait pas risquer de devoir passer la nuit ici. Elle s'enfonça dans les fourrées, soulevant chaque feuille de fougères, inspectant chaque ronce et chaque ortie. A

mesure qu'elle s'avançait dans les sous- bois, elle devait se baisser pour éviter les branches basses, les toiles d'araignée lui collaient aux visage et des épines de pins se perdaient dans ses cheveux. Le bois se refermait sur elle, mais elle continuait d'avancer sans peur. Bien qu'elle eût dépassé depuis bien longtemps le point d'atterrissage de son téléphone, elle ne semblait pas s'en soucier. Comme un insecte attirée par la lumière d'une lampe durant une nuit d'été, elle sentait comme un appel depuis le centre de la forêt.

Son périple déboucha finalement sur une minuscule clairière. Une trouée dans l'obscurité, un appel d'air. Comme une germe qui trouve son chemin dans une fissure du béton. Survivante. Elle se sentait enfin complète. Ses blessures n'étaient pas guéries, peut-être ne guériraient-elles jamais, pourtant elle se sentait à sa place. Le futur, comme le passé s'était rassemblé en ce point précis, et rien d'autre n'avait d'importance. Tous les possibles se rassemblaient ici.

Elle s'approcha du centre de la clairière. Ses pieds plantées dans le sol, racines de sa réalité si souvent changeante. Elle tendit son visage vers les cimes et ferma les yeux. L'air charriait l'odeur des pins et des sous-bois. Des fourmis entamèrent l’ascension le long de ses jambes jus- qu'à son tronc. Dans un ultime sursaut de conscience, ses doigts-bourgeons s'élancèrent vers le ciel. Le silence retentissait dans la forêt. Un oiseau vint se poser sur les branches de l'arbre au centre la clairière.

Texte n°52

Secours en mer

Lorsque je me suis réveillé, les premières lueurs du jour apparaissaient déjà. J'ai bu un peu d'eau et ai vu que la porte était entrouverte. L'appel du large était le plus fort et je sortis me promener. Je ressentais alors un goût de liberté. Je profitais de ce temps rien que pour moi pour humer toutes les odeurs qui se présentaient à moi. Un peu de lavande par-ci puis des roses odorantes par-là. J'ai pris instinctivement le chemin de la plage. J'avais la chance d'avoir une maison en bord de mer ce qui me permettait de me rendre sur le rivage dès que l'envie m'en prenait. J'aimais cette route aux multiples odeurs. Une fois arrivé, j'ai pris un grand plaisir à courir sur la plage déserte. Quand j'ai aperçu un groupe de mouettes, j'ai couru vers elles avec l'espoir de jouer avec ces beaux oiseaux blancs. Mais elles se sont toutes envolées avant que je les atteigne. Tant pis, une autre fois peut-être. Je repris ma route et fis une légère trempette dans la mer. Les vagues étaient déjà puissantes, les rouleaux s'écrasaient sur le sable en émettant un bruit étourdissant. Et là je l'entendis. Une voix de femme qui paraissait en détresse. Ni une ni deux j'ai plongé à son secours. Quand elle m'a vu, son visage a changé d'expression. J'ai cru y voir du soulagement. Elle a mis ses bras autour de mon dos et s'est laissé ramener sur le rivage. Pendant qu'elle se remettait de ses émotions, je me suis allongé à ses côtés et me suis fait sécher au soleil.

Elle reprenait un souffle normal lorsque j'entendis au loin une voix familière :

-Galerne ! Galerne !

-Whaouf ! Whaouf ! répondis-je

-Galerne !

La voix de mon jeune maître me paraissait plus proche. Je me mis rapidement sur mes pattes et courus à la rencontre de Tom. Il me manquait trop. Dès que je l'aperçus, je courus plus vite et lui fit la fête. Quelques coups de langue en guise de bonjour car je ne l'avais pas encore vu ce matin. Il n'avait pourtant pas l'air très content.

-Galerne ! Tu ne dois plus t'échapper ! J'ai eu si peur de ne plus te revoir. Ne recommence jamais !

Tom était tout sérieux. Je ne comprenais pas ce que j'avais fait de mal.

-Whaouf !

J'essayais d'entraîner Tom auprès de la jeune personne secourue. Il devait prendre connaissance de mon acte et rencontrer la jeune fille. Il devrait ainsi se rendre compte que ma promenade, que je me suis accordée sans permission, avait été bénéfique. Si je n'avais pas ramené la jeune femme sur la plage, elle aurait pu se noyer.

Tom m'a suivi tout en se demandant où je l'emmenais.

-Galerne, tu vas où comme ça ?

-Whaouf ! fis-je pour qu'il me suive.

Quand j'aperçus la silhouette de ma protégée, je me mis à courir. Une fois à ses côtés, je lui fis quelques léchouilles. Je la trouvais encore faible. Tom comprit vite la situation.

-Mademoiselle, comment vous sentez-vous ? Que s'est-il passé ?

-Je nageais quand soudain j'ai ressenti une crampe, une vague m'a submergé et je n'arrivais plus à nager. Je sais bien que j'ai pris trop de risques en ne surveillant pas les horaires de marée et la force du courant. Votre Terre-Neuve est alors arrivé à mon secours. Il m'a sauvé la vie. Sans lui, je me serais noyée. C'est mon héros !

-Oh mon Galerne, tu es merveilleux, me dit Tom en me caressant la tête.

-Whaouf !

Enfin il reconnaissait que j'avais eu raison.

-Galerne, c'est un nom original. Cela vient d'où, souhaita savoir la jeune femme.

-Galerne est le nom d'un vent. Un vent du Nord – Ouest, froid et humide, soufflant dans l'ouest de la France. Comme mon chien est né ici, en Normandie, j'ai trouvé que ce prénom serait parfait pour lui.

-Cela lui va très bien. Oh oui Galerne, tu es mon héros, me susurra ma protégée.

-Avez-vous besoin que j'appelle les pompiers ? demanda Tom.

-Non, je vous remercie. Je vais prendre mon temps pour rentrer. Je suis à pied et marcherais lentement.

-Si vous le permettez, Galerne et moi pouvons vous accompagner. Ce serait plus prudent, vous paraissez encore affaiblie.

-Très bonne idée. Je vous remercie. Pensez-vous que nous pourrions nous revoir et faire une promenade tous les trois une fois prochaine, ajouta-t-elle ?

-Bien sûr ! Galerne vous adore déjà, répondit Tom en souriant.

Je sus que cette balade improvisée avait été bénéfique pour nous trois. Ce fut avec joie que nous prîmes la route du domicile de ma protégée. Sous le soleil naissant de cette matinée, un léger vent commença à se lever. La mer s'agita un peu plus et je pus ressentir les embruns finir leur course sur mes poils pendant que nous marchions ensemble sur le sable. Quelle belle journée !

Texte n°53

Un soir d'été

La journée avait été accablante de chaleur, semblable aux précédentes depuis plusieurs semaines, sans répit d'aucune sorte, sans l'ombre d'une réelle averse, pluie salvatrice tant attendue et espérée.

La nuit était tombée, apportant avec elle un semblant de fraîcheur. Installée sur la terrasse decette chambre d'hôtel du premier étage, je profitais d'un peu de quiétude, l'esprit vide et libéré de toute question existentielle. De là, j'aurais pu compter les étoiles dans le ciel obscur mais je préférais apprécier les lumières de ce village si tranquille avec son clocher pointant comme une cime protectrice au-dessus de ses habitations. Au loin, un train passait et la route renvoyait en un écho le bruit incessant des véhicules qui circulaient. Bien que n'étant pas adepte de cet environnement plus citadin que rural, j'appréciais néanmoins et exceptionnellement le contexte.

Je vins à somnoler et mon esprit libre préféra s'éloigner vers d'autres horizons plus sereins, silencieux de toute vie trépidante et humaine. Le silence de la nuit, enfin. Et tout simplement la nature, fébrile, qui tend à s'exprimer. Je suis revenue dans ce jardin magnifique abrité par deux arbres impressionnants de force, de vigueur et de puissance. Entre saule pleureur et magnolia, terrain bordé de chèvrefeuille odorant et de millepertuis, je trouve et je puise ici toutes les forces nécessaires pour renaître chaque jour. Au petit matin, les merles saluent aussi à leur manière ce jour nouveau par leurs sifflements enchanteurs et les moineaux reprennent leurs chamailleries habituelles. Quelques papillons et libellules se hasardent à venir côtoyer les plantes de la terrasse, abeilles et bourdons circulent de fleurs en fleurs dans le citronnier dans une excitation palpable et parfois, au détour d'un recoin un peu plus frais etencore humide, une petite grenouille m'observe sans vraiment être effrayée. Et je souris à cette nature qui vit autour de moi, qui m'apporte la paix et me rappelle d'où vient l'humanité. J'emplis alors mon corps tout entier de cette nature généreuse qui me ramène aux origines de la vie.

Texte n°54

Musée à ciel ouvert

Je t'ai écoutée et je t'écoute, volupté ; nature. Je t'ai perçu, je t'ai goûté comme un pain, un pain rafraîchi par la gaieté, une forte chaleur, que viendra laver ensuite la pluie, une mouche, des vaches et le lait de l'éleveur, qui se retrouve, là, blanc devant ta vue.

Oui tu existes femme, amour étreinte, grande arme ! Oui on fait de toi, le mal, oui on te bagarre, on te sape. Mais tu restes là grande et forte puissante de nature, la lune dans ta poche, et puis le souvenir des ratures. Le souvenir des proches.

On t'écoute, on te chante, on te palpe, on t'offense, on travaille avec toi, on te regarde faire, on a que chimère. Tu nous donnes, tu nous offres, ô nature étincelante sur la route des longues journées qui nous taillent dans la pierre, cette danse. Et dans ce musée, cette ville portuaire, qui tend au monde le luxe, et l'habille des passions. On est là en face d'un tableau vide, lisse, blanc et éphémère, et on entend à travers la vitre, à l'extérieur, le chant des mouettes.

Texte n°55

Lettre à mon enfant

Mon enfant,

Hier, tout a brûlé. En Gironde, ici en Bretagne, mes monts que j'aimais tant, là -bas en Provence, le feu a concurrencé l'odeur de la lavande. Ces grandes flammes, à la fois ode à la vie et à la mort, que nous disent-elles ? Ce grand brasier insolent, que nous crie-t-il ?

La nature pleure silencieusement, mais nous ne l'écoutons pas. Les larmes du ciel, si nécessaires aujourd'hui, nous sont invisibles. Je voudrais danser la vie dans ce monde en cendre comme on danse la pluie dans les moments de méandres.

Mon enfant, tu devras faire mieux que moi.

Nous avons prôné la liberté, nous avons prôné l'égalité, l'équité. Nous avons voulu de la prospérité, de la croissance et des objets. Nous avons travaillé, nous avons voyagé, nous avons aimé. Mais des traces, nous en avons laissé.

Mon enfant, dans un monde désuet, où le chaos sonore est complet, où le bruit est ta seule réalité, tu devras écouter. Ecouter ce que la nature a à te conter.

Ecoute le vacarme muet, les murmures de tous ces souvenirs brûlés, ces moments qui nous ont été arrachés. Ecoute les supplications de la nature qui nous prie d'arrêter, de nous préserver.

Ecoute les arbres arrachés, les espaces bétonnés, les fleurs disparues et les animaux en danger. Ecoute la biodiversité, ses demandes et ses secrets.

Ecoute la fraicheur des soirs d'été, quand assis sur la plage on sent l'air frais nous lécher les pieds, le vent dans nos cheveux s'engouffrer, le soleil tout doucement décliner.

Ecoute la douceur des soirs d'hiver, quand crépite le feu dans nos cheminées, un feu maîtrisé, un feu pour nous réconforter.

Respire la douce odeur des potagers partagés, ces nouvelles coopératives que tu devras créer, pour que tout un chacun puisse manger. Observe la pousse des graines que tu auras semé, l'espoir que tu donneras à une nature déjà bien endommagée.

Mon enfant, tu as dans tes mains un monde aussi beau que laid. Ecoute ses joies, ses progrès. Ecoute aussi ses regrets et ses péchés.

Regarde-le, ne t'en détourne pas. Regarde les rivages et l'immensité de la mer qui s'étale devant toi. Regarde l'horizon, cet horizon indépassable qui a longtemps fasciné les hommes. Rappelle-toi que la nature est grande et belle, qu'elle est incontrôlable.

Laisse la te faire rêver, laisse la te surprendre. Ne cherche pas à tout contrôler, tout prévoir. Laisse la te guider, t'envelopper, te rendre plein de gaîté. Les hommes ont voulu la dompter, tu vas devoir réapprendre à l'aimer, à être impressionné. Ne la laisse pas prisonnière dans son silence. La nature doit parler.

Mon enfant, la nature va reprendre ses droits et rien de ce que tu feras n'y changera. Ta place est avec elle, pas contre elle. La nature t'aime, aime là en retour. Aime là comme je t'aime, aime là comme on m'a aimé. Aime là mon enfant, comme on aime la vie.

Ne crois pas que tu ne peux plus rien accomplir, que l'humanité est arrivée à son bout, que la technologie en est l'aboutissement.

Tu as tout à construire, tout l'avenir à porter. Tu as la vie entre tes mains. Tu es capable de grandes choses, la nature à tes côtés.

Certes, tu ne bâtiras pas avec du béton, certes tu ne rouleras pas à toute vitesse avec du carbone. Peut-être que tu ne visiteras pas tant de pays que moi. Peut-être que pour toi le monde ne sera pas plat. Mais crois-moi, il n'y a pas plus belle ascension que celle d'une montagne rugueuse. Quand tu te déplaceras, tu sentiras la nature qui t'accompagne dans tes plats. Quand d'autres cultures tu rencontreras, tu te souviendras de la route qui t'a mené là.

Tu accompliras de grands actes. Tu bâtiras l'amour, tu bâtiras la solidarité, tu bâtiras les autres autant qu'ils te bâtiront.

Tu bâtiras la vie.

Mon enfant, mon cher enfant, j'espère que tu existeras. J'espère qu'aujourd'hui aussi la nature, on l'écoutera.

Je crois en toi.

Texte n°56

Des coquelicots dans les cieux

Une pluie battante tambourinait aux carreaux de ma chambre depuis le début d'après-midi. J'étais seul dans mes pensées, allongé sur le lit lorsque mon portable sonna. C'était mon ami Simon.

-Salut Kevin, ça te dirait de passer chez moi ? On pourrait se mater un film sur Netflix?

A la simple idée de m'évader de la maison, je sortis de ma chambre en trombe, pris une veste dans le hall et rejoignis la porte d'entrée. J'avais une belle occasion de faire enfin quelque chose de cette journée. Mes parents étaient occupés avec ma petite sœur à la préparation du gala de danse et ils ne seraient pas rentrés à la maison avant dix-neuf heures. Simon n'habitait qu'à une centaine de mètres de chez moi, de l'autre côté du boulevard. J'avais à peine parcouru dix mètres que mes Stan Smiths toutes neuves étaient déjà complètement trempées et je décidai de piquer un sprint pour arriver plus vite. Au moment de prendre le passage piéton sur ma gauche, le trottoir était tellement glissant que je m'étalai de tout mon long sur la chaussée détrempée par l'orage. Alors que je tentai de me relever, un peu sonné, les coudes et genoux douloureux, j'entendis le vrombissement puissant d'un moteur. J'eus juste le temps de tourner la tête vers le bruit pour apercevoir au travers du rideau de pluie, les phares et la calandre d'un camion. Il ne devait pas m'avoir vu car il ne ralentissait pas. J'essayai de bondir mais mes cuisses d'habitude si promptes à sauter, curieusement, ne répondirent pas. Je tournai à nouveau instinctivement la tête vers le camion, dans l'espoir qu'il s'arrête. Trop tard. Le pare-choc me frappa violemment l'épaule et une douleur atroce parcouru tout mon corps lorsque les roues de l'engin passèrent sur mes os pour en faire de la bouillie. L'instant d'après, ce fut le noir sidéral et le silence des abysses tout autour de moi. Je m'appelle Kevin Créie, j'aurai eu dix- huit ans dans à peine deux semaines mais je suis mort. Trop tôt. Trop bêtement. Pas comme ça !

Une poignée de secondes plus tard, je ressentis comme une douce chaleur m'envelopper. Puis le monde repris progressivement ses formes et ses couleurs. J'essayai de me redresser mais il m'était impossible de bouger. Je flottais littéralement en montant vers le ciel, comme un navire sans erre. Un moment, j'aperçus une petite boule de lumière multicolore qui flottait elle aussi tout près de moi. Je

me dirigeai assez naturellement vers elle, comme si j'avais toujours su qui elle était.

-Bonjour, me dit la boule de lumière assez spontanément.

-Tu...tu parles ?

-Bien sûr que je parle, tout comme toi. Tout le monde ici parle la Langue des Lumières

-La Langue des Lumières ?

-Bon ok, c'est avant tout la langue des morts. Mais c'est tellement plus joli dit comme cela. Regardes en- dessous de toi, nous flottons parce que nous sommes morts. Effectivement, mon regard se porta une quinzaine de mètres plus bas, et je vis un corps inanimé sur la chaussée, roulé en boule à l'arrière d'un camion. A ses côtés se tenait une personne agenouillée, prostrée, la tête enfouie dans ses mains. Je réalisais avec horreur que j'étais bel et bien mort mais la boule de lumière continuait sa conversation et semblait ne faire aucun cas de mon état.

- Nous partons directement au Bureau des Réincarnation. Nous y serons dans quelques minutes. Et d'ici ce soir, tu rejoindras un nouveau corps à naître. Il en va ainsi depuis l'apparition de la vie sur Terre et c'est ainsi que notre planète a traversé tous ces milliards d'années, m'expliqua-t-il.

Puis la boule fixa toute sa lumière sur l'avant et, poursuivant son ascension, m'indiqua qu'on arrivait presque à destination. Au-dessus de nous se dressait désormais un immense portail en pierres de taille d'une blancheur immaculée. Il flottait majestueusement dans le ciel, malgré sa masse imposante. Au fur et à mesure que nous approchions de l'entrée, je remarquai qu'une nuée d'autres boules de lumière, toutes semblables à mon compagnon de route, nous entourait.

-Tous les Morts de la Terre, refoulés vers le Ciel, formant une Colonne infinie aboutissant en un seul Lieu, déclama mon voisin d'une voix de stantor. Nous franchîmes le portail assez rapidement malgré la multitude au moment même où une lumière blanche m'aveuglait. Je continuai d'avancer, malgré la vive douleur provoquée. Lorsque mes yeux furent plus habitués, j'aperçus au-delà de la foule amassée devant nous, un écran géant pixélisé devant lequel se dressaient des centaines de comptoirs blancs, uniformes. Et juste devant moi se tenaient cinq longues files d'attentes composées de lumières qui aboutissaient au même comptoir. Au-dessus de chacune des boules flottait à présent une grande suite de nombre encadrée de crochets. Je levais les yeux pour apercevoir aussitôt la mienne : [958 247 056 812 960]. Mon compagnon de route se positionna juste derrière moi. Son numéro était tout comme le mien mais je fus bien incapable de le mémoriser. Si ce système existait depuis autant d'années, je devrais logiquement être mort plusieurs fois. Or, je

n’avais aucun souvenir et au contraire l’impression de mettre les pieds ici pour la première fois.

-Certains êtres morts viennent ici tellement de fois que les souvenirs de leurs passages finissent par ressurgir, me dit-il, comme s’il lisait dans mes pensées. Je n’ai pas eu de chance ces dernières vies et je suis venu là plus que de raison. Mais rassure-toi, tout s’efface de la mémoire à l’instant même où nous sommes renvoyés sur Terre, crut-il bon d’ajouter. Jusqu’à notre nouvelle mort.

-Est-il déjà arrivé que certains êtres morts se souviennent de cet endroit pendant leur vie en-bas ?

-Non, le secret reste bien gardé. Certains humains ont bien tenté parfois d’écrire ou de raconter ce qu’ils avaient vu mais ils ont heureusement toujours été considérés comme des farfelus. Pas d’inquiétude.

Nous continuâmes ainsi de deviser tandis que la file d’attente se résorbait. Quand ce fût à mon tour, je m’avançais inquiet vers le comptoir rendu libre. Une boule de lumière, plus grosse que les autres y était installée.

-Bonjour Esprit numéro [958 247 056 812 960], bienvenue au Bureau des Réincarnation, dit-elle. Pour pouvoir vous réincarner, il vous faut répondre à un petit questionnaire. Mais tout d’abord, je dois vous posez la Question. Souhaitez-vous accorder de votre temps au profit du Bureau des Réincarnation ? La mission consiste, comme moi, à interroger un petit million d’êtres morts chaque jour. Vous n’êtes bien entendu, pas obligé d’accepter. Dans l’affirmative, vous bénéficierez d’un choix pour votre réincarnation à venir. Dans la négative, vous retournerez sur Terre dans les plus brefs délais. Alors, quelle formule avez-vous choisi cette fois-ci ?

-Je crois que je préfère être réincarné tout de suite, répondis-je, un peu pris au dépourvu.

-Très bien, c’est noté dit-elle. Nous allons ensemble vérifier toute vos anciennes réincarnations. Cela ne prendra que quelques minutes. Déjà, un écran apparaissait au-dessus du comptoir. En son centre se trouvait un rectangle en relief sur lequel des milliers de chiffres et données défilaient.

-Esprit numéro [958 247 056 812 960], repris l’employée, vous vous êtes réincarné depuis votre apparition en fougères (556 fois), en ammonite (28 fois), en vélociraptor (1 fois), en souris (14 fois), en chêne (1 fois), en humain, en chat, en pissenlit… L’employé énumérait mes réincarnations comme on épluche un curriculum vitae. La liste était très, très longue et je compris que c’était la raison des files d’attente. Lorsque la boule eut fini ce rappel, elle posa sa lumière sur moi.

-Maintenant, dite moi en quoi étiez-vous réincarné avant de mourir ? C'est la seule information dont je ne dispose pas et que je dois ajouter à votre dossier. Je vous conseille d'être franc et sincère.

-J'étais un humain, j'avais dix-sept ans, j'allais en avoir dix-huit. J'habitais à Paris, en France.

-Comment êtes-vous mort ?

-J'allais chez mon ami Simon regarder un film. C'était samedi, il pleuvait beaucoup, j'avais mes nouvelles baskets et j'ai glissé sur la chaussée. Un camion qui passait par là ne m'a pas vu.

-Bien bien. Merci de votre honnêteté. Je vous souhaite une prochaine vie la plus longue et la meilleure possible.

Je quittai le comptoir par la droite après avoir remercié la boule et rejoignis un grand hall où était disposée toute une rangée de petites trappes. En me retournant, j'entrevis mon ami qui démarrait son interrogatoire puis il me rejoignit.

-J'espère être humain cette fois, me dit-il. Mes trois dernières expériences étaient plutôt nulles, rat d'égout à Hanoï, moustique à Madagascar et coquelicot dans un champ de blé ukrainien. Regarde les écrans au- dessus des trappes, ils vont bientôt indiquer nos numéros. Lorsque tu verras le tien apparaître, tu devras ouvrir la porte indiquée. C'est seulement à ce moment qu'ils fabriqueront ton futur destin pour t'implanter directement dans le corps à naître. Humain, animal, végétal. Le choix est large.

-Tu veux dire que toute notre destinée est écrite à l'avance ? lui demandai-je.

-Oui, ils écrivent ton destin et inventent aussi tous tes traits de personnalité.

-Mais qui ça Ils ? Osai-je, inquiet.

-Tous simplement des employés du Bureau. Mais avant d'occuper ces postes-là, il faut au préalable avoir accepter la mission qu'ils ont dû te proposer et que tu as refusé. Ce sont eux qui construisent ta future vie. Et aussi eux qui ont décidé que tu mourrais quelques jours avant tes dix-huit ans. La pluie, les baskets neuves, le camion, tout cela n'est qu'une mise en scène. D'ailleurs c'est à nous, conclut-il.

Nous nous dirigeâmes vers deux portes côte à côte. Je me mettais bêtement à espérer que nous nous retrouverions un jour. Mais combien de chances avions-nous en réalité parmi les milliards d'hypothèses ? J'entrai dans une salle exigüe et la porte se ferma derrière moi.

- Un avenir et une personnalité ont été sélectionnés pour vous, Esprit numéro [958

247 056 812 960], dit une voix métallique.

Une bouffée de chaleur m’envahit soudain, alors que la voie continuait :

-Réincarnation dans 10, 9, 8, 7, 6, 5, 4, 3, 2, 1…. Réincarnation effectuée.

Au zéro, je fus propulsé avec une violence inouïe. Puis tout redevint complètement noir. Jusqu’au moment où j’ouvris à nouveau les yeux, prêt à vivre ma nouvelle vie.

Texte n°57

(Des)illusions

Tout commença ce jour là, un jour comme tous les autres, le vendredi 7 juillet 2022 à 10h23 précisément. L'heure indiquée à la pendule argentée sur fond blanc placée en face de moi.

Je m'appelle Margot Leroux, je viens d'avoir quinze ans. J'ai une vie banale. Alors les détails, je les retiens tous pour m'occuper.

Comme tous les jours, je me suis rendu à la bibliothèque de Villeneuve. La bibliothécaire, Melle Jeanne comme elle demande d'être appelée, m'aime bien. Pas comme son vieux collègue moustachu qui ne lève même pas les yeux pour dire bonjour. Elle m'accueillit avec emphase comme à chaque fois.

-Bonjour ma petite Margot, tu me rapportes quelques livres aujourd'hui ? dit-elle en souriant.

-Non, je ne fais qu'en emprunter, comme toujours lui répondis-je gaiement. La lecture depuis toujours était ma passion. « Le nez dans les pages et la tête dans les nuages » aurait dit grand- mère Suzanne, que j'adorais. Encore plus que la chanson de Léonard Cohen. En lisant, je m'inventais une vie. Tout autre. Très loin.

Mon œil de lynx fut attiré par une affiche A4 d'un bleu presque délavé, qui n'était pas là la veille. Je les connaissais toutes par coeur, à force de les lire chaque jour, et je peux vous dire que la nouveauté n'était pas le critère le plus remarquable de l'établissement. Elle avait été soigneusement fixée sur le panneau de liège derrière le comptoir, sûrement par Melle Jeanne, et les quatre punaises rouges lui donnaient comme un air de fête. Je tendis le cou en plissant les yeux et ce que je lu me fit intérieurement sauter de joie. Un concours d'écriture était organisé durant l'été. Je suis très douée pour l'écriture et en plus, le gagnant remporte deux-cents euros de bons d'achats pour acheter des livres. J'étais déjà très excitée à l'idée de m'inscrire, d'autant plus que la fin du concours était fixée au 10 août. Je disposais de quelques semaines à m'y consacrer vraiment et cela m'occuperait grandement une bonne partie des vacances scolaires. Surtout que je ne partirai pas cette année encore, alors que la plupart de mes copines du collège y étaient déjà. Nous verrons cela plus tard.Tournant les talons, je me dirigeai instinctivement vers l'étagère des romans policiers/thrillers et sautai sur le dernier livre de Maxime Chattam, mon au-

teur préféré, qui venait enfin de revenir et que j'attendais impatiemment depuis quelques semaines. Melle Jeanne m'avait promis de me le réserver dès qu'il rentrerait, mais c'est son maudit collègue avait du passer par là ! Toujours à mes pensées, soudain, une voix familière me fit sursauter :

-Si tu crois gagner ce concours, c'est peine perdue !

Je me retournai et croisai le regard haineux d'Asmae, mon ennemie jurée. Nous nous détestons depuis la première fois où nous nous sommes connus. Elle venait de débarquer à Villeneuve. Une peste. C'était à cause d'un garçon de CM2 et je m'en souviens encore, comme si c'était hier. Il s'appelait Idriss. C'était la guerre entre elle et moi. Mais bon, Idriss c'est du passé alors que le conflit perdure encore et encore depuis toutes ces années… Et dès qu'elle me voyait, elle essayait de m'humilier.

-Attends, tu comptes t'inscrire ? lui répondis-je.

-Non seulement je vais m'inscrire mais je vais gagner ! déclara t'elle d'un ton autoritaire. Je n'en croyais pas mes oreilles, quelle prétentieuse !

-Ne t'inquiète pas, lui répondis-je. Je t'offrirai « comment écrire pour les nuls ». Elle m'énervait sérieusement. Et si elle gagnait vraiment…

Puis elle éclata de son rire de hyène sauvage, tourna les talons et parti avec ses trois débiles de copines qui la suivaient partout comme des chiens en meute. Je pouvais m'attendre au pire. Si Asmae remportait ce concours, je demeurerai à jamais la looseuse de service. Et je reconnaissais quand même au fond de moi qu'Asmae était plutôt très douée pour l'écriture. Ces résultats scolaires étaient au top.

Je n'aimais pas quand ce sentiment de jalousie m'envahissait et prenait le dessus sur mes émotions. Depuis toute petite, on me disait à tout bout de champ que je ne gérais pas mes émotions et que c'était dans ma nature. Je n'ai jamais bien compris ce que la nature venait faire dans mon comportement.

Je rentrai vite chez moi et plutôt que de me plonger dans mon dernier Chattam, je réfléchissais déjà sur quoi porterai mon texte. Deux pages maximum, police Arial 11. C'était plutôt court. Mais j'allais enfin pouvoir raconter ma vie rêvée. La vie d'une adolescente de 15 ans en 2022, quoi !

Au collège, je suis populaire. Stella est ma meilleure amie depuis toujours. Nous sommes toutes les deux très belles et rigolotes et c'est avec elle que je passe la plupart de mon temps. On s'entend bien, avons un milliard de points communs et je peux me confier à elle. Nous rentrerons au lycée en septembre, mais pas dans le

même lycée. Contre l'avis de mes parents, j'ai choisi de m'orienter en horticulture. Mes parents avaient d'autres projets scolaires pour moi. Ils évoluent dans le métier de la finance et ne voient pas l'intérêt d'un métier manuel et en plus agricole. Ils s'inquiètent tout le temps pour mon avenir, me conseillent toutes les filières porteuses et lucratives. Mais je ne partageai aucune de leurs idées, ni leur âme d'entrepreneur. Je suis même obligé de regarder les vidéos de Greta Thunberg sur youtube en cachette. Moi aussi, je milite pour l'environnement et je souhaite agir comme elle. Mes parents ne sont pas au courant de mon engagement sinon ils me priverai de liberté. Je préfère leur mentir. J'ai bien essayé de leur parler du pouvoir des fleurs, des bienfaits des plantes mais mes parents à chaque fois semblaient dépités. Puisque j'aimais les plantes et les fleurs, pourquoi ne pas m'orienter en pharmacie comme Tante Charlotte ? Mais moi, je ne rêvais que de grands espaces, de mers et d'océans, de marées et de marais. Et dire qu'ils ne connaissent pas la Maison de la Nature à Sallenelles en Normandie ! Trop farfelue, trop écolo pour eux. Et pourtant, c'est bien là-bas, en classe verte avec mon école élémentaire et ma maîtresse que j'ai appris à observer la nature, l'écouter, la contempler, l'admirer et la respecter. J'irai finalement en internat à la rentrée car le seul lycée spécialisé dans l'hortillonnage se trouve à Amiens, à deux cents kilomètres de chez moi et surtout de Stella. Elle va me manquer. Elle est un pilier pour moi. Comme si nous étions liées par des liens très forts, comme deux sœurs. Plus que deux sœurs. Elle me rend heureuse. Rien que d'entendre sa voix me fait du bien. On se comprend bien et on se soutient dans les moments difficiles. Et c'est même elle qui curieusement, m'a aidé à remplir le dossier pour le lycée, sachant quelles en seraient les conséquences pour nous deux. J'ai du fournir un travail personnel en lien avec la nature. Le jury a été très impressionné par mon herbier. Nous avions toutes les deux passé un sacré temps dans les marais et sur les plages pour collecter des algues, liesses de mer, salicornes, oyats… Photos, documents, articles de presse… un dossier complet, presque scientifique d'après les notes et les commentaires élogieux. Je le disais, je retrouvais Stella au Parc, elle était au milieu d'un groupe d'activistes prêts pour une manifestation contre le réchauffement climatique prévue le lendemain à Caen. Bien évidemment, je proposais mon aide et commencions à trouver des slogans et des punchlines. « Si la planète était une banque, vous l'auriez déjà sauvée ! » a été votée à l'unanimité par le groupe.

Nous avions déjà fait la grève pour le climat, le 25 mars dernier. Un appel à une grève mondiale ! C'était juste géant ! Toute une jeunesse concernée par le climat et la biodiversité. Mes parents n'étaient pas au courant, bien sûr. J'ai supplié le principal du collège de ne pas informer mes parents de mes absences et contre toute attente, il a accepté et m'a proposé en contrepartie de créer un club journal au collège. Une contradiction et en même temps une prise de conscience de sa part. Que faisait le collège pour éveiller nos consciences ? Cette prise de responsabilité de

sa part nous a ainsi permis de créer non pas le club journal à l'ancienne qu'il attendait mais un club nature. Nous proposions des actions citoyennes comme le nettoyage des plages au printemps mais aussi le jardinage et le potager… C'est de là que m'est venue l'idée de faire le lycée horticole.

Le lendemain, jour de la manifestation, je me réveillais très tôt pour me préparer. Je cherchais une tenue à mettre. Surtout pas girly et sexy, mais pas non plus la bonne vieille tenue de camouflage ! Je pouvais toujours croiser les copains du collège, et peut-être même Idriss… Celui-là, je l'avais dans la peau. Sur le groupe whattsapp « Caenforclimate », je recevais une foultitude de notifications. Le groupe s'agitait et cela me mettait en joie.

Quand la sonnerie du téléphone fixe retentit dans l'appartement, je reconnus le numéro de mes parents, en déplacement professionnel pour des affaires urgentes à régler à Jersey, qui essayaient de me joindre depuis plus d'une heure maintenant. Je demeurai un long moment, le combiné non raccroché dans les mains, après qu'ils m'ait appris la triste nouvelle.

Grand-mère Suzanne venait de décéder dans la nuit. COVID19. L'enterrement aurait lieu le plus vite possible en raison de la canicule. La manifestation de Caen, les amis zadistes, plus rien n'avait lieu d'être. Stella disparaissait de ma vie aussi vite qu'elle était apparue et avec elle, tous mes rêves de liberté. J'étais triste, inconsolable. Grand-mère avait listé ses dernière volontés. Elle voulait une belle cérémonie, des fleurs non coupées et une sépulture paysagère en prise avec la Terre. Original me dis-je. Cette cérémonie marqua à jamais ma vie.

Je devins paysagiste.

Texte n°58

Le temps d’un instant

Pépé disait toujours qu’il ne fallait au grand jamais écouter ce que les autres disent de toi. Il était persuadé que chacun pouvait trouver en lui ce pour quoi il a été créé, que la vérité et la beauté du cœur ne pouvait être décelées uniquement que par soi-même. L’avis et le jugement des autres ne représentaient alors qu’un dixième de manière dont nous nous définissons. Ainsi, la création d’une relation puisait avant tout autre chose de nos différentes réflexions.

De même, nos échecs étant toujours plus valorisés par les autres que nos succès, cela ne servirait à rien de trop s’y attarder.

L’humain cherchera éternellement chez l’autre une faille qui le fera se sentir plus fort et meilleur et ce face à quiconque.

En partant du principe qu’on laisse notre entourage dicter notre quotidien, cela ne pourrait que nous apprendre à nous morfondre sur notre si triste sort et remettre la faute sur les autres, à tords.

Ce vieillard la campagne et ses champs à perte de vue, sans aucune distraction sonore pour l’empêcher de penser au monde entier ainsi qu’à ce qu’il aurait pu y faire, lui de son côté. A ses yeux tout pouvait et devait être fait de nos dix doigts. Cela portait d’autant plus de charme quand tout ce qui nous appartenait se trouvait être le fruit d’une semaine de sueur. Comme si la fonctionnalité de chaque objet n’avait de sens que celui qu’on voulait bien lui attribuer, grâce à quoi on arrivait à vivre plus heureux et convenablement. Qu’il n’avait pas lieu d’être si on n’avait pas, de nous-même, réfléchi et travaillé

Il adorait par ailleurs regarder les petits lapins faire leur bout de chemin, qui se déplaçaient en groupe afin de mieux pouvoir se diriger et se défendre en cas de danger. Ce septuagénaire dans les près, pensait de temps à autre à la faune et la flore, au sujet de leur rôle sur la vie terrestre avec leur type de milieu de vie selon le nombre de jours ensoleillés et la chaleur qu’elles ressentaient. Et pour quelle raison elles auraient pu perdre quelques parcelles de leur habitat naturel.

Puis il y avait également la mer et ses écumes, il l’a considérait d’autant plus jolie quand le sable mouillé n’était plus visible. En fin de journée, en hiver plus qu’en été, lorsque les vagues balayaient les châteaux de sable innocents des enfants mais

emportaient avec elles quelques trésors enfouis parfois pendant des années sous les cent mètres d'altitude, dont personne ne connaissait réellement le secret.

Aussi, il était totalement émerveillé quand il observait les oiseaux survoler nos plaines. Au fil du temps, il en avait conclu que c'était plus intéressant de les admirer la nuit, à des lieux où la civilisation n'avait pas encore trop de place. Il racontait que, si on s'éloignait des lampadaires, on pouvait déceler ce que le ciel n'a pourtant jamais essayé de nous cacher. Cependant, cet homme ne réalisait pas que l'on avait changé d'époque même si l'apparence rustique revenait quelque peu à la mode.

Il usait pourtant de différentes innovations, sans grande estime envers leur apparition. Il était persuadé que toute nouvelle avancée était majoritairement dédiées aux femmes, pour les occuper, pour qu'elles cessent enfin de se plaindre sur l'absence répétée de leurs hommes, en s'occupant l'esprit par des choses futiles comme elles ont toujours su le faire et ce depuis des siècles, en restant cloitrées indéfiniment à la maison, certes.

Persuadé que la femme était au service de la gent masculine, qu'elles n'étaient rien sans eux. Dénoué de tout sentiment, les promesses sont devenues serments au fil du temps. Son être aimé presque morte, il n'avait plus la capacité de lui offrir ne serait-ce qu'un geste tendre, elle qui avait passé tant d'années à vivre à ses côtés dans le silence afin de rester attentive à ses besoins et respectueuse. L'effort qu'elle avait dû fournir pour endurer une peine si immense à continuer la même routine perpétuellement.

Le ruissellement de l'eau était d'après lui ce qui réussissait à l'extirper de tout ce qui le tracassait. Il suffisait malheureusement d'un épouvantable souvenir pour qu'il se mette à fuir au volant de sa somptueuse Audi quitte à s'engouffrer dans un océan de regrets.

Texte n°59

1er août vert

Quand on m'a dit « On vous transfère à Ifs », mes souvenirs d'adolescente ont accouru : Lesbords de l'Orne, la guinguette où, pendant les après-midis d'été, nous louions des canots et nous ramions sous les grands arbres frais. J'ai le souvenir de tout ce vert, de l'eau verte, de l'ombre verte, des canaux… Des moments de bonheur. C'était les années cinquante, mes cousins revenaient d'Indochine, complètement frappés, incapables de raconter autre chose que les verts, le saut sur la cuvette de Dien-Bien-Phu. La jungle, la mer verte dans les rizières.

La ville a débordé, englobé les villages environnants et occupé les grandes prairies et les labours autour de Caen pour y construire des hôpitaux, des maisons de convalescence, de gigantesques surfaces commerciales et entrepôts, des pavillons.

Je ne reconnais plus rien, soixante-dix ans se sont écoulés et je me retrouve non loin de l'Orne, sans les arbres, devant l'entrepôt Ikéa qui barre la vue tandis qu'au premier plan un paillassond'herbes sèches amortit la vue devant des cubes en béton gris et des baliveaux mal en point.Arriveront-ils à s'enraciner, le cerisier, le catalpa et le liquidambar ?..

Je regarde par la fenêtre ce triste paysage où un avion d'Air France va atterrir, mon cœur se serre : Quand pourrai-je voyager ? Quand pourrai-je remarcher ? Est-ce que je vais récupérerune vision claire ?

L'anesthésiste m'a demandé à quel voyage je rêvais, est-ce une plage avec des cocotiers, lesable chaud, les verts paradis tropicaux, les îles ? Non, je voudrais aller à Edimbourg voir le pilier de l'appentis de la chapelle de Rosslyn où sont sculptés de petits bonshommes verts etdu maïs représenté avant qu'on ne le connaisse en Europe. Chacun ses rêves, les miens sontverts comme le sang de la terre, comme l'eau, comme l'herbe, comme avant, comme la vie.

Texte n°60

La nature reprend ses droits

La démarche était rapide. Les pas étaient pressés. Il faisait trop froid, beaucoup trop froid pour qu'il ne s'attarde dans les rues. Ses mains réintégraient avec une rapidité déconcertante, les poches qu'elles avaient malencontreusement quittées. Il avait relevé à l'extrême son col sur la peau de son cou blanchie par le temps frisquet de ce mois d'octobre. Une fumée blanche s'évapora de sa bouche aux lèvres gercées. Le froid n'avait rien épargné. Le bout de son nez était glacé et ses joues avaient rosies. Et il ne fallait pas oublier ses oreilles rouges et gelées. Quelques mèches de cheveux se balançaient au gré du vent glacial. Elles avaient échappé au bonnet noir qu'il avait mit au-dessus de sa tête. Ses yeux fixaient l'horizon, droit devant lui. Son regard ne s'arrêtait pas plus d'une dizaine de secondes sur chaque passant, ne leur prêtant pas plus d'attention. Il s'était fondu dans la foule et il marchait, invisible, parmi tout ces gens.

Soudain, tout se stoppa. Il s'arrêta.

Ses jambes s'immobilisèrent immédiatement. Elles refusèrent de poursuivre leur action. Pas un pas de plus. Non. Pas un mouvement. Son regard se figea. Il fut capté par quelque chose, ou plutôt, par quelqu'un, un peu plus loin. Son souffle devint erratique. Il ne le contrôlait plus. Ses mains sortirent de ses poches sans qu'il ne s'en aperçoive. Il n'en avait plus rien à faire. Ça ne l'intéressait plus. Ça ne le préoccupait pas. Le froid pouvait bien faire ce qu'il voulait. Il ne le ressentait plus, ni dans ses jambes, ni dans ses doigts, ni même sur son visage. Il venait de remarquer une personne et toute son attention était pour elle. Elle ? Il s'agissait en fait, d'une jeune femme sur le haut des marches. Une beauté enivrante. Une aura qui le submergea. Il ne bougea plus. Il se contenta de l'observer. Elle avait attiré son regard. Il ne la quittait plus des yeux. Il ne voyait qu'elle. Il avait devant lui la plus belle femme qu'il lui était permit de rencontrer. Elle ressemblait tellement à celle dont il avait tant rêvé. Celle qu'on ne rencontre qu'une fois dans sa vie et que l'on est fier de présenter à ses parents et à ses amis. Pas celle que l'on cache ou que l'on essaye d'éviter. Il était sûr, au premier regard qu'elle était la femme qu'il attendait depuis toujours ; celle qui lui était destinée. Ne vous moquez pas. En ce moment précis, plus rien n'avait d'importance, sauf elle. Elle et son sourire. Son si beau sourire. Son sourire resplendissant. Inimitable. Ce sourire qui venait d'illuminer sa journée, sa vie. Qui avait eut pour simple effet de le réchauffer entièrement dès qu'il l'avait remarqué. Il

sourit à son tour. Il le savait. Ça faisait un peu cliché. Il était à lui seul un véritable stéréotype romantique. Le stéréotype même du coup de foudre. Cette façon de dire ce qu'il ressentait était d'une niaiserie monumentale. Au royaume de cucul la praline, il détrônerait le roi assis sur son trône, et cela sans effort. Mais qu'importe. C'est ce qu'il ressentait vraiment et il n'aurait su le dire autrement. Et quitte à être le roi des idiots, autant être content. Il était envahi par quelque chose qu'il ne connaissait pas, dont il n'avait pas l'habitude mais qui le rendait heureux. Il se sentait mieux. Il se sentait bien. Il se sentait vivant. Il ne se lassait pas de la regarder. C'était intense. C'était incompréhensible.

Il devait avoir l'air ridicule, immobile dans la foule, mais ce n'était pas grave. Les gens gravitaient autour de lui. Il ne leurs accordait aucune attention. Certains pouvaient le trouver ridicule, comique, voir étrange et pourquoi pas effrayant mais elle seule le préoccupait. On pouvait bien dire ce que l'on voulait de lui, tant qu'elle, la femme de sa vie, ne parlait pas, alors rien ne l'intéressait. On pouvait bien le regarder de la manière que l'on voulait, tant qu'elle ne posait pas les yeux sur lui, alors cela ne l'intéressait guère. On pouvait bien penser ce qu'on voulait de lui tant qu'elle… Vous connaissez la suite ? Elle seule avait de l'intérêt à ses yeux. C'était quelque chose que beaucoup ne pouvait comprendre et qu'il était incapable d'expliquer. C'était ainsi, naturel. Elle avait ce ''on ne sait quoi'' qui la rendait belle, différente, sublime. Il était là, perdu dans la foule. Il fallait qu'il avance, qu'il aille vers elle. Ce n'est pas tout les jours qu'on rencontre la femme de sa vie mais il ne pouvait pas s'approcher. Il était tétanisé. Complètement ridicule, planté là, debout, au beau milieu de la rue. Il avait bien trop peur d'avancer. Et quand bien même le ferait -il, que lui devait-il lui dire ? Lui avouer à quel point il la trouait belle ? Elle devait sûrement déjà le savoir. Lui demander si elle croyait au coup de foudre ? Il aura l'air encore plus ridicule. Beaucoup plus qu'il ne l'est déjà et à l'heure actuelle, c'était déjà bien assez suffisant. Et si elle venait d'elle-même. Comme dans les rêves des jeunes filles qui attendent leur prince charmant… Il était pitoyable. Il s'agissait de la vraie vie. Pas un vieux film ou un dessin animé pour personne en manque d'espoir.

Puis, d'un coup, sans même qu'il ne le réalise, il n'y avait plus que la maison devant lui. Elle avait disparu. Il ne restait plus qu'un grand pavillon au jardin bien entretenu. Il se tenait droit devant cet battisse, comme un idiot. Ce fut rapide, à un croisement, elle disparu. Le portail était peint en rouge brique. Les arbres étaient taillés, tout comme les haies qui entouraient la demeure.

C'était étrange, ce sentiment qu'il avait maintenant. Il était là, à l'endroit même où il l'avait vu il y a quelques années. Ce souvenir lui revenait après qu'il se soit perdu dans la ville et après avoir atterri ici, sans même s'en rendre compte. Elle lui avait fait une telle impression. Mais aujourd'hui, dans la rue où il l'avait croisé, il se sentit si insignifiant. Elle n'était plus là, bien sûr, mais ce qu'il remarquait avant

tout, c'était la rue elle-même. Elle avait changé. Il y avait beaucoup d'arbres, beaucoup plus de verdure. La maison devant laquelle il l'avait vu et surtout, devant laquelle il l'avait perdue, était à l'abandon. Les herbes montaient et le jardin ne ressemblait plus à rien. Les haies avaient grossi et n'étaient plus très belle. Mais elles en imposaient. On ne pouvait plus les domestiquer, c'étaient elles, maintenant qui choisissaient ce qu'elles voulaient faire, comment elles voulaient pousser. Alors qu'il ne voulait faire que passer, il s'attarda devant la maison qui lui rappelait que la nature pouvait toujours reprendre ses droits que ce soit sur les constructions humaines, sur les souvenirs ou même avec le temps qui passe.

Texte n°61

Instant présent

MERCREDI 13 AVRIL 2022 - 19H33

FORÊT DOMANIALE DE GRANDE CHARTREUSE (RHÔNES ALPES)

Je me suis bien enfoncé entre les arbres. Je distinguais encore quelques rayons du soleil à travers les récents feuillages de l'épaisse forêt. Mais la vue n'était pas le sens principal que j'utilisais. Du moins pas pour l'instant.

Un bruit de clapotis m'indiquait que j'approchais de mon but. J'enjambai un cours d'eau profond d'une vingtaine de centimètres. Le clapotis provenait de la cascade miniature qui se jetait dans ce cours d'eau. Je ne connaissais pas le lieu exact de la source de cette eau mais on pouvait suivre des yeux le ruisseau qui remontait vers la montagne surplombant la forêt. Peut-être même que cette eau était le résultat de la fonte de la neige présente sur la montagne.

Après avoir passé l'eau, je posai mes pieds à des endroits stratégiques. J'évitai la terre et l'herbe pour les différentes pierres qui longeaient le ruisseau. A quelques pas dans la terre, de petites empreintes animales pointaient vers l'eau et le sens opposé. C'était pour cet animal que j'évitais de dévoiler des traces de mon passage mais, on le verra après s'il daigne se montrer.

Là, je vis disposé entre deux buissons mon affût. C'était une tente verte foncée grimée en buisson, à laquelle j'avais rajouté des branchages et des feuilles. Un trou restait en son centre. Je l'avais placé ici la semaine dernière. J'ouvris grâce à la fermeture éclair, déposa mon sac à dos, rentra dans l'affût et commença à sortir mon matériel.

21H07

Le soleil avait disparu depuis une trentaine de minutes maintenant. Le vent frais de la montagne faisait bruisser les feuilles et les buissons. Mon habit polaire n'était pas de trop pour ce temps nocturne printanier.

J'étais prêt depuis un moment, il ne manquait plus que l'apparition de ma

"proie".

21H25

Le ruissellement de la cascade miniature, le vent dans les feuillages et les buissons, les branches qui s'entrechoquaient,... Le tout ponctué par des grognements et des cris d'animaux. Je trouvais qu'étrangement, tous ces sons s'accordaient de manière harmonieuse. Cette mélodie naturelle rendait l'attente moins monotone.

C'est le moment qu'il choisit pour se montrer. Ses oreilles noires, son pelage roux, sa queue duveteuse à pointe blanche : un renard roux mâle de sept ou huit ans. Il avançait vers l'eau, une patte après l'autre en marchant méticuleusement dans ses anciennes empreintes.

J'étais là pour lui mais pas uniquement. Il y a plus ou moins un mois, j'ai découvert ses empreintes. En les suivant dans le sens opposé au ruisseau, je suis tombé sur un terrier. Sa compagne sûrement dedans en pleine période de gestation. Grâce à une caméra infrarouge fixée en direction de l'entrée du terrier, je vis le mâle apporter de la nourriture à la femelle. Un jour plus que d'habitude...

Je réglai la focale de mon appareil photo sur le renard mâle qui s'hydratait. L'apparition de trois boules de poils grises en chahutant lui fit relever la tête. La femelle suivait avec un quatrième enfant. Les renardeaux énergiques tournoyaient autour de leur père jusqu'à ce que l'un d'entre eux glissa dans le ruisseau dans un plouf. Son père sortit le renardeau trempé par la peau du cou. Il n'était plus aussi énergique.

Je lançai en rafale ma première série de photos. Au son de l'obturateur, le mâle regarda dans ma direction. J'avais l'impression que nos regards se croisaient. Mais ils reprirent leur moment familial sans se soucier de moi.

Après une centaine de photos, mes modèles repartirent en direction du terrier. Je rangeai mon matériel, déplia un duvet et des couvertures qui se trouvaient déjà dans l'affût et me prépara à dormir.

JEUDI 14 AVRIL 2022 - 07H01

Je quittais mon affût en silence. Toute la nuite j'avais imaginé un cliché parfait avec toutes les photos prises de la veille.

Avant de quitter la forêt et de retourner à la civilisation, la pensée de nos regards se croisant avec le renard me rappela pourquoi j'adorais être photographe animalier.

Texte n°62

Un jugement naturel

Au nom de l'Univers et des six éléments, je déclare la séance ouverte !

Cette assemblée extraordinaire est réunie aujourd'hui pour statuer du sort d'un de nos membres. Le désordre s'amplifie et nous n'avons que trop tardé. Désormais il nous faut trancher. Sont convoqués les représentants des six éléments constitutifs de notre Univers : air, feu, mer, terre, végétal, animal. Chaque représentant aura la parole afin d'exprimer sa position. Nous demanderons à chaque représentant d'être synthétique et de n'exprimer sa pensée qu'en cinq souffles. Il leur appartiendra d'exprimer l'essentiel de la position de l'élément dont il est délégataire. Toute autre expression ne serait que bavardage superflu. C'est une coutume, l'ordre des interventions sera celui de l'apparition des éléments dans l'agencement de l'Univers. A la fin des exposés, nous nous retirerons et dans un temps inférieur à un tiers de lunaison, nous statuerons.

Mais naturellement il nous faut commencer par l'exposé de la situation : l'espèce animale auto-nommée « humain » (et c'est par ce vocable qu'elle sera désormais nommée dans cette enceinte), est accusée de nuisance préjudiciable à l'encontre des cinq autres éléments, et même au sein de son propre élément animal. Il lui est reproché de développer intentionnellement son emprise et, par son pouvoir, de nuire à l'harmonie entre les éléments constitutifs de l'Univers, dans toutes les strates hiérarchiques de l'Univers. Il nous appartient donc collectivement de trouver une solution.

Et puisque le temps nous est compté, je passe sans plus tarder la parole aux représentants des six éléments afin qu'ils exposent brièvement leurs griefs. La parole première revient naturellement à la pierre de Ptyx, représentant de la terre et de tous les êtres solides et immobiles de l'Univers. Pierre de Ptyx, vous avez cinq souffles sédimentaires pour vous exprimer :

-Je serai direct, ferme et droit comme le roc : l'humain n'a de cesse de gratter l'écorce terrestre afin de dérober à son profit les trésors qui y sont enfouis. Il transforme nos richesses en énergie destructrice. Il pille nos fonds, nos monolithes. Mes frères de roche se plaignent de saignées meurtrières, de ponctions

funestes, et de dommages irréversibles. L’humain a extrait des roches sans âme comme l’or ou le jade pour en faire sa valeur de richesse. C’est pourquoi nous souhaitons que l’espèce humaine soit anéantie.

Merci. La parole est à la vague d’Uri, représentante des mers et de tous les êtres fluides et liquides de notre Univers. Vague d’Uri, vous avez cinq souffles d’eau pour vous exprimer :

-L’humain a pollué nos océans par inconséquence ; l’humain a eutrophisé nos cours d’eau par négligence ; l’humain a détourné le cours des rivières par intérêt. Après avoir domestiqué nos paisibles lacs, lagons et lagunes, l’humain cherche à dompter nos vagues mugissantes et nos houles rugissantes. C’est pourquoi je demande la disparition définitive de l’espèce humaine, seul moyen de calmer l’impétueuse colère de mes frères et sœurs fluides.

Merci. La parole est maintenant à la brise de Ruach, représentante des vents et des êtres éthérés de l’Univers. Brise de Ruach, vous avez cinq souffles d’air :

-L’humain a détourné les vents et chargé les nuages. Nos airs portent désormais en eux des sables toxiques ou des particules délétères et l’accumulation de gaz nocifs dans l’atmosphère entrave la circulation des vents, altère notre haleine et épuise nos souffles. Nos alizés circulent en turbulences alors qu’auparavant ils filaient leur sillon avec fluidité. Pour se défendre, le stream s’est scindé en deux vagues de chaleurs et écrase ses confrères plus frais. Enfin, les euphonies de nos vents marins portent désormais des mélodies désaccordées. Il faut souffler l’humain loin de nos contrées.

Merci Brise de Ruach, digne fille des vents catabatiques du Grand Nord. La parole est maintenant à la mèche d’Hekla, représentante des soufres et des feux de l’Univers. Mèche d’Hekla, vous avez cinq souffles de feu.

-L’humain Les sécheresses Alchimies dangereuses L’humain Flammèches Mégafeux Eruptions bouillonnantes Manipulation Volcans irascibles Inextinguibles Djinns furieux Embrasements Combustion destructrice L’espèce humaine doit s’éteindre.

Merci pour votre synthèse. Passons maintenant la parole à la Badula ovalifolia, représentante des végétaux de l’Univers. Badula ovalifolia, vous avez cinq souffles de photosynthèse :

-□□□□□□□□..... §.....□□.....□□□□ .....
§§..... .....□ .....□□□ ....

. . . . / /□ // ....□□□□□□□□ .....

Merci Badula ovalifolia. Votre parole est, comme toujours, sage et mesurée. La dernière parole revient à la fourmi de Kilu, représentante de l'élément animal. Fourmi de Kilu, vous disposez de cinq souffles de respiration pour exposer la situation et votre position devra être claire. Vous disposez également de trois souffles complémentaires pour expliquer dans quelle mesure l'élément animal dans son ensemble est responsable des faits reprochés à l'espèce humaine :

Ma position en cette assemblée n'est pas simple. En tant que compagnon d'élément je devrais défendre l'humain. Il a des défauts c'est certain, mais il a aussi des qualités. Je ne les énumèrerai pas aujourd'hui car je réalise, à l'énoncé des réquisitions des cinq représentants, à quel point les bienfaits de l'espèce humaine sont négligeables, eu égard aux torts causés. Pour venir en cette assemblée, j'avais moi aussi préparé mon dossier, écouté les revendications des mollusques intoxiqués, le soutien sans faille des canidés, les doléances des hyménoptères anosmiques et l'enthousiasme des équidés. Mais je réalise combien la déclaration que j'avais préparée était ridicule comparée aux enjeux posés par cette assemblée. C'est pourquoi, conscient des torts de l'homme mais aussi de ses quelques bienfaits, je ne demande ni son extinction, ni son absolution. Au nom de l'élément animal et de la variété de ses espèces, je demande un sursis de réparation, afin de laisser une dernière chance à l'espèce humaine.

Merci aux six éléments pour ces six exposés clairs et synthétiques. L'assemblée remercie particulièrement la fourmi de Kilu, car chacun d'entre nous sait combien il est douloureux de parler d'un compagnon qui trahit. L'assemblée va désormais se retirer pour délibérer.

Après consultation des six éléments et délibération contradictoire, l'assemblée par ces représentants ici présents a statué sur les accusations portées à l'encontre de l'espèce humaine. En voici le verdict exposé au nom de l'Univers et des six éléments :

« L'humain est accusé d'atteinte à l'intégrité de plus d'un millier d'espèces des six éléments, d'actes préjudiciables à l'équilibre de l'Univers et de destruction de l'harmonie de la nature. Aucune circonstance atténuante n'a pu être retenue.

En conséquence et par ces raisons, il est décidé ce qui suit :

Dans un premier temps, et par entremise des éléments animaux et végétaux, l'humain devra cesser ses actions nuisibles et s'engager à la réparation des dommages causés.

Si dans un délai de vingt-neuf lunaisons, l'espèce humaine ne recouvrait pas un comportement bienfaisant et ne s'engageait pas dans des réparations sincères et certaines, l'assemblée décide qu'il conviendrait alors d'éradiquer l'espèce humaine.

A la demande expresse de l'élément animal, il revient audit élément de procéder à l'extinction complète de l'humain en tant que membre déviant de son propre corps. En conséquence, dans le cas où l'humain ne serait pas revenu à un comportement bienveillant dans le délai imparti, force est donnée à l'élément animal et l'élément végétal pour éradiquer l'espèce humaine par tout moyen qui leur semblera adapté.

Si dans le délai supplémentaire de trois lunaisons, les animaux et végétaux ne sont pas parvenus à réduire l'espèce humaine à néant, les autres éléments sont alors autorisés à agir de manière proportionnée : la terre pourra se défendre par l'emploi d'un unique séisme de grande envergure, les feux pourront jaillir en éruptions explosives multiples, les océans pourront organiser leur courroux en cinq tsunamis et les airs pourront souffler en cyclones herculéens et concentriques. Ainsi chaque élément, aura châtié l'humain et recouvré son intégrité. Et l'Univers retrouvera paix et harmonie.

Par l'Univers et les six éléments, la sentence est exécutoire. Les délais de réparation s'engagent à l'instant où s'achève cette phrase. Qu'il en soit pris acte !»

Texte n°63

Ma vie idéale

« Bien sûr, je possèderai aussi une maison dans les Alpes, et une en Espagne, ou peut-être deux. ».

Voilà au moins cinq minutes que j'écoutais Paul nous décrire sa vie idéale, remplie de villas au bord de mer, de voitures de courses, et de tout autre ornements aux prix toujours plus extravagant. Tout ça à cause de Mme. Namard, qui a eu l'excellente idée de nous faire préparer à tous un exposé sur notre vie idéale. Si l'on pouvait repartir de zéro, et choisir entièrement ce qui composerait notre existence, quels seraient nos choix ? Dès l'instant où ce devoir a été proposé, je l'ai directement détesté. Je trouvais cela un peu facile. Et puis surtout parce que la vie idéale, ça n'existe pas. Il y aura toujours des imprévus, des catastrophes, des « couacs » comme dirait papa. Quand je suis allée dire cela à ma professeure de français, elle a rigolé et m'a répondu : « Justement Anouk, cet exposé vous donne la possibilité d'imaginer une vie sans problème, une vie où tout va bien. ». Imaginer ma vie parfaite, sachant très bien que jamais je ne pourrais la réaliser, c'était se raccrocher désespérément à une lueur d'espoir. Et personnellement, je n'aimais pas me bercer d'illusions.

« Et bien, c'est parfait Paul, merci. Ton exposé est vraiment très complet, tu as pensé aux moindre détails. Bravo, le félicita Mme. Namard avec enthousiasme. Anouk c'est à toi maintenant ! »

Mon visage a dû se décomposer. Je n'avais rien préparé du tout. Je ne pensais pas passer aujourd'hui, j'espérais que la sonnerie retentisse avant que je puisse présenter mon exposé.

« Anouk, tu m'entends ? C'est à ton tour, tu es prête ?

Oui bien sûr », réussi-je à articuler avant de me lever.

La panique me gagna peu à peu, mais de quoi allais-je parler ? Je n'en avais strictement aucunes idées. Une fois devant le tableau, mes mains étaient devenus moites, et j'avalais péniblement ma salive.

« Ma vie idéale… commençais-je. Elle serait… »

Toutes sortes de pensées me traversèrent l'esprit : la couleur du chat du voisin, ce que j'avais mangé au petit déjeuné, la date d'anniversaire de mamie, les plants de tomates de papi et leur maison au bord de la mer qui avait failli disparaître l'année dernière à cause de l'éboulement de la falaise. Le documentaire, que j'avais vu le weekend dernier, sur la fonte des glaces et l'extinction des ours polaires ; la campagne de sensibilisation pour le trie des déchets ; l'intervention que l'on avait

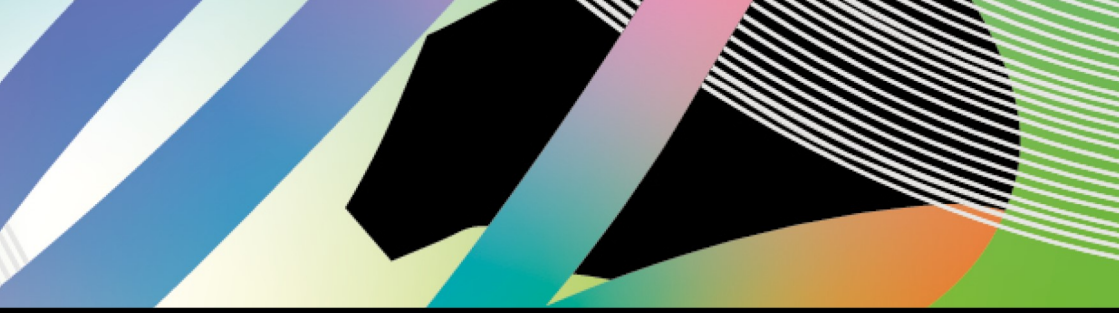
eu, pour nous apprendre à favoriser les moyens de transports doux, comme le vélo ; et ce livre que j'avais lu qui m'a permis de reconnaitre les différentes sortes fleurs. Et puis soudain j'eu mon idée.

« Ma vie idéale ne serait pas remplie de technologie, de gadgets ou encore de robots, elle serait au contraire beaucoup plus simple. Dans cette vie là, le monde ne serait pas en perpétuelle évolution, on se contenterait du minimum et nous vivrions dans la nature, et en harmonie avec celle-ci. Il n'y aurait pas de grattes ciels, d'usines avec leurs grandes cheminée crachant de la fumée, d'avions, de bateaux, ni même de voitures. Le plastique aussi n'aurait jamais vu le jour, et les forêts ne seraient pas détruites pour répondre au moindre de nos besoins. Les saisons seraient de vraies saisons. Il neigerait en février, et non en avril. Et les chaleurs d'été ne seraient pas si étouffantes que c'est le cas au mois d'août. Nous nous déplacerions en vélo, à pied ou encore à cheval. Nos maisons seraient situées dans les bois, à l'ombre des grands chênes. Il y aurait du vert à perte de vue, car les paysages ne seraient composés que de champs, de forêts, de vallées et de prairies. Il n'y aurait aucun élément urbain. La nature aurait le contrôle. Ce serait à nous de nous adapter sans cesse à elle et non le contraire. Nous la respecterions, la préserverions et la choierions comme notre bien le plus précieux, puisqu'il en serait tel. Nous serions attentifs, à l'écoute de ses besoins, reconnaissants de tout ce qu'elle pourrais nous offrir et jamais elle ne serait menacée par l'humain. La nature serait notre ressource principale. Ce serait grâce à elle que nous nous nourririons, grâce à ses baies, ses fruits, ses plantes, ses poissons, son gibier. Nous saurions identifier chaque végétal, chaque empreinte, chaque cri. Nous nous laverions grâce à l'eau des ruisseaux, des lacs, des fleuves. Il ne serait pas rare de voir des papillons, des coccinelles, ou des libellules, car nous nous trouverions dans leur espace naturel. Les bêtes sauvages n'auraient pas peur des humains, comme aujourd'hui, car la chasse serait pratiqué de façon raisonnable, sans excès. Nous contemplerions les levés et couchés de soleil à notre bon vouloir. Et toutes les nuits nous pourrions observer les étoiles. Nous manquerions de rien, la terre ne serait que prospère. Et l'anxiété, la panique, la peur du lendemain n'existeraient pas. Nous ne serions pas aussi matérialiste que les humains de nos jours. Notre bonheur serait construit sur des choses simples : se baigner dans une rivières, se promener sous les arbres, apercevoir une famille de renards, regarder des lapins faire la course, monter en haut d'un sapin, écouter la nature. Écouter le chant des oiseaux, écouter la rosée du matin, écouter le bruits des feuilles agitées par le vent, écouter les pommes de pin tomber sur le sol, écouter les cigales, écouter la vie qui règne aux alentour. L'ouïe serait sûrement notre sens le plus développé. Nous ne cesserions pas d'écouter. Cela serait d'ailleurs notre premier réflexe du matin, écouter la nature et s'assurer que tout va bien. » eu-je le temps de terminer avant que la sonnerie ne marque la fin de la journée.

Concours organisé
par la médiathèque Jacques Prévert de Dives-sur-Mer
et la compagnie PMVV le grain de sable.

Avec le concours des bibliothèques de Pont-l'Évêque Terre d'Auge,
bibliothèques de Caen, Colombelles, Hermanville-sur-Mer,
Merville-Franceville, Saint-Aubin-sur-Mer et Trouville-sur-Mer.

Dans le cadre des 21e Rencontres d'été théâtre & lecture en Normandie
www.rencontresdete.fr



MÉDIA thèque JACQUES PRÉVERT

DIVES-SUR-MER

Recueil réalisé par la Médiathèque Jacques Prévert

Imprimé par le service des affaires culturelles
de la Mairie de Dives-sur-Mer *Août 2022*